

Jacques De Marquette

Panharmonie

De la vie à l'éternité par une spiritualité rationnelle

À travers

Les Religions

Les sciences de l'homme

Et les philosophies

Édition Panharmonie 1959

INTRODUCTION

Le propos de cet ouvrage est de montrer aux contemporains à la recherche d'un fil conducteur à travers le labyrinthe des conjonctures actuelles, que la vie de l'homme offre des possibilités prodigieuses et magnifiques, que leur réalisation dépend bien d'avantage des efforts des individus que de l'aide de l'État et que le succès de ces efforts tient beaucoup moins à la nature des activités matérielles qu'à leur utilisation à la production en eux-mêmes de valeurs spirituelles, créatrices de la Personne morale. Celle-ci constitue l'homme réel et semble appelée aux plus hautes destinées.

Tous les hommes aspirent au bonheur, la plupart sur cette terre, quelques-uns dans l'au-delà. Tous les systèmes politiques se flattent d'être les plus aptes à réaliser le bonheur humain, depuis la Monarchie absolue du bon despote et la Monarchie constitutionnelle où le Roi n'est que l'exécutif constant des volontés du peuple, jusqu'aux dictateurs de gauche ou de droite, en passant par les républiques oligarchiques, patriciennes, censitaires ou démocratiques ou même une république anarchique de sages dont chacun serait son propre sévère censeur.

Toutes ces formules ont été mises à l'épreuve depuis des millénaires et chez les peuples les plus variés. Elles n'ont donné de résultats satisfaisants que dans les rares cas où elles ont été appliquées à des peuples d'une haute moralité. L'histoire montre que la valeur des institutions dépend avant tout de celle des individus qui les appliquent et de ceux auxquels elles sont appliquées.

Les récents progrès de la connaissance humaine, confirmant les antiques sagesses, montrent que le bonheur dépend beaucoup moins des circonstances matérielles, économiques et sociales dans lesquelles nous vivons, que de la valeur que nous sommes capables de leur attacher. Notre bonheur dépend donc, avant tout, de l'organisation et de la richesse de notre vie intérieure. Ceci est prouvé péremptoirement par les faits. D'innombrables ploutocrates, comblés de tous les dons de la fortune et du pouvoir, mènent des existences misérables en proie à toutes sortes de tourments, et les hommes les plus heureux de la

terre sont incontestablement les sages Hindous et les contemplatifs Chrétiens qui ne possèdent absolument rien, vivant avec un revenu inférieur à celui des clochards les plus démunis, et n'ont à peu près aucun agrément extérieur sur le plan matériel. On pourrait dire que malgré leur dénuement complet, ce sont les rois de la vie heureuse sur notre planète. Il n'est naturellement pas question de proposer leur exemple à tous. Mais le fait que la seule catégorie humaine jouissant d'une félicité sans mélange dans une sérénité permanente, soit celle des hommes qui ont dominé l'attachement aux choses matérielles et aux passions qu'elles suscitent, doit nous détourner de chercher exclusivement le bonheur dans les transformations des cadres politiques de notre vie et dans l'accumulation des sources de satisfactions matérielles. A la recherche des causes de la fortune des Nations d'Adam Smith et à la dialectique du passage du capitalisme au collectivisme de Marx, il faut substituer, ou tout au moins ajouter, la psychologie de la formation des valeurs intérieures, source ultime du bonheur permanent.

C'est l'honneur et la grandeur de l'homme qu'il porte en son sein la clef de trésors surpassant tout ce que la vie extérieure peut lui apporter. C'est en ce sens que la pensée de Pascal « l'homme passe infiniment l'homme » est justifiée et que l'affirmation de Jésus « le royaume de Dieu est en vous » est confirmée par les plus hautes lumières jetées par la physique et la psychologie sur les mystères de la vie.

Donc la recherche du bonheur est avant tout, question de psychologie, de découverte des moyens de percevoir les valeurs réelles des objets qui nous entourent et des circonstances dans lesquelles se déroulent nos vies. La connaissance de l'Homme total est la condition fondamentale de la recherche intelligente du bonheur. Celle-ci doit être fondée sur une base psychologique permettant d'atteindre l'homme réel, qui est essentiellement la conscience avec laquelle il reçoit la vie. Ce modeste essai commencera donc par l'étude de l'homme et de son destin au moyen des lumières que les diverses sources de connaissances jettent sur notre souverain problème. Celui-ci a deux aspects différents suivant qu'on croit que la vie humaine cesse avec celle du corps ou au contraire, qu'au cours de notre passage sur la terre nous avons à préparer une vie future qui pourrait être d'une importance suprême.

Nous ferons d'abord appel aux religions traditionnelles, ces sommes des efforts humains pour interpréter la valeur de notre vie dans le cadre de l'Univers et discerner l'ensemble de nos tâches au cours du voyage terrestre en fonction de sa fin qui, par les perspectives qu'elle ouvre, donne à notre vie une valeur grandiose.

Nous nous efforcerons ensuite de confronter les enseignements des religions avec ceux des sciences qui touchent à notre problème, en particulier la physique et la psychologie. Puis, nous ferons appel à la philosophie pour dégager les enseignements susceptibles de nous aider à obtenir tout le bonheur que nous sommes capables d'atteindre sur cette terre, et aussi à donner à notre vie son maximum de valeur fonctionnelle dans le cadre de la réalisation des harmonies universelles.

Comme il s'agit de repenser tous ces problèmes en fonction d'une réévaluation de l'idée que nous nous faisons de notre nature et de notre place dans l'univers, nous aurons recours à l'histoire, très superficiellement, pour tenter de discerner comment la conscience humaine s'est constituée en même temps qu'elle s'efforçait de systématiser en représentations religieuses et scientifiques, les données de son expérience de la vie dans la nature et la société.

Dans notre exploration des sources de la conscience humaine, nous lutterons contre la tentation à laquelle Auguste Comte succomba en divisant arbitrairement l'histoire selon sa loi des trois états. Nous

sommes trop spiritualistes pour adopter une conception compartimentant les données de la vie universelle dans les deux directions de l'espace et du temps. La physique avec sa définition moderne de notre univers : « toutes choses sont partout en même temps » brise les cadres rigides et artificiels de la contradiction Aristotélicienne. Sans verser dans la confusion générale de la Panmixie nous répugnons aux distinctions d'un intellectualisme découpant en tranches mortes la réalité vivante qui est infiniment et fondamentalement une. L'expérience mystique probablement le point culminant de la vie consciente, nous amène à craindre au moins autant la sécheresse mortelle de l'intellectualisme sclérosant que les divagations infantilo-séniles de ce que les Hindous nomment : « Kama-Manas », la conscience dominée par des passions variées, politiques, religieuses, nationales, etc.

Notre époque a enregistré de tels progrès dans les lumières jetées par la physique, la psychologie et la sociologie sur la nature du monde auquel appartient notre corps, sur notre structure psychologique et sur les rapports entre notre conscience et les cadres sociaux de sa formation ; qu'il est nécessaire de procéder à une réévaluation profonde de la nature humaine et de ses possibilités présentes et futures.

Pour les esprits réfléchis qui, selon le dicton « voient plus loin que le bout de leur nez », les prodigieux développements de la technique électronique et nucléaire le cèdent encore en importance humaine, au fait qu'une partie des progrès scientifiques qui les ont rendus possibles, à commencer par la découverte de Planck, point de départ de la physique quantique ; ont été réalisés non par l'expérimentation pratique, mais par la physique théorique, fille de l'intelligence rationnelle. Ainsi, il est maintenant établi que la conscience humaine porte en soi la faculté de s'élever intuitivement par une communion interne, à la connaissance des lois de l'univers. Nous savons donc aujourd'hui, que l'ancienne théorie faisant de l'homme un microcosme, un petit univers, réduction en miniature du Macrocosme, du Grand Univers dont il reproduit tous les détails, est fondée sur la réalité des faits.

Il serait difficile d'attacher trop d'importance à cette prodigieuse mise en lumière. En effet, ce fait merveilleux que lorsque la conscience humaine se replie sur son for intérieur dans un effort suprême de contention et de concentration, elle y découvre en quelque sorte l'image ou la réplique des lois du Cosmos, apporte une confirmation scientifique fondamentale à deux des enseignements traditionnels les plus importants : le « GNOTI SEAUTON » des Grecs ; « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les Dieux », encore précisé et sublimé à sa véritable perspective transcendante par Jésus : « Le Royaume des Cieux est en Vous. »

Impossible de comprendre l'homme et les perspectives que la vie lui offre sans tenir compte de cette prodigieuse réalité ! Une de ses conséquences immédiates jette un jour saisissant sur notre nature sentimentale. Nous avons beau donner le même nom amour, aux émotions qui poussent l'homme à violenter et à tuer une femme, et celles qui l'amènent à sacrifier ses biens les plus précieux et même sa vie pour une cause parfaitement désintéressée, souligne assez la dualité de la nature humaine, de ses inspirations et de ses aspirations. On sent bien qu'il y a là deux sentiments encore plus éloignés que l'intelligence pratique ne l'est de l'intelligence rationnelle.

À la lumière de l'existence en l'homme de deux sortes d'intelligence, l'inférieure tournée vers le monde concret, la supérieure capable d'embrasser le monde abstrait des causes et de la métaphysique, il est possible d'admettre que nous avons aussi deux natures sentimentales, l'une tournée vers les individus concrets et tendant à créer entre eux et nous des cercles de relations établies sur le niveau où nous nous trouvons. L'autre, dirigée vers nos relations avec les entités et les lois de l'Univers métaphysique et

créant des relations non plus sur le plan individuel et particulier, mais débouchant sur le monde infiniment hiérarchisé de l'Esprit. De même que l'activité intellectuelle, à son niveau le plus élevé et le plus aigu s'épanouit dans les intuitions supérieures de l'intelligence rationnelle ; il est vraisemblable que l'élévation des sentiments vers les objets de plus en plus abstraits et généraux soit à l'origine des expériences spirituelles des divers degrés de la mystique et de ses communions avec l'Essence (ou les essences) de l'Univers.

Dans nos relations avec l'Univers, y compris la plus haute de nos entreprises : l'élévation de notre conscience jusqu'aux cimes de la communion spirituelle, nous dépendons de l'ensemble des gammes de nos deux facultés sentimentales et mentales. L'importance que nous attachons respectivement au monde physique avec ses influences matérielles sur notre individu et au monde des valeurs éveillées en notre conscience par l'élaboration des perceptions du monde matériel, dépend en partie de la prédominance des activités de l'intellect ou de celles de l'intuition. La psychologie sociologique et l'anthropologie nous montrent dans le progrès de l'évolution consciente de l'humanité, celui de l'extension des activités purement intellectuelles tournées vers l'extérieur au détriment des courants subjectifs de la vie sentimentale. Nous avons tenté d'indiquer dans une autre ouvrage au titre Pascalien, « *De la bête à l'Ange* », que pour continuer sa marche ascendante, l'humanité après avoir amené son intelligence au maximum de clarté et de précision, c'est-à-dire de concentration, doit s'élever aux formes supérieures de l'intelligence, celles qui méritent son nom « inter lectio » = lire entre les lignes, en percevant les liens subtils unissant l'individu d'abord aux différents aspects de l'Univers, puis aux lois supérieures du Cosmos, liens tendant à réaliser la même union entre le sujet et l'objet que les formes les plus élevées de l'amour.

L'Hindouisme, malgré son monisme spirituel fondamental, décrit même trois attitudes d'esprit envers la vie, qui toutes trois si elles sont sublimées par une aspiration à la suprême Harmonie avec La Source de la vie, sont capables d'amener l'individu à l'ultime contemplation. Ces trois voies sont l'amour spirituel, ou sublimation infinie des émotions dirigées primitivement vers les hommes ; la sagesse ou sublimation de la connaissance des objets en celle des causes et de leurs objectifs transcendants ; et le sacrifice héroïque ou sublimation de l'action égoïste et intéressée, en service impersonnel de la vie Universelle. Ramakrishna fut de notre temps le prototype idéal de l'Union réalisée par l'amour ou Bhakti Yoga. Gandhi et Vinoba avec leurs vies héroïquement altruistes ont été d'exemplaires Karma Yoguis réalisant l'union par l'action désintéressée ; tandis que Aurobindo Ghose, Coomaraswamy et le Professeur Ranade ont été les grands Gnani Yoguis de notre temps. En Occident, Vigny et Loyola ont à des titres différents, montré la grandeur dépersonnalisante, sublimisante et libératrice de la fidélité dans le sacrifice dont Mohamed a été un protagoniste parfait. Saint François a été le grand Bhakti Yogui d'Occident, tandis que Pascal a longuement insisté sur les valeurs respectives des esprits de finesse et de géométrie, et, que Jésus semble avoir atteint la parfaite synthèse de l'union par la sublimation de l'Amour, de la Sagesse et du Sacrifice.

De nos jours Bergson a aussi vivement séparé les mécanismes logiques et géométriques de l'intelligence, des pénétrations unitives de l'intuition en indiquant cependant la nécessité de compléter les premiers par la seconde. En une simplification un peu grosse, on pourrait dire que si l'esprit de finesse est le propre des artistes et des esthètes, l'esprit de géométrie serait celui des savants et des logiciens et la sublimation de l'un et de l'autre aboutirait à la Sagesse, cette synthèse de la connaissance descriptive des objets et des faits et de la faculté intuitive d'en percevoir les valeurs qui les relie aux mondes transcendants des causes universelles. Dans le domaine si vaste de la religion tournée vers ce

que les spécialistes nomment les hiérophanies, les multiples aspects du « Sacré », les activités intellectuelles des générations de prêtres et de scribes ont produit la variété des formes extérieures, depuis les formulations des écritures et des dogmes jusqu'aux rites variés, tandis que les développements de l'intuition et ses subtiles communions, ont engendré la mystique qui est à la fois la force vitale des religions, leur justification devant les attaques du criticisme superficiel ou phénoménal, et leur contribution efficace à l'élévation du flux historique des générations humaines vers ce qui paraît être le but magnifique du devenir, c'est-à-dire la réalisation dans le monde des phénomènes de la perfection voulue par les normes constituantes universelles et parfaites d'un univers en marche vers leur réalisation.

Si la mystique, avec son expérience de la réalité absolue d'une transcendance avec laquelle elle semble être en relation immédiate, apparaît bien comme l'aspect capital de la religion et sa justification suprême, il ne faudrait cependant pas que la compréhension de sa valeur éminente amène à dévaloriser les textes dits révélés. Il peut arriver que ceux-ci soient la concrétisation en quelques formules d'apparence historique, c'est-à-dire engendrées par l'évolution, d'une longue suite d'expériences mystiques de prises de conscience des courants de certaines lois ou normes cosmiques et ce serait sous prétexte de respect de la clarté et de la logique, renoncer légèrement, et sans gratitude, à un legs précieux des générations d'anciens voyants de l'humanité lors de ses tâtonnements vers l'interprétation des aspects variés de l'Univers et de sa genèse que de rejeter les vieux textes qui ont guidé nos premiers pas vers la Lumière. Mais s'il faut hésiter à condamner trop facilement certains passages de diverses écritures, il faut par contre s'abstenir absolument de dépasser les conclusions qu'on pourrait légitimement déduire d'une observation d'ailleurs plus ou moins justifiée elle-même.

Toute l'histoire des dogmes et des exégèses est faite d'une longue suite d'efforts pour « solliciter », de la façon la plus gratuite et arbitraire, des expériences ou des idées afin d'en faire sortir une justification de théories ou d'assertions plus ou moins injustifiées de textes anciens tenus pour révélés. Lorsque Einstein eut publié le résultat des recherches l'ayant amené à considérer la durée comme une des dimensions de l'expérience humaine, et déclaré que celle-ci avait lieu dans un univers à quatre dimensions, les trois spatiales et celle du temps, une quantité de coryphantes de diverses sectes ésotériques ont proclamé urbi et orbi que l'illustre physicien venait d'apporter à leurs diverses descriptions du « monde astral » l'appui de sa haute autorité. D'autre part, la volatilisation de la matière par les théories nouvelles de la structure de l'atome a amené un certain nombre de grands savants à faire des professions de foi spiritualistes. Après Planck écrivant « L'idée de Dieu qui est fondamentale pour l'ignorant est le couronnement de la carrière du savant », Einstein a déclaré à un congrès de Philosophes réunis à New-York en automne 1940 « Les résultats de mes recherches et de celles de nos collègues m'ont amené à adopter une conception panthéiste de l'Univers. » Cette déclaration loin d'exprimer une adhésion à la conception personaliste de Dieu qui est celle de la plupart des Théologiens Judéo-Islamo-Chrétiens, en impliquait au contraire le rejet. Einstein ne faisait que rejoindre la profession de foi de Spinoza repoussée avec énergie par la plupart des écoles théologiques. Néanmoins une immense quantité de propagandistes religieux tirèrent prétexte de ces déclarations pour affirmer que « la Science Moderne » apportait son appui à leurs religions particulières, avec tous leurs aspects les plus littéraires et les plus opposés à nos connaissances scientifiques. Par exemple nous avons entendu aux États-Unis un prédicateur « fondamentaliste » déclarer que « maintenant nous avons le droit de prendre au pied de la lettre tous les enseignements de la Bible, entre autres la création du monde en six jours de 24 heures de 60 minutes etc... »

Le temps est passé où il fallait choisir entre l'acceptation totale et sans réserve des vieilles traditions religieuses ou leur rejet radical dans le magasin des accessoires vieillots d'un passé périmé et où les esprits forts considéraient même le doute, ce « mol oreiller pour tête bien faite » de Montaigne comme une indigne concession aux prétentions fidéistes d'une religion se prétendant révélée.

La critique pénétrante des expériences proprement spirituelles a prouvé que si celles qui n'avaient pas d'autre origine que le recueillement et la contention intérieure, soit à l'intérieur des cadres d'une religion révélée ou en-dehors de toute représentation religieuse, pouvaient avoir les mêmes caractères que les extases dues à des narcotiques ou agents chimiques mais qu'à l'encontre de celles-ci, elles n'entraînaient aucune suite physiologique fâcheuse.

S'il était exact que les états de conscience mystiques soient dus à la présence dans le sang de certains éléments présents dans les drogues qui peuvent les induire chez des sujets quelconques, cela prouverait simplement que la conscience par son influence sur les états corporels, est capable de faire naître ces éléments, loin de prouver que toutes les extases sont dues exclusivement à des présences dans le sang de produits chimiques d'origine extérieure. C'est un fait d'expérience constante que si les états physiologiques peuvent avoir une influence profonde sur les processus mentaux, l'inverse est également vrai. En dehors des miracles plus ou moins sporadiques réalisés dans les lieux de pèlerinages de toutes les religions d'Occident et d'Orient [1], les archives de nombreuses associations pour l'emploi thérapeutique de la concentration de la pensée (Science Chrétienne, Pensée Nouvelle, Science of Mind, Unité, etc.), abondent en descriptions authentifiées de transformations prodigieuses de désordres et d'anomalies anatomo-physiologiques par la seule influence de la pensée et de la foi. Les « esprits forts » niant ces faits font tout simplement preuve de leur attachement aux vieilles théories matérialistes et de leur ignorance, comme c'est le cas pour les médecins de quartiers affirmant péremptoirement que l'homme ne peut vivre sans consommer de la viande alors qu'elle ne fait pas partie de l'alimentation de près de la moitié des contemporains et que beaucoup de champions du monde d'athlétisme n'en prennent pas... Les superstitions ont la vie dure, mais il est amusant qu'en un siècle et demi les partisans de la science expérimentale aient réussi à faire du scientisme une religion dont certains dévots sont aussi fanatiques et bornés que ceux des littéralismes religieux les plus étranges.

Pour quiconque a le sens et le profond respect des valeurs, fruits des plus précieux des colloques des passants humains avec le Sphinx de la nature et de la destinée, il est impossible de ne pas vénérer et aimer les religions, toutes les religions même les plus humbles, car, malgré les formes souvent ridicules et parfois horribles super-imposées par la prédominance des instincts inférieurs sur les représentations primitives, elles ont été la petite lumière qui a conduit les primitifs à leur entrée sur le chemin de l'ascension vers l'Esprit. C'est cette lumière vacillante qui amena les sauvages à s'élever au-dessus des sacrifices féroces pour remplacer finalement des monstrueux dieux « hémophiles » et cannibales par de « bons pasteurs » d'une tendre sollicitude pour leurs créatures. Les religions n'ont pas seulement été des colonnes de feu précédant l'humanité vers les cimes comme les Israélites dans le désert. Elles ont aussi allumé à travers les âges d'humbles lumières devant les autels domestiques de milliards de familles humaines cherchant et trouvant dans la pratique religieuse au sein de leur foyer le réconfort moral qui a permis aux innombrables générations d'ancêtres de continuer de mener à bien la tâche à la fois écrasante et grandiose qui a élevé l'humanité au-dessus de l'animalité. Mépriser les aspects extérieurs des religions, c'est mépriser les ancêtres auxquels nous devons tout ce qui fait le prix de la vie.

1 L'auteur a été témoin en Mai 1931 de la guérison en chaîne de neuf aveugles nés à la prière du vendredi dans la grande mosquée Chiite de Bagdad.

Il faut avouer que nous avons fait aux religions une part considérable, non seulement à cause de leur importance propre, mais aussi pour deux raisons subjectives. D'une part, nous avons eu des expériences mystiques nombreuses, variées et importantes, et bien que faisant les réserves les plus formelles quant à leur interprétation, nous ne pouvons pas ne pas en tenir compte.

D'autre part nous avons pu faire des séjours prolongés parmi les fidèles de la plupart des grandes religions, milieux allant depuis les formes les plus humbles comme les totémistes des Nouvelles Hébrides et les Santals animistes du Bengale jusqu'à l'Ashram du Professeur Ranade, le plus grand Gnani Yogui de notre époque, en passant par les magnifiques mouvements des jeunesses Catholiques et Protestantes, l'héroïque simplicité des missionnaires Adventistes, les admirables Quakers des Midlands et de Pensylvania, les Viharas Bouddhistes de Ceylan, de Birmanie, de Siam, du Cambodge, les monastères Zen de Kamakura et Kyoto, les lamaseries du Petit Thibet, la paix subtile et sereine des Mosquées de Djokja, de Penang, Delhi, Agra, Lahore, Bagdad, Damas, Fez et Moulay Idris ; ainsi que la ferveur des Kibbuz de Yavné et autres hauts lieux d'Israël, sans compter les milieux Hindous fermés, dont notre qualité de disciple accepté du Professeur Ranade nous ouvrit l'accès.

Ces séjours bénis nous ont procuré deux profits certains. Le premier est la certitude qu'on goûte dans les hauts milieux religieux une qualité de bonheur inconnue des hommes ordinaires. En particulier, des spécialistes de la recherche du bonheur dans « les endroits où l'on s'amuse » lesquels sont, pour les gens sobres et équilibrés, beaucoup plus ennuyeux et sinistres que les plus « stuffy » des sermons que nous avons dû subir dans les services de la Haute Église Anglicane sous le règne de Sa Gracieuse Majesté la Reine Victoria.

Le second c'est qu'il n'est pas possible de connaître un milieu religieux, de pénétrer la façon dont il comprend les enseignements de sa Foi ainsi que les vicissitudes de son histoire sans éprouver pour lui une sympathie qui devient facilement un amour profond. Même au niveau le plus bas nous avons gardé un souvenir attendri de la grande fête communielle des primitifs plus ou moins cannibales des Nouvelles Hébrides, tant on sentait ces pauvres gens profondément impressionnés et comme exaltés par la solennité de la transmission par leur Grand Sorcier du Mana de leur Totem aux ignames sous les espèces desquels leurs 45 villages allaient communier le même soir. De même en voyant de pauvres Santals sacrifier un coq à un petit dieu de la fécondité, nous avouons avoir été moins horrifié par ce massacre odieux d'un innocent, qu'ému par l'évocation des derniers mots de Socrate à ses disciples « N'oubliez pas que nous devons un coq à Esculape », ce qui nous a fait nous sentir si proche de ces primitifs à travers notre immense gratitude pour le Divin Platon.

Par contre, c'est sans aucune réserve que nous avons communié avec la prière matinale des Lamas appelés avant l'aube au temple de leur monastère par les grondements formidables de leurs grandes trompes, engoncés dans leurs épaisses robes de bure et blottis les uns près des autres sur les longs bancs sur lesquels ils étaient accroupis face à leurs frères et devant l'autel où brûlaient devant le Bouddha des lampes à huile fumeuse et d'épais bâtonnets d'encens. Ils formaient un petit oasis de paix fervente et chaude sur le flanc des monts dominant les immenses solitudes glaciales et obscures du Toit du Monde. Et comment ne pas évoquer par contraste avec ces hauts lieux où l'on n'arrive qu'après une difficile ascension, la grandeur, prodigieuse dans sa simplicité, de la prière Musulmane, dans laquelle les fidèles après s'être livrés aux ablutions purificatrices de règle dans toutes les religions, et sans autre forme que de se tourner vers la Kaaba d'Abraham, se trouvent immédiatement en présence du Très Haut, plus près

de lui « que la veine du cou », dit le Coran. Magnifique et tranquille assurance qu'a le Musulman pieux de vivre dans la réconfortante présence du Créateur. Et les douces communions matinales dans les familles Hindoues aux pieds du Koula Deva, le Dieu préféré de la famille qui vient lui offrir au petit jour un culte qui va placer sous son égide toutes les œuvres de la journée dans une fidèle communion avec les aspects variés du déroulement des heures découpées dans le cadre de l'éternel présent, et ponctuées par les repas dans lesquels le Chef de la famille joue le rôle d'officiant, offrant aux dieux les mets présentés aux hôtes en obéissance à l'injonction des cinq yajnas quotidiens. Purs sacrifices qui font la vie quotidienne aussi remplie de présence divine que les chapelles de nos cathédrales sanctifiées par la lente progression au cours des heures, des splendeurs lumineuses de leurs merveilleuses verrières.

Allégresses claires, ailées et chaudes de l'accueil du Sabbath dans les pieuses familles Juives et en particulier le « Séder » dans les grandes salles à manger des Kibbouz d'Israël. Souvenir inoubliable de la joie de ces Kibbouzim, venus de partout et communiant dans l'épanouissement et la sérénité du retour au foyer ancestral après vingt siècles de dispersion et dix siècles de persécutions en Europe, où, après les croisades, tant d'israélites taxés de « Déicide » payèrent de leur vie leur inébranlable fidélité à l'alliance avec le Dieu de leurs Pères... Et nos souvenirs d'enfance. Messes servies à l'aube (qui était aussi celle de notre vie car nous avons huit ans) dans la chapelle des Pères à Lille, la messe de minuit suivie par une « couque » et tasse de chocolat au réfectoire du Collège, les processions de la Fête Dieu, où « Dieu s'avancait » à travers les champs, et les rues jonchées de fleurs des pieux villages du Nord dans les années 1890. Émotions d'enfance brusquement ranimées à soixante ans de distance par un mois de Mai passé dans l'Hôpital des Sœurs de St Vincent de Paul à Nazareth, avec les « saluts » dans la Chapelle toute blanche des cascades de lys sur l'autel, des coiffes et des robes des Sœurs, et des âmes enfantines chantant avec les « filles de la Charité » les vieux cantiques de notre enfance « Les Saints et les Anges... Ave Ave Ave Maria ». Candeur, transparence, joie légère et allègre de ce lieu privilégié. Évocation parallèle des présences spirituelles de l'ambiance si richement joyeuse, harmonieuse et réglée de l'Ashram de la « Mère » à Pondichéry, et des envolées prodigieuses de légèreté subtile et de plénitude transparente dans l'ombre de l'Ashram du Gouroudeo Ranade aux heures sacrées où la nuit s'ouvre aux premières impulsions transcendantes annonçant le réveil prochain de la nature sous les baisers dorés et brûlants de Sourya, l'Apollon Hindou.

De ce magnifique bouquet de joies si profondes et vivifiantes se dégage un double message. Même du point de vue utilitaire d'un hédonisme agnostique, les joies religieuses sont d'une telle valeur et d'une telle hauteur qu'il faut à tout prix tenter de s'y hausser même sous une forme purement psychologique et sans affabulation imagée, car un homme qui ne les a pas éprouvées aura traversé la vie en ne connaissant que le revers de sa médaille. Mais outre leur qualité particulière et irremplaçable, la variété des bonheurs religieux avec les nuances qu'ils revêtent au sein de leurs diverses sources, comporte une vérification profonde du bien fondé des thèses du Personnalisme Créateur. Les plaisirs terrestres se développent sur le plan horizontal. Ils peuvent gagner en intensité mais n'élèvent pas la conscience sur des paliers de perceptions nouvelles. Au contraire les bonheurs spirituels ont pour caractère commun leur verticalité, s'élevant au-dessus du diaphragme et des fonctions du grand sympathique pour s'élancer à travers les régions de plus en plus lumineuses où l'homme se sent de plus en plus léger et libre de s'épanouir indéfiniment dans des sphères d'une qualité tellement grandiose qu'on s'y sent comme happé par l'Infini.

Cependant malgré le respect et l'amour que nous éprouvons pour les religions et leurs formes variées,

nous ne devons pas nous laisser aller à une crédulité sans bornes et accepter en bloc tout ce qui « est écrit » de même que les fanatiques du scientisme rejettent tout ce qui n'est pas matériellement démontrable, sans tenir compte des immenses progrès du criticisme qui montre d'une façon péremptoire la relativité de nos représentations intellectuelles comme de nos interprétations des phénomènes.

Il semble bien établi aujourd'hui que si les textes religieux des grandes religions contemporaines ont été à peu près cristallisés dans leurs formes actuelles depuis quinze à vingt-cinq siècles ; à l'origine, leurs formulations ont été des résumés plus ou moins complets des cosmo-conceptions courantes dans les clergés des diverses religions et résultant des progrès réalisés pendant des millénaires dans la compréhension de l'Univers et de ses lois. Si depuis quinze à trente siècles les textes sacrés authentiques des grandes religions, Hindouisme, Bouddhisme, Mazdéisme, Judaïsme, Christianisme, Islam, sont restés à peu près inchangés, leurs interprétations ont évolué avec les progrès des connaissances et les exigences de la moralité.

Or, la signification et la valeur d'usage d'un texte, composé de lettres qui ne sont que des symboles, et de mots qui en sont d'autres, ne vaut que par le sens que le lecteur leur attribue. Ce sens est lui même conditionné et littéralement engendré, par l'ensemble des connaissances des sujets. Nous avons assisté à des instructions religieuses données par des Missionnaires à des cannibales des Nouvelles Hébrides et il était évident que le récit de la genèse ne faisait pas naître plus de trouble en leur conscience que dans celle du brave Général La Trémouille qui dans la *Jeanne d'Arc* de Shaw s'écriait en entendant l'Evêque dire que Pythagore enseignait que la terre tournait autour du soleil « la terre tourne autour du soleil ! cet imbécile ne savait donc pas se servir de ses yeux ? » Les enfants de treize ans savent aujourd'hui que le soleil n'a pas été créé pour éclairer la terre pendant que la lune se trouvait du côté opposé et tous les maîtres religieux font de grands efforts pour adapter leur enseignement aux progrès de la connaissance.

Si les religions n'étaient que des explications de l'Univers, la plupart de leurs enseignements et de leurs légendes sont tellement en contradiction avec les faits connus et contrôlés, qu'elles auraient depuis longtemps perdu tout crédit et n'auraient d'autre intérêt que celui de document sur l'état des civilisations des pays et des époques dans lesquels elles ont été formulées.

Mais elles ont encore une valeur humaine des plus importantes. Pour deux raisons péremptoires. Les expériences innombrables de tous les mystiques de tous les temps, différentes dans leur affabulation suivant la formation théologique de leurs sujets, présentent une telle unité dans la connotation de leurs descriptions dépouillées des voiles de leurs textes religieux particuliers, qu'il est impossible de ne pas les considérer comme témoignant de la présence en tous les hommes d'une faculté permettant à la conscience de s'élever à des altitudes où leur expérience se déroule dans de nouvelles conditions. Elle y prend une valeur suprême et constitue pour ses bénéficiaires, comme une nouvelle naissance dans un monde de lumière et de félicité où toutes les valeurs sont renversées et renouvelées selon les vœux de Nietzsche, mais dans une reddition totale au Plus Grand que soi. Or la plupart des religions, parmi leurs explications de l'origine et de la constitution de l'univers, lesquelles reflètent les représentations scientifiques de leurs contemporains, renferment de nombreuses références aux sphères intermédiaires entre la terre et le trône de gloire du Tout-Puissant, et ceci leur donne un crédit infini auprès de toutes les âmes qui ont gardé un reste de sensibilité aux appels et aux influences des divers degrés du monde intermédiaire. D'autre part sur un plan plus humble, presque tous les fidèles des religions sans être ébranlés par les grands appels de la mystique, ont conservé assez d'intuition pour se sentir entourés de

présences subtiles et être portés à s'adresser à des légions de puissances invisibles qu'ils sont amenés à considérer, de même que la religion à laquelle ils appartiennent, comme des émanations et des serviteurs d'un Etre Suprême. Ces sentiments de la présence d'êtres bienveillants et d'influence bénéfique sont d'autant plus intenses qu'ils sont renforcés dans les réunions religieuses et les lieux de culte par les sentiments d'attente et de foi des autres fidèles.

Ces deux facteurs ne font pas qu'expliquer la faveur dont les religions jouissent encore auprès de centaines de millions d'hommes. Et nous ne restreignons pas celle-ci au Christianisme ni même à la grande tradition de ce que les Musulmans nomment « les peuples du Livre » Juifs, Chrétiens et Musulmans. Nous y comprenons les grandes et vivantes religions d'Orient, en particulier l'Hindouisme, le Bouddhisme, le Mazdéisme et le Taoïsme avec leurs centaines de millions de fidèles fervents.

Le fait qu'ils sont entourés d'une atmosphère propice au développement du respect pour les impondérables et du sentiment du caractère sacré de la vie et de ses essences subtiles confère de plus aux enseignements religieux une grande valeur humaine pour qui considère l'humanité d'un point de vue fonctionnel. Sans même faire état de l'existence d'un Créateur, et d'une Harmonie Universelle préétablie par lui, la plupart des moralistes et des penseurs, même parmi les matérialistes, envisagent l'avenir de l'humanité sous la forme d'un progrès moral introduisant toujours plus d'intelligence et d'amour dans les rapports entre les humains. Or il est bien certain qu'en-dehors d'individus d'une valeur exceptionnelle, la plupart des hommes puisent dans les enseignements religieux l'énergie nécessaire à la résistance aux appels de leur égoïsme. C'est une des raisons pour laquelle nous avons été amenés dans cette recherche des bases fondamentales de l'art de vivre à nous efforcer de recueillir les enseignements pratiques des religions valables.

En résumé on peut dire que si les textes religieux et leurs théologies sont en partie d'origine sociale et historique, la mystique restant une des cimes de l'expérience humaine, peut-être même son point culminant, la théologie mystique des grandes religions constituées par les expériences de l'élite spirituelle de toutes les familles humaines est une des sources les plus précieuses d'enseignement pour tous les Argonautes de l'esprit. C'est ce qui nous a amené, lorsque le fameux Lowell Institute de Boston nous offrit d'y faire un cours, à donner une série de conférences sur *la Mystique Comparée* pour montrer que l'expérience mystique par son extension à travers tous les âges et en toutes les religions, même en-dehors de celles-ci et aussi le fait qu'on peut encore constater d'authentiques miracles dans la plupart des religions, était à la fois garant de l'authenticité des valeurs spirituelles contenues dans les religions, de leur utilité exemplaire et constituait une confirmation éclatante de la profonde portée de l'injonction de Jésus « Méfiez-vous de la lettre qui tue... recherchez l'esprit qui vivifie. »

En vérité, la lettre, lorsqu'elle est périmée, peut être nuisible à la partie vivante et supérieure de la religion et même devenir une dangereuse ennemie pour la foi lorsque ses prétentions à l'éternité et à l'inspiration directe qui conférerait l'omniscience et l'infaillibilité à ses porteurs, sont nettement contredites par les faits. Mais il faudrait bien se garder d'en conclure à la nécessité de la « Sainte Ignorance » et de traduire la béatitude « Bienheureux les pauvres en esprit » (intention), en « bienheureux les pauvres d'esprit ». S'il est facile aux incrédules de relever dans les écritures sacrées de la plupart des grandes religions, en particulier dans celles d'Occident, assez d'erreurs capitales pour motiver le rejet de leurs prétentions à détenir des vérités aussi ultimes qu'absolues, il serait faux de conclure du fait que, puisqu'elles ne sont pas conciliables dans leur « lettre » avec les démonstrations évidentes des sciences, elles sont inutiles, voire même nuisibles au commun des mortels. Il faut

appliquer aux prétentions respectives des glypholâtres ou adorateurs de la lettre, et aux scientifiques la justice telle qu'elle fut définitivement définie par Aristote « traiter également les choses égales et inégalement les choses inégales ». Il est injuste d'opposer aux cosmo-conceptions des vieilles religions datant de plus de trois mille ans, les derniers progrès de la science moderne.

En bonne justice il faut comparer les interprétations religieuses de l'Univers avec la science de leur époque. Il est vrai que ceci amènerait immédiatement à confirmer le bien fondé de la thèse de l'origine historique et évolutive de toutes les religions. Pour nous, les religions sont comme des arbres dans lesquels les expériences spirituelles de leurs fidèles constituent la sève avec sa force ascensionnelle, tandis que l'aubier est formé par les discussions théologiques et exégétiques qui engendrent la lettre, sorte d'exudat extérieur servant de revêtement apparent à tous les bouillonnements des cœurs et des esprits, à la manière de l'écorce entourant l'arbre, et dans laquelle les échanges vitaux de celui-ci engendrent périodiquement des crevasses pour faire place à de nouvelles manifestations extérieures mieux adaptées aux progrès internes du grand ensemble confessionnel considéré. Il ne faudrait pas être encore plus irréligieux et anticlérical que Voltaire disant : « Il faut une religion pour la canaille ». Il faut simplement que les hommes d'une intelligence moyenne, parmi lesquels nous nous classons, soient suffisamment informés des diverses religions pour pouvoir puiser dans leur comparaison le sentiment de la relativité de leurs divers enseignements pour ne pas conclure « Puisque Einstein et Planck adoptent une conception panthéiste, donc spiritualiste de l'Univers, je me sens autorisé à croire que Dieu permit à Josué d'arrêter le soleil, c'est-à-dire la rotation de la terre sur son axe pendant plusieurs heures pour qu'il puisse exterminer les infortunés philistins ; qu'au jour du jugement les 144.000 élus seront tous dans la vallée de Josaphat avec leurs corps de chair et d'os et que l'église était bien inspirée par l'Esprit-Saint lorsqu'en 1633 elle condamna Galilée à choisir entre la rétractation et la mort sur un bûcher. Il est vrai que le Judaïsme et le Protestantisme en donnant aux fidèles le droit au libre examen et à l'interprétation des multiples gradations de valeurs contenues dans les textes sacrés, échappent à ces difficultés.

Nous retiendrons donc que s'il faut faire preuve d'une souplesse intellectuelle vraiment surnaturelle pour se cramponner à la thèse de la valeur intangible de la Lettre religieuse, on trouve dans les Saintes Écritures suffisamment de précieux enseignements pour qu'on les tiennent dans le profond respect dû aux choses sacrées et qu'on reconnaisse aux clergés et aux églises, qui en conservent la vitalité, un rôle de premier plan dans la lutte de l'Esprit libérateur contre les asservissements de la matière.

Mais il semble nécessaire de joindre au respect dû aux religions et aux religieux assez de liberté d'esprit pour échapper aux propagandes suggestives relevant de la psychologie des foules et tendant à créer chez les simples des hypnosés trompeuses et des croyances en la supériorité d'une religion sur toutes les autres, croyances qui ont été dans le passé causes d'horribles excès déshonorant les religions (ou tout au moins leurs interprétations) au nom desquelles on les commettait et qui dans le présent sont encore le plus gros obstacle à un véritable œcuménisme. Celui-ci en effet doit grouper non seulement toutes les confessions se réclamant de la croyance à la Divinité de Jésus, et celles qui, sans admettre cette divinité, sont basées sur l'Ancien Testament comme le Judaïsme et l'Islam ; mais toutes les religions admettant la réalité des valeurs spirituelles transcendantes aux apparences terrestres. Le véritable œcuménisme est celui des « gens de la prière » comme diraient nos frères Musulmans dont le Coran reconnaît libéralement que les prophètes de toutes les religions ont reçu des inspirations divines.

Or, pour l'homme moderne qui, libéré de toutes les entraves intellectuelles, fidéistes et scientifiques,

cherche dans les religions non pas des certitudes mais des enseignements, des hypothèses de travail et des indications ; il est bien évident que c'est le fait mystique, la présence vérifiée dans un nombre immense d'individus de facultés de communion spirituelle susceptibles d'être développées, et ceci dans les cas exceptionnels, même en-dehors de tout cadre confessionnel, qui justifie les activités spirituelles.

Il est donc nécessaire, tout en se préservant, grâce au libre examen, contre les vertiges des psychoses de masses, d'accorder à la réalité spirituelle présente au cœur même de l'Univers comme dans les régions centrales de la conscience individuelle, le premier rang parmi nos préoccupations culturelles. Celles-ci, du reste, doivent être guidées non par le désir du bonheur ou du progrès personnel ou d'une quelconque recherche d'un intérêt prétendu supérieur, fut-il étendu jusqu'à la conquête de l'immortalité, mais par la volonté de réaliser tout notre devoir vis-à-vis de la Vie Universelle, en harmonisant toujours plus et toujours mieux nos pensées, nos aspirations et nos actes avec les manifestations de la Volonté Créatrice.

C'est pourquoi la vie quotidienne des aspirants à la Sagesse et à la Vie Bonne, doit être organisée de manière à favoriser l'éveil des expériences spirituelles qui les feront entrer dans le courant ramenant les consciences humaines à leurs Source Transcendante. Il importe donc de prendre conscience de la nature particulière des facultés intuitives qui sont le germe de l'épanouissement des expériences spirituelles. Un des faits les plus importants de notre époque est que les savants les moins exposés aux enchaînements fidéistes, comme le grand Henri Poincaré par exemple, ont mis en lumière le rôle éminent de l'intuition dans la constitution des hypothèses qui sont à l'origine des découvertes scientifiques sur la nature de l'Univers.

Cette démonstration de l'existence en l'homme de facultés intuitives supérieures apporte une confirmation importante à la validité de l'expérience mystique dont les sujets prétendent avoir accès à un monde de réalités et de valeurs échappant aux définitions du discours, mais ressenties comme étant en continuité intime avec les réalités les plus éminentes de la structure subtile de l'Univers. Ce monde serait perçu non par l'activité des organes des sens dirigés vers l'extérieur ; mais par ce qu'on pourrait appeler une sorte de sublimation des rapports avec l'univers des objets en une communion avec des valeurs reconnues en ceux-ci et dont on retrouve l'écho en soi, écho s'achevant en un sentiment de fusion de l'essence de notre personnalité avec la source unique de toutes les essences des êtres divers.

L'homme serait donc doué de deux ensembles de facultés de perception. L'activité sensorielle lui permet de découvrir un univers constitué par des objets visibles, tangibles, colorés et doués de propriétés permettant leur utilisation pratique dans le monde de l'expérience matérielle grâce aux combinaisons de l'intelligence. D'autre part un ensemble de facultés supérieures peut lui permettre d'atteindre intérieurement le monde des causes et des essences subtiles, dont il a la révélation intuitive, sans soumettre les synthèses mentales édifiées par l'intellect au moyen des expériences sensorielles, au crible d'une logique nécessairement stérile, puisque par définition elle ne peut faire sortir de ses conclusions d'autres vérités que celles postulées par ses prémisses. Excellent garde fou contre les aveuglements du fanatisme, elle ne saurait être un instrument de découverte.

Nous commencerons notre étude des possibilités offertes à la vie de l'homme par un effort pour pénétrer l'origine de ces deux ensembles parallèles de facultés de connaissance qui sont les instruments de l'élévation et de l'épanouissement de la conscience, lequel semble constituer le but du passage de l'homme sur la terre.

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ ou DE L'INTUITION À L'INTELLIGENCE

Depuis deux siècles, l'homme a pris foi en sa faculté de promouvoir dans la nature et dans la Société des progrès qui engendreront le bonheur. Depuis le Contrat Social de Rousseau, la révolution industrielle du XVIIIe siècle et le discours de Condorcet, les idéalistes ont pensé que les humains trouvaient dans « la diffusion des lumières » la source des progrès indéfinis de tous ordres qui amèneront le règne de la félicité. Puis au début du XIXe siècle, diverses écoles Socialistes ont cru trouver dans les réformes de la production et de la distribution « des clefs ouvrant toutes les serrures », comme disait Marx, les formules qui allaient libérer l'humanité des terreurs et des souffrances pesant sur elle depuis des millénaires. Et cependant, les foules des grandes villes des pays les plus économiquement et socialement évolués, présentent des visages mornes dans les rues qui restent sans joie en dépit des lumières au néon, et de la vitesse toujours accrue permettant aux contemporains d'aller porter ailleurs leurs inquiétudes, leurs frustrations et leurs angoisses.

Même dans les pays où les apprentis-sorciers technocratiques ont le mieux réalisé la grande relève de l'homme par la machine, et où à peu près toutes les familles jouissent d'une abondance d'appareils domestiques à faire envie aux ménagères des peuples dits sous-développés, il n'est pas sûr que les menaces de conflits internationaux ne soient accueillies avec un certain soulagement par les dirigeants qui y trouvent un dérivatif aux complications sociales et humaines engendrées par l'emprise de plus en plus incontrôlable de la mécanisation sur la vie sociale. Les humains n'y trouvent plus que des satisfactions tellement étrangères aux régions centrales de l'âme, qu'elles ne leur causent que satiété et nausées. D'où les progrès des formes les plus effroyables de la criminalité, du parricide au génocide et l'accroissement effrayant des suicides de jeunes et de toutes les formes de la folie. « C'est à leurs fruits que vous les connaîtrez ».

Après trente siècles d'efforts des penseurs et des religions, pour libérer la conscience humaine des contraintes impérieuses des sociétés totémiques ou des représentations collectives empêchaient le libre développement des personnes, effort ayant abouti au libéralisme qui engendra la Réforme et les révolutions Américaine et Française ; il est affligeant de constater une renaissance de la mentalité participatrice dans le naufrage des consciences submergées par les pressions collectives de la Presse, de la radio et de la publicité créant des mœurs de plus en plus envahies par la machine et ses automatismes.

Nous pensons que l'échec dramatique des efforts les plus généreux des novateurs de toutes les classes et de tous les partis, vient de ce qu'ils ont négligé l'aspect fondamental du problème. Pour réaliser le bonheur des humains, il faut d'abord savoir quelle est leur nature, s'ils n'ont pas une destinée que leur présence sur terre doit leur permettre de réaliser et dans l'affirmative, quelles sont les conditions de cette réalisation. Puisqu'il s'agit de faire le bonheur de l'homme il faut d'abord connaître ce dernier en recherchant l'origine des deux courants parallèles d'émotions et de représentations qui constituent son être conscient.

L'homme primitif vivait devant la nature perçue à travers son appartenance au clan totémique qui était le corps du Dieu qui lui donnait la vie. Plus tard il élargit les notions sur l'univers qu'il recevait de sa vie tribale jusqu'à ne plus voir dans un totem qu'un des composants d'un Univers fait d'une multitude de dieux plus ou moins grands, régissant plus ou moins totalement de petits univers totémiques parallèles. Plus tard il considéra tous ces dieux locaux et « spécialisés » comme des émanations ou des ministres d'un Dieu Suprême régnant sur l'Univers. L'individu se sentait d'autant plus directement rattaché à celui-ci, que l'Esprit totémique ou le Dieu Tribal ou Politique dont il se sentait le sujet, était plus fondu dans le Cosmos engendré par le Père de tout l'Univers. Ces conceptions persistèrent sous des formes variées aussi longtemps que les hommes appartenant à des civilisations encore directement dépendantes de la nature, se nourrissant d'aliments reçus directement de celle-ci comme les baies, le laitage des troupeaux et les récoltes d'une agriculture rudimentaire, vivaient dans des agglomérations utilisant directement les ressources élémentaires de la nature où se développaient des civilisations très simples. Elles étaient encore trop proches des conditions naturelles de la vie des humains pour créer comme un obstacle, un intermédiaire étranger, entre les hommes et l'univers naturel dans lequel ils vivaient. Puis on en arriva au troisième stade où le recours de la Providence fit place à la foi en la force créatrice de l'homme d'abord exprimée dans les rites frustes de la Magie. Peu à peu le progrès des techniques développées pendant des millénaires grâce à la division du travail, amena la création d'un milieu artificiel s'interposant entre l'homme et le cadre naturel qui l'avait formé au cours des âges immenses de la Préhistoire. Avant d'en arriver aux progrès prodigieusement rapides de notre époque, l'évolution technique de l'humanité a, selon la loi de Weber, connu un départ très lent où elle réalisait moins de progrès en un millénaire qu'en une de nos années actuelles.

Grâce aux progrès des techniques développées dans le cadre de sociétés de plus en plus vastes et complexes, l'homme perdit progressivement son contact avec le milieu naturel pour vivre dans un univers créé par la société des humains. Avec son habitat perfectionné, il put avoir chaud quand il faisait froid, manger à sa faim à toutes saisons, et voir et travailler même quand le soleil était couché. Grâce aux machines rudimentaires mais cependant efficaces, il put entreprendre des tâches dépassant les possibilités de ses forces naturelles et des simples outils primitifs. De plus en plus, il se dégagna des conditions originelles de la vie humaine, pour vivre au sein des cités d'une existence toujours plus éloignée de la nature qui avait formé son organisme et ses facultés durant les quelques soixante millions d'années que la paléobotanique nous engage à attribuer à la présence des ancêtres de l'homme sur la terre. [1]

Aujourd'hui l'homme moderne a presque complètement brisé tous les cadres que sa nature originelle imposait à son activité et à son épanouissement vital. Il vit dans un univers pratique presque exclusivement dû aux activités de la Société humaine. La nature primitive a été tellement exclue de la vie des hommes, les cités tentaculaires et les machines qu'elles engendrent ont à un tel point imposé un cadre artificiel à la vie des humains, que ceux qui parmi eux ont conservé un peu d'amour réminiscent pour notre mère Nature, sont contraints à lui réserver au sein des états modernes des cantons soustraits aux débordements des « réalisations » techniques. On crée des parcs naturels où bêtes et plantes peuvent continuer à vivre dans les conditions normales de leur création. Quant aux citoyens des états hautement civilisés, c'est-à-dire artificialisés, ils s'efforcent de soustraire la partie centrale et originelle de leur être à l'anéantissement complet dans les engrenages de la technique triomphante, en jouant au sauvage dans un quelconque village de toile, ou en allant vivre la vie Polynésienne dans les îles du Pacifique. Ils y sont accompagnés de tous les problèmes et de tous les complexes créés en leur âme par

1 H.B. STEVENS : *The recovery of culture*, Université de New-Hampshire.

l'antagonisme entre les contraintes de plus en plus pesantes des irruptions du monde de la machine, et les aspirations à une libération par élévation intérieure.

Les diverses facultés humaines étant créées par l'activité au sein des cadres naturels et sociaux, en fonction des représentations et des jugements de valeur qui déclenchent l'action, on pourrait en gros, dans notre effort de compréhension de l'homme, distinguer deux grandes époques dans l'évolution des efforts humains dans la direction de leurs vies, ainsi que deux sources aux inspirations dans la direction de ces efforts. En vertu de l'adage : « Fabricando fit faber » ces deux époques correspondent à deux étapes des facultés humaines. Dans la première, dont le début se perd dans la nuit des temps aux âges où, il y a des millions d'années peut-être, les hominidiens commençaient au cours des transformations des continents et des alternances de périodes glacières, à s'efforcer de comprendre le déroulement des phénomènes naturels ; l'homme était formé par les pressions du milieu naturel. Comme tous les hommes étaient également soumis à ces pressions, les relations élémentaires entre les membres de petits groupes humains ne faisaient que prolonger l'action de ces pressions du milieu naturel.

Plus tard, lorsqu'il devint capable de former les plus rudimentaires des abstractions, l'homme commença à prendre conscience de la présence de puissances non figurées dans les êtres et dans l'Univers, présences qui jouent le même rôle que la conscience qu'il avait de son existence. Et ce fut l'animisme. Puis il arriva à considérer ces puissances invisibles comme étant par nature plus fondamentales et durables que les êtres animés visibles. Comme certains animaux lui semblaient mieux armés pour la vie que lui-même, le primitif fut amené à leur attribuer des âmes plus puissantes que la sienne, soit à cause de leur longévité comme le perroquet, soit de leur force comme les fauves et les rapaces. Et ce fut le début du Totémisme qui semble avoir été une étape évolutive traversée par toutes les sociétés humaines dans leur enfance. Le totem était une famille primitive, patriarcale élargie au clan qui se considérait comme l'appendice visible d'une entité spirituelle constitué essentiellement par l'esprit d'un groupe d'animaux « le grand perroquet vert », « l'aigle blanc » ou « l'ours gris », cet esprit était le principe animateur du groupe humain et aussi celui du territoire sur lequel il vivait et dont il vivifiait également les animaux, les végétaux et les minéraux.

Dans les sociétés totémiques les individus étaient si complètement absorbés par le groupe, leurs représentations mentales étaient tellement façonnées par les influences quasi hypnotiques de l'exemple portant irrésistiblement à l'imitation et leurs sentiments tellement « induits » par les vagues passionnelles qui, grâce aux facultés télépathiques et télésthésiques des primitifs, secouaient littéralement tout le groupe, que leur individualité n'existait pour ainsi dire pas. L'entité humaine fondamentale était le groupe totémique, le clan, beaucoup plus qu'une collection d'individus distincts. Les consciences des individus n'étaient que des échos, des sortes de diverticules où se répercutaient les vagues de représentations et d'émotions engendrées par l'agrégat des êtres humains, membres éphémères d'une unité de vie collective permanente.

Cette vie collective englobait non seulement l'ensemble des membres du clan, mais aussi, mais surtout le Totem dont l'essence spirituelle, le Mana, était censée animer et vivifier tout le clan et aussi tous les animaux, tous les végétaux et même les minéraux du territoire sur lequel résidait le clan. Étant donné cette pénétration totale de la vie consciente des individus par les résonances représentatives et affectives de leur participation à la vie du groupe et l'immense durée de ce processus de « mentalité participatrice », pour employer l'expression de notre maître Lévy-Bruhl, processus qui a duré depuis les grisailles des temps préhistoriques jusque bien après les commencements de l'histoire et qui persiste

encore dans certaines contrées, on serait tenté de considérer que les influences sociales ont été beaucoup plus importantes que celles de la nature dans la formation de la psyché humaine.

Ce n'est qu'une illusion. En effet, pendant des milliers de siècles, au moins jusqu'au début du sixième millénaire avant notre ère, les petits groupes humains ont vécu si étroitement au sein de la nature, ont été tellement assujettis à des pressions élémentaires, que les clans totémiques en formation étaient avec elle dans une symbiose aussi étroite que celle qui unit à sa mère l'enfant suspendu à ses mamelles. Si bien que le totem n'était pour ses membres que le transmetteur des influences du milieu naturel.

Pour que la vie au sein de son groupe social cessât de transmettre à l'homme les influences formatrices de la nature, il a fallu la transformation de celle-ci par l'intervention des arts techniques créateurs d'artifices. Dès que l'homo faber de Bergson se fut fabriqué des outils, ceux-ci s'interposèrent entre la nature et ses moyens naturels d'expression. De plus en plus, à mesure que son outillage se développait, il n'eut plus avec le milieu naturel que des rapports de seconde main. Et dans la mesure où ces instruments étaient créés au sein du groupe, et grâce à la division du travail entre ses membres ; c'était le groupe qui intervenait dans les rapports entre l'homme et la nature.

Aussi longtemps que les groupes humains se contentaient des moyens d'existence mis immédiatement à leur portée par la nature, buvant le lait de leur brebis, se revêtant de leur laine dont ils faisaient aussi leurs tentes, et se nourrissaient de cueillette et de glanes, les forêts et les objets au contact desquels ils vivaient n'étaient que des voiles légers et diaphanes ne leur masquant pas complètement la réalité prodigieuse de « la grande vie créatrice » présente sous toutes les formes de l'univers. Pendant des âges, à travers les gestes de la vie quotidienne dans laquelle il portait la main sur les animaux et sur les végétaux que la nature nourricière mettait à sa portée, le subconscient de l'homme était constamment pénétré par les énergies formatrices, subtiles, universelles et achevées du monde transcendant des noumènes engendrant tous les êtres naturels et les conservant dans l'Être.

Ainsi la vie de l'homme était non seulement occasion de contact avec les phénomènes constituant l'aspect extérieur de l'univers perceptible aux divers organes des sens de l'homme, mais aussi une source constante de communion avec l'essence universelle à l'œuvre dans toutes les formes revêtues par la vie dans le monde de la matière. Et cette communion était le pain de vie de l'âme humaine par un contact intime avec la Création et le Créateur. Dans son effort de se représenter intellectuellement la nature des choses, elle percevait cette union sous les humbles conceptions totémiques qui étaient tout ce que ses facultés représentatives rudimentaires lui permettaient de concevoir pour « se rendre compte » de l'Univers.

Puis l'effort de l'homme ne porte plus que sur des objets fabriqués avec des matériaux obtenus par une transformation violente des éléments naturels. Au lieu d'adzes faits avec silex polis fichés dans une branche, il employa des outils faits avec du bronze résultant de la transformation artificielle de minerais par la fusion. Au lieu d'éuelles taillées le bois, il utilisa des poteries provenant de la transformation par la cuisson, de la glaise molle encore vivante en quelque sorte, en un matériau dur et cassant. Au lieu de huttes construites avec ses mains en pisé fait de terre fraîche de paille, il employa des briques cuites. Au lieu de dessiner des fresques sur les parois des cavernes, l'homme décora les palais de briques avec des frises de céramique. Puis il substitua au portage de fardeaux à dos de chameau, d'âne ou d'homme, leur transport sur des voitures à roues. Ce fut dans son âme comme un « crépuscule des Dieux », un éloignement des présences subtiles qui partout affleuraient sous les aspects naturels de l'univers

totémique. La cité et ses techniques remplaçaient la nature, le travail humain portant sur des choses mortes se déspiritualisait. La faculté de communier mystiquement d'une façon globale et trouble, mais très vivante et intense avec les présences créatrices au sein des formes naturelles, s'estompait au profit de l'intelligence pratique ne portant plus que sur les propriétés des choses mortes. Le marteau de Vulcain triomphait des Fées et des Muses.

Sans vouloir pousser la comparaison trop avant, il est intéressant de noter que les Prophètes en Israël ont disparu peu après l'époque où, au début du 2^{ème} millénaire avant Jésus-Christ, les Hébreux abandonnèrent le nomadisme dans lequel ils vivaient encore sous la tente comme au 4^{me} millénaire, pour se fixer dans les villes où depuis plus de mille ans les artisans Sumériens, Babyloniens, Chaldéens et Philistins avaient développé leurs productions artificielles avec des matériaux et des outils dépourvus de la sève de la vie. La théorie que nous avançons doit certes être prise « cum grano salis » et avec tout le sentiment nécessaire de la relativité des idées et des représentations. Cependant il serait abusif de la repousser avec un haussement d'épaules et sans autre examen.

En effet, nous avons en 1930 séjourné plusieurs mois parmi les naturels des Nouvelles-Hébrides dont certaines tribus encore cannibales n'étaient pas sorties des mœurs et coutumes de l'âge de pierre. Nous avons aussi vécu dans des plantations de la côte de ces îles et il nous a été donné d'observer un fait à la fois frappant et assez peu flatteur pour notre civilisation. Les Canaques de tribus sauvages vivant encore à l'âge de pierre, qui descendaient de leurs hauteurs impénétrables pour chercher du travail dans les plantations côtières, étaient tous d'une véracité absolue. Leur sincérité était due à ce qu'un grand nombre des anciens de leur tribu avaient encore des facultés psychiques leur permettant de lire la pensée de leurs interlocuteurs dont ils n'auraient pas tardé à punir les mensonges par un coup de matraque bien appliquée sur leurs grosses tignasses de Papous. Mais lorsqu'après un certain séjour sur la côte ils s'apercevaient que les blancs se mentaient entre eux, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas clairvoyants, ils n'hésitaient pas à se servir de cette arme des faibles et des esclaves qu'est le mensonge. Il n'est donc gratuit de penser que les présences invisibles et mystérieuses du monde des causes étaient beaucoup plus perceptibles aux hommes qui vivaient au sein même de la nature, dans le libre et plein déroulement de leurs activités en contact étroit avec les créations directes de la vie universelle, qu'après que les techniques de transformation eurent amené l'homme à vivre dans un univers de seconde main où les objets morts n'avaient plus d'âme.

On peut se demander si les récits de la Genèse ne constituent pas une symbolisation de cet antagonisme entre la vie impersonnelle et pure se déroulant au sein du cadre de la nature originelle « le jardin d'Eden », et celle des artisans « cherchant à comprendre », s'efforcent de tirer un parti artificiellement « personnalisé » d'une transformation des dons de la nature. L'homme soumis fidèlement au cadre naturel est le doux et innocent Abel, pasteur cher au cœur de Dieu, tandis que Caïn, artisan et cultivateur, est capable des plus noirs forfaits. De même, les Prophètes opposaient les vies simples et pures des fils de la tente aux mœurs corrompues des artisans des villes voués au culte des faux dieux.

CHAPITRE II

COUP D'ŒIL

SUR L'HISTOIRE DES RELIGIONS D'OCCIDENT

Ainsi l'éclosion des techniques dans les villes plaçait l'homme dans un entourage artificiel qui devait tarir ses facultés de communion avec les forces vives de la nature. Ces facultés ne sont plus guère aujourd'hui que l'apanage d'êtres considérés comme rudimentaires, certains vieux bergers ou d'étranges rebouteux. Par contre la vie dans les cités allait doter les humains de nouvelles et importantes facultés.

La multiplication et le perfectionnement des techniques élargissant les combinaisons de mouvements manuels, multipliaient les cellules grises de la couche corticale du cerveau, dont le nombre est un des facteurs de l'enrichissement quantitatif des activités mentales.

D'autre part les contacts entre les citadins dont les points de vue sont différenciés par leurs métiers variés, allaient développer une souplesse mentale permettant d'adapter la conscience à des élucubrations différentes des siennes, dans un commerce fort enrichissant. Ainsi l'intelligence au contact des choses mortes devint plus souple, plus rapide. En même temps un monde de valeurs nouvelles naissait de la confrontation des techniques et de leurs collaborations fécondes. L'intelligence portant directement ou indirectement sur un bien plus grand nombre d'objets, faisant naître une quantité de relations humaines nouvelles, s'enrichissait et s'organisait. À force de créer des structures et des édifices nouveaux, la pensée humaine devenait capable d'édifier des synthèses mentales de plus en plus vastes et systématisées.

Dans le domaine religieux ce progrès de l'intelligence permit le passage des individualisations frustes de la magie et de l'animisme aux Théologies et à leurs cosmogonies dans leurs relations avec l'évolution des sociétés qui leur servaient de cadres. Ce fut le commencement du conflit opposant l'esprit et l'expérience mystique, à la lettre théologique dont Jésus a dénoncé les méfaits.

Au début de notre petite enquête sur la nature de l'homme il était intéressant d'indiquer les origines des deux grands des religions qui sont encore les guides de vie de la plupart des humains. La mystique et ses expériences éblouissantes favorisée par le contact intime avec la Nature, expression directe des forces créatrices de la vie et la Théologie élaborée dans les temples qui, avec leurs sacrés collèges, se développèrent dans les villes. On trouve une confirmation de cette vue dans le fait que de nos jours encore les âmes pieuses qui veulent se consacrer à la quête Divine, quittent les richesses artificielles des villes pour chercher la simple pureté et la paix mentale dans des retraites agrestes où, dans les travaux champêtres elles vivent dans la solitude ou la compagnie silencieuse d'autres hommes consacrés à la recherche de l'Esprit et à son service. Pour mieux percevoir les divers aspects des enseignements des religions nous allons procéder à une très brève esquisse du développement de celles qui nous sont familières.

Probablement vers la fin du VI^e millénaire avant notre ère, dans la partie du monde la plus ouverte aux recherches protohistoriques, ce qu'on appelle le Proche-Orient ou encore « le Croissant fertile », dont les deux cornes étaient la Vallée du Nil et la Mésopotamie unies par la Syrie et la Palestine et limité à l'Est par les monts d'Arménie et d'Iran et à l'Ouest par le désert Égyptien, on vit naître sporadiquement

des agglomérations fixées sur des points particulièrement favorables à la vie sédentaire grâce à la fertilité du sol, l'abondance de l'eau et la présence de matières premières.

Un changement profond se produisit dans les représentations de la nature nourricière et des relations de l'homme avec elle. Le totémisme avait amené l'homme à considérer le petit univers clos au sein duquel il vivait sa vie comme animé, protégé et régi par une entité spirituelle souveraine et unique, le totem du clan. Les clans voisins avaient aussi leurs totems particuliers régnant souverainement sur leurs destinées. L'empire de chaque totem était absolu sur toute l'étendue de son territoire qui était considéré non seulement comme étant sa propriété exclusive, mais aussi comme faisant partie intégrante de son être, dont les membres humains n'étaient que des sortes de cellules anonymes, disparaissant comme les cellules constituant les organismes humains, tandis que la fin du totem était imprévue.

Les guerres fréquentes entre les divers clans étaient considérées comme des guerres entre leurs divinités totémiques et la victoire comme celle du totem du clan vainqueur. Il y avait donc dans l'univers des primitifs une quantité de dieux, mais leurs domaines étaient rigoureusement parallèles et sans interpénétration en-dehors des opérations redoutables et mystérieuses de la magie. En droit les primitifs ne dépendaient que de leur Dieu totémique particulier. Y avait-il au-dessus de tous ces dieux un Dieu suprême ? Il est assez difficile de le savoir.

Cependant on nous permettra de verser une petite fiche au débat. Les Néo-Hébridais considéraient toutes les formes de la nature, vents, orages, pluies et marées comme des manifestations d'entités spirituelles, puissantes dans leur domaine, qui débordant sur les territoires totémiques étaient soumises elles aussi à l'influence supérieure du totem. Cependant les Mélanésiens passaient une grande partie de leur temps à se livrer à des opérations magiques destinées à se propicier ces diverses puissances cosmiques ou à se prémunir contre les maléfices d'ennemis qui tenteraient de déchaîner contre eux les redoutables puissances extra-totémiques. Il y avait bien un Dieu suprême au-dessus de toutes les légions des forces de la nature ; des multiples vents venant de tous les points de l'horizon dont chacun avait un nom, donc une personnalité, des diverses sortes de feu et d'incendies, de la foudre, de la lave, des éclairs des orages variés, des tremblements de terre, etc., etc. Mais on ne rendait pas de culte à ce Monarque transcendant du Panthéon Polynésien dont les Canaques traduisaient le nom en Bèche la Mar, par « He big fellow on top », ou, « Le grand type en haut ». Comme je demandais à un sorcier quelle était la raison de cette indifférence apparente, il me regarda d'un air tout étonné et répondit comme s'il considérait ma question comme complètement oiseuse : « He more good », « Il est très bon » ; c'est-à-dire, « pourquoi s'en occuper puisqu'on n'en a rien à craindre ! ». Par contre, il était sage de se prémunir contre la colère ou la cupidité des dieux mineurs plus proches des théâtres de l'action humaine. C'était là une manifestation primitive de cette prudence empirique qui a porté beaucoup de religions à considérer la crainte de l'Être Suprême comme le commencement de la sagesse.

La sédentarité et l'apparition des techniques variées au sein des « villes », au début simple bourgades, entraînent une modification importante dans les représentations religieuses. Tandis que la relation entre le totem et les individus qui en faisaient partie était assez homogène, l'expérience humaine étendue par les techniques à toutes sortes de domaines nouveaux, conduisit à une sorte d'émiettement de la participation de l'individu aux opérations de la puissance totémique. En premier lieu parurent les dieux de la fécondité, promoteurs des opérations de la maturation des végétaux et de l'abondance des moissons. Puis vinrent les Dieux des voyages et du commerce, des industries naissantes, de la guerre. Avec le temps cette déification des forces de la nature s'étendit à la personnification des vertus, l'amour,

le courage, la justice, la sagesse, etc.

À mesure que les groupes humains s'élargissaient, que l'on passait « des clans aux empires », les petits panthéons des tribus particulières voyaient leur domaine s'étendre considérablement dans la découverte de la correspondance de leurs différents dieux avec les dieux qui, chez les peuples voisins, exerçaient des activités similaires. En même temps apparaissait, probablement chez les Chaldéens et les Babyloniens, la notion de l'association des divers corps célestes, en particulier les planètes de notre système solaire, aux événements de la vie des peuples et des individus. Doués chacun d'un caractère particulier, les principaux luminaires célestes devinrent comme des régents particularisés qui dirigeaient, promouvaient ou contrariaient les sentiments et les actes des hommes.

La deuxième moitié du III^e millénaire avant notre ère vit se succéder dans l'Asie Mineure une quantité d'empires encore barbares, mais ayant déjà atteint un degré de civilisation assez avancé pour permettre l'assimilation des valeurs culturelles des pays conquis. Il est vrai que pour assister à l'éclosion d'un véritable œcuménisme, il fallut attendre jusqu'au milieu du I^{er} millénaire avant notre ère, à l'époque prodigieuse qui vit naître le Bouddha, Confucius, Pythagore, au moment où les Perses fondèrent leur grand empire libéral et hautement moral. Mais on assiste plus de mille ans auparavant en Mésopotamie, à une sorte d'avant-première de l'éclosion d'une civilisation universelle sous le signe de la diffusion des croyances et des pratiques astrologiques dans les diverses peuplades Sumériennes, Sémites et Aryennes qui se disputaient la vaste région s'étendant entre la Mer Rouge, la Méditerranée, les Monts du Caucase et ceux de l'Iran.

On comprend bien ce qu'a de superficiel et d'arbitraire notre esquisse de ces grands rythmes de l'histoire qui traite en quelques pages ce à quoi les spécialistes consacrent de gros volumes ; mais en gros elle indique sommairement les grandes lignes de l'évolution, non pas des formes religieuses et des représentations cosmogoniques, mais plus modestement de leur incidence sur le développement en l'homme du sentiment de sa relation avec le milieu qui lui a donné la vie et qui le maintient dans l'être.

Tour à tour les empires des Akkadiens, Sumériens, Chaldéens, Babyloniens, Assyriens s'étendirent sur une partie plus ou moins grande du croissant fertile, puis s'écroulèrent sous les coups de nouveaux vainqueurs dont à leur tour l'hégémonie ne devait être que passagère. Il s'ensuivit pour les clergés de ces divers conquérants des confrontations de leurs doctrines avec celles de leurs adversaires qui contribuèrent puissamment à enrichir leur métaphysique et à clarifier l'idée qu'ils se faisaient de leurs dieux.

Peu à peu dans les principales religions, en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, en Grèce, on vit émerger au-dessus de l'assemblée des Dieux-forces de la nature, puis des Dieux-incarnations d'attributs, un Dieu suprême, de qui tous les autres procédaient, et sur lesquels il régnait en monarque souverain. C'était le dieu solaire des Égyptiens et son char, le dieu lunaire masculin des Chaldéens qu'Abraham, après son père Terach, devait adorer à Ur, dans son enfance. Probablement à la même époque, tandis que le Mahabharata et la Ramayana résumaient les légendes mystiques des Indiens, les Brahmanes dont la sagesse allait étonner les conquérants Persans et Macédoniens, élevaient au-dessus de Brahma, Vishnou et Shiva, ces trois personnes de leur Trimourti, l'auguste transcendance de la Trinité Créatrice universelle d'Ishvara, procédant de Saguna Brahman, lui-même concrétisation du Transcendant Nirguna Brahman ou Parabrahman, le pur Absolu, transcendant à la fois à l'être et au non-être.

Chez les Grecs, c'était Zeus, roi de l'Olympe. Cependant il n'était que le principe actif de Chronos qui engendrait les dieux mais qui aussi dévorait ses enfants. Chez les Persans, lorsqu'ils furent arrivés à la pleine maturité métaphysique, il y avait un autre Chronos, Zervan-Akarana, le temps infini de qui procédait Ahura Mazda, le principe de vie et de lumière, créant le monde par sa lutte avec la première de ses créatures, Ahrimane, le principe du mal, de l'obscurité, du froid et de la mort. Cette lutte se terminerait par la destruction du mal grâce au concours de tous les hommes pieux et vertueux s'efforçant de suivre la noble maxime mazdéenne : « Des pensées pures, des paroles pures et des actions pures », dont chacune est une lumineuse victoire du Dieu de clarté et de vie sur le sombre roi des Ténèbres et de la mort. Lorsque sa destruction totale sera achevée le monde entrerait dans une ère lumineuse de félicité absolue, semblable au millénium attendu par les Juifs et les Chrétiens.

À la fin du III^e millénaire et au début du II^e on relevait donc dans le nord et le sud de la Mésopotamie et en Égypte, une tendance des clergés à élever le Maître Suprême de l'Univers et des dieux secondaires au-dessus de la sphère des activités terrestres des humains et à envisager un cortège d'intermédiaires entre le Créateur et ses créatures. Cette division était une conséquence de la spiritualisation progressive de l'idée que les Grands Prêtres se faisaient du Roi des dieux. Plus ils le débarrassaient des attributs anthropomorphes pour en faire un principe universel et infini, plus la distance qui le séparait de l'humanité augmentait et plus son intervention directe dans les affaires personnelles des humains paraissait invraisemblable. Si bien que les hauts clergés en arrivaient au début du II^e millénaire à livrer à la piété des masses ignorantes les vieux dieux, avec leurs vieilles représentations anthropomorphes ou zoomorphes, tout en réservant pour eux et pour de hauts initiés, le culte de l'Être Suprême, culte qu'ils ne révélaient pas au peuple de peur de lui donner accès à des puissances qu'il n'aurait pas su employer à bon escient. Cette attitude était très vieille en Égypte et à Babylone, mais se répandait dans tous les foyers religieux de l'époque.

Il y avait d'ailleurs interpénétration des deux conceptions. Bien que l'Être Suprême fut considéré comme échappant à la faux de Chronos et bien que dans sa supériorité aux dieux secondaires en contact avec les hommes et les choses terrestres, il échappait de plus en plus à l'inclusion dans les cadres de l'espace, comme dans ceux du temps ; on avait tendance à considérer que son culte était attaché à un lieu qui lui était particulièrement consacré.

C'était une persistance de la localisation totémique en un lieu d'élection de la présence de l'Être Suprême, tandis que son essence et son action étaient étendues à tout l'Univers.

C'est à ce tournant de la pensée religieuse qu'Abraham eut la vision au cours de laquelle Jéhovah lui annonça sa volonté de faire alliance avec lui et sa postérité en lui enjoignant de se rendre au pays de Canaan qu'il donnait comme foyer à sa descendance. Ainsi commença ce qu'on a appelé « la plus belle histoire du monde ». On réserve souvent ce titre au seul Nouveau Testament, mais en toute justice il faut reconnaître que la personnalité de Jésus n'atteint à sa pleine lumière que dans le cadre du Judaïsme qui l'a formé et dont il a déclaré à maintes reprises que, loin de prétendre abolir sa loi, il ne voulait que l'accomplir.

Avec Moïse, l'Alliance du Sinaï, le retour en terre promise et la fondation des royaumes d'Israël et de Judas, nous assistons à l'élévation du Judaïsme à un degré d'évolution supérieur à celui des autres religions contemporaines. Tandis qu'à Babylone, à Ur, à Memphis et à Thèbes, la plèbe adorait des dieux opérateurs à l'efficacité limitée, alors que des initiés seuls étaient admis à adorer un Dieu

universel, tous les Israélites étaient conviés au seul culte du Dieu unique dont toutes les forces de la nature n'étaient que des attributs, des représentations particulières et limitées, les Sarim. Un Sar était une force de la nature personnifiée, une sorte d'archange, de ministre du Tout-Puissant aux fonctions déterminées. Seul le Tout-Puissant était adorable, seul il avait droit à un culte, les Sarim, ses ministres étaient respectables, même admirables, mais n'étaient que des créatures parmi les autres. Ils étaient même inférieurs à l'homme, car celui-ci grâce à son libre-arbitre, aux facultés créatrices qui faisaient de lui l'image du Créateur, pouvait apporter une contribution efficace à l'achèvement de la volonté Divine sur la terre, en particulier à la réalisation des conditions favorables à la venue du messie et de son Millénium. Au contraire les anges, les grandes forces de la nature considérées comme des dieux dans d'autres religions, ne pouvaient que servir fidèlement la volonté divine et exécuter strictement ses décrets. D'où cette notion de la supériorité de l'homme sur les anges et les esprits de la nature.

On la retrouve ailleurs, en particulier chez les Zoroastriens et les Hindous. Les écritures de ceux-ci considèrent en effet les Brahmanes comme supérieurs aux Dévas, les dieux de la nature. Le sage qui comprend les lois divines de l'Univers égale sa pensée aux Dieux identifiés à ces lois en élaborant dans sa conscience une représentation correcte de celles-ci. Mais en atteignant à l'Union Divine, au Yoga achevé, il sort des cycles de l'existence qui sont soumis à la loi de la caducité, de la mort qui met fin à toute chose ayant en un commencement.

Tandis que les Dieux de la Trimourti, Brahma, Vishnou et Shiva, créés par « la Cause sans Cause » afin de créer eux-mêmes notre petit système solaire, disparaîtront avec celui-ci à la fin des temps, l'homme qui a pu abolir en lui tout ce qui provient du monde de la création, en sort complètement et se fond dans l'intemporalité éternelle de l'Absolu.

Mais de même que chez les Hindous le Jivanmukhti, l'homme qui a tellement identifié sa pensée, sa volonté, ses désirs et ses actions, à la divine volonté qu'il n'apporte plus aucun obstacle à la pleine manifestation de celle-ci, arrive seul à la pure spiritualité intemporelle, c'est-à-dire échappant à l'action destructrice du temps ; seul le Juif qui est absolument fidèle à l'observation des 613 mitzwoth, des prescriptions qui réalisent pleinement les intentions du Créateur touchant la vie de ses créatures, pourra participer complètement à la Shékina. Celle-ci est la plénitude de la Grâce Divine qui est comme une immanence active de la puissance du Très Saint baignant les essences de tous les êtres et leur fournissant l'aliment spirituel, la grâce, qui à la manière du St Esprit du Christianisme lequel descend directement du Rouach Hakadosh, l'Esprit Saint transmis par Jean-Baptiste aux hommes qu'il baptisait, leur permet de réaliser en eux-mêmes et en leur vie, la plénitude des intentions du Créateur.

Le cadre de cet ouvrage nous interdit de pousser plus loin notre analyse de la double notion qu'à le Judaïsme à la fois de la transcendance de Dieu à toute sa création, et de son immanence au sein de celle-ci par sa Shékina que certaines écoles considèrent comme ayant deux étages. Le plus élevé serait contenu entièrement en Dieu, avec l'ensemble des Séphiroth dont la Shékina inférieure actualiserait les puissances au sein de la création. On retrouve cette notion dans l'Hindouisme où, tandis que Parabrahman est absolument transcendant à tous les Univers, dans chacun de ceux-ci, Brahma, Vishnou et Shiva sont des essences immanentes au sein de toutes les créatures engendrées dans le petit système solaire qu'ils ont créé.

Avec la destruction du Temple, les concepts des Juifs sur leurs relations avec Dieu, subirent une profonde modification. Jusqu'à sa première destruction par les Assyriens en 569, le Temple de

Jérusalem était le seul lieu où pouvaient être offerts valablement les sacrifices effectués par des prêtres appartenant obligatoirement à la tribu des Kohanim ce qui faisait de ceux-ci de véritables Brahmines. Les sacrifices étaient considérés comme entretenant la circulation des grâces de l'Alliance entre Dieu et Israël. Les Kohanim veillèrent avec un soin jaloux au maintien de ce privilège au profit du Temple de Jérusalem. Ils avaient obtenu l'interdiction des sacrifices offerts à l'Éternel par les prêtres Israélites dans des temples lointains, notamment à celui d'Éléphantine dans la Haute-Égypte où vivait une importante garnison de mercenaires Juifs au service des Pharaons.

Le Temple de Jérusalem était vraiment le cœur vivant du Judaïsme dont les enfants étaient répandus par millions dans les pays entourant la Palestine. Des centaines de milliers de pèlerins dont les immenses campements entouraient Jérusalem, venaient de toutes parts assister chaque année aux fêtes de Pâque, qui étaient une occasion de communion pan-Israélite dans la célébration de l'Alliance d'Abraham et de Moïse, un peu à la façon des Olympiades chez les Grecs à la même époque ou actuellement, du pèlerinage de la Mecque pour les Musulmans du monde entier. Cette concentration au Temple de Jérusalem de toute l'activité sacrificielle d'Israël apparaît à l'observateur comme une survivance de l'antique notion qui unissait le Dieu d'un peuple au territoire de celui-ci, union qui avait persisté alors que la grande majorité des Israélites avaient émigré loin de la terre de leur Dieu.

Avec la destruction du Temple et la disparition du Saint des Saints tout sacrifice valable devenait impossible. Le lien sacrificiel entre Israël et son Dieu était rompu. La grâce que les sacrifices du temple répandaient sur Israël avait perdu son tremplin. Pour entretenir vivant leur religion, les Juifs n'avaient que les synagogues où ils se réunissaient non pour offrir des sacrifices car cela était devenu impossible ; mais simplement pour prier ensemble et comme le nom de synagogue l'indique, s'entraider mutuellement dans l'interprétation et le commentaire des Écritures.

En même temps le Dieu d'Israël, déjà considéré comme étant universel en droit, le devenait « de facto ». Partout où il y avait des Juifs assez pieux et assez purs pour mériter de recevoir la Shékina, celle-ci se répandit sur leurs efforts pour être les dignes représentants de Celui qui leur avait recommandé « Soyez saints comme Je suis Saint ». Ce fut le véritable commencement de l'œcuménisme. Il y avait déjà des dieux étrangers qui étaient considérés non comme des dieux nationaux mais comme les Maîtres du monde. Cependant il n'y en avait encore jamais eu dont le culte fut professé par des fidèles aussi nombreux, aussi dispersés et aussi étroitement solidaires que les Israélites. Autre fait très important, la caste sacerdotale disparaissait. Il y eut bien encore des repas communiels entre Juifs pieux, notamment dans les sectes contemplatives qui se fondèrent vers cette époque, comme celles des Esséniens et des Thérapeutes, mais le sacrifice d'animaux sur les autels devait peu à peu disparaître, remplacé par les sacrifices de piété, d'amour et de pureté, offerts à Dieu par ses fidèles dans le secret de leur cœur. Il y avait déjà des siècles que les Mazdéens avaient aussi abandonné les sacrifices sanglants dans l'idée que les seules offrandes agréables à Dieu étaient celles d'un cœur pur, idée qui fut reprise et propagée par le Stoïcisme et par certains cultes des Mystères Grecs ; et Jésus au Cénacle exclut formellement les sacrifices sanglants des repas communiels des fidèles du culte Chrétien en leur donnant du pain et du jus de la treille, disant « Prenez, ceci est ma chair, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi. »

Ainsi prenait fin le règne des cultes sanguinaires des dieux féroces, Molochs réclamant le sacrifice d'innombrables victimes depuis les premiers-nés des animaux, jusqu'aux premiers-nés des humains et qui faisant des autels religieux, même chez les peuples les plus civilisés comme les Grecs, des

concurrents des abattoirs, associant étroitement la religion au massacre des innocents. Avec la fin des effusions de sang du mithraïsme des légions Romaines de la décadence, les sacrifices religieux sanglants ne devaient plus persister en-dehors de quelques autels de Kali aux Indes et des fêtes populaires du mouton de l'Islam, que dans les tribus sauvages ou dans l'ombre ignoble des antres de sorciers.

Cette grande révolution morale remplaça les formes primitives et féroces d'adoration, où des sauvages sanguinaires croyaient Dieu affamé comme eux de victimes considérées comme étant des offrandes d'autant plus précieuses, que leur sang était tenu pour être le véhicule de l'âme; par l'offrande de valeurs vraiment spirituelles d'amour et de pureté, c'est-à-dire le triomphe du respect en Dieu de toutes les créatures, eut lieu au commencement du Ier millénaire avant notre ère. À la même époque où le Bouddha confirmait aux Hindous pieux la noble obligation de l'Ahimsa, cette abstention absolue de l'infliction de toute souffrance à tous les êtres, Pythagore faisait du végétarisme et de l'abstinence de chair et de sang, une règle impérative pour ses disciples. Ceux-ci ont constitué l'élite morale du monde Grec auquel ils allaient donner entre autres sages immortels, Socrate, le génial Platon et son disciple Aristote, cet autre miroir de sagesse éternelle.

Ce fut aussi l'époque où les pieux conquérants Persans, eux-mêmes végétariens, au lieu de massacrer les peuples vaincus et de traîner en dérision leur roi derrière le char du triomphateur comme les Romains, maintenaient les souverains défaits sur leurs trônes, et se contentaient de placer auprès d'eux des Conseillers résidents pour les aider à régner en pratiquant convenablement leur religion. On sait que non seulement l'empereur Cyrus autorisa les Israélites captifs à retourner à Jérusalem, mais les aida à reconstruire leur temple par des subventions et l'envoi de son meilleur architecte, tandis qu'il stipendia Ezra pour qu'il fasse la première recension complète de la Bible. Ce fut le véritable commencement de la civilisation authentique en Occident avant même le pseudo miracle Grec.

Remarquons en passant qu'une révolution similaire avait eu lieu en Inde au millénaire précédant, où, bien que les sacrifices sanglants aient existé jusqu'à nos jours sur les autels de quelques cultes attardés à la déesse Kali ; les Brahmanes enseignaient depuis longtemps que la seule manière valable pour l'homme de s'élever à Dieu, est de se débarrasser de toutes les formes d'égoïsme dont la plus sauvage et la plus grossière est l'affliction d'une souffrance quelconque à d'autres êtres, et, à fortiori, de s'abstenir de toutes les formes du meurtre, en étendant à toutes les créatures le : « Tu ne tueras pas » du Décalogue du Sinaï. Il serait certes facile de faire remarquer que cette loi de compassion n'a pas empêché des nombreuses guerres d'avoir lieu entre peuples Indiens ; mais seuls auraient le droit de faire ce reproche aux Hindous, les sectateurs de religions dont les fidèles n'ont jamais participé à aucune guerre...

Notons que ce millénaire du premier grand épanouissement spirituel a vu se multiplier les métropoles immenses imposant aux centaines de milliers d'humains qui s'y entassaient, des milieux complètement artificiels où les répercussions des représentations mentales « de masse » étouffaient les échos subtils éveillés dans l'âme humaine par le contact étroit et personnel avec les opérations vivifiantes de la libre nature. Cette citadinisation des classes dirigeantes de l'humanité semble avoir un double résultat. D'une part un enrichissement considérable de la vision du monde, résultant à la fois de l'intensification des échanges de vues et de critiques au sein des divers milieux religieux devenus infiniment plus vastes et plus complexes qu'aux siècles des nomadismes tribaux, et d'autre part, le brassage des opinions religieuses dans leur confrontation avec les croyances d'autres religions. Ce brassage était comme accru

par la multiplication des relations avec un nombre toujours croissant d'autres métropoles, où d'autres religions atteignaient une maturité suffisante pour passer aux synthèses universalisantes des abstractions des mythologies simplistes des groupes humains encore dans les vagissements de l'enfance.

Nous ne sommes pas très au clair sur les apports réciproques des religions qui se rencontraient en Mésopotamie dans le demi-millénaire qui prit fin à l'époque de l'établissement de l'hégémonie Perse au milieu du VI^e siècle avant J.C. En particulier, nous savons mal jusqu'à quel point les Perses, les Mèdes ou les Chaldéo-Babyloniens ont reçu ou apporté aux autres religions les notions fondamentales de la constitution septénaire de l'Univers, constitution s'étendant aussi à une organisation septénaire de l'angélologie ou description de sept légions d'esprits intermédiaires entre le Créateur et la création, tandis que les légions infernales avaient une hiérarchie similaire, mais renversé. Il en est de même pour la correspondance numérolgique des diverses lettres de l'alphabet, conception sur laquelle ont été édifiés de nombreux systèmes du symbolisme numérique des lois de l'univers et leurs rapports avec le Créateur. La Mishna et le Talmud nous apprennent cependant formellement que c'est de Babylone que les Israélites, libérés par les Persans, rapportèrent avec leur connaissance des Anges et des sept plans célestes des Hekkalot, celle des valeurs numériques des lettres et des mots qui devait servir de fondation à trois des développements les plus populaires de la Kabbale et du Zohar ; GEMATRIA, NOTARIKON et TEMURA qui utilisaient à des fins plus ou moins magiques les puissances attribuées aux combinaisons numériques.

C'est également à la même époque, à en croire la légende entourant l'histoire de Pythagore, que celui-ci, étant allé étudier dans les temples d'Égypte, y fut fait prisonnier par les Assyriens et transporté à Babylone où il fut délivré par les Perses, avait puisé dans les centres dits « initiatiques » de cette métropole du savoir antique, les connaissances numérolgiques qui, jusqu'à nos jours ont passé pour avoir été un des éléments les plus importants du système métaphysico-cosmologique qu'il enseignait en son Institut de Crotoné. On sait en réalité fort peu de choses sur les débuts de cette transmission. Cependant, on peut penser que les enseignements Irano-Chaldéens rapportés de Babylone par les Rabbins Hébreux et par Pythagore ont dû subir assez rapidement des évolutions divergentes car nous savons qu'au deuxième siècle avant notre ère il y avait déjà à Jérusalem des querelles d'école entre les théoriciens du mysticisme de la Mercaba importée de Babylone et les représentants à Sion des écoles de pensée Judéo-Hellénique d'Alexandrie, toutes imprégnées de Pythagorisme, en particulier de son symbolisme des chiffres et des nombres. En tout cas, cette note historique est des plus intéressantes en nous révélant la richesse et la vitalité des confrontations des mouvements d'idées dans la seconde moitié du millénaire avant Jésus-Christ. En même temps, elle nous aide aussi à placer dans leur contexte historique les manuscrits découverts près de la Mer Morte qui ont surtout apporté une confirmation, datée et localisée, du fait déjà connu de ces échanges d'idées entre les religions non Juives et de leur répercussion sur ceux des fidèles du Dieu d'Israël qui, comme les Esséniens, et sur un autre plan, les Pharisiens, cherchaient à compléter l'observance des prescriptions de la Loi par des méthodes empruntées à d'autres religions pour s'efforcer de pénétrer les profondeurs insondables de la pensée divine dans les Écritures.

Notons aussi que quelque importante qu'ait été la contribution Néo-Platonicienne Pythagorisante à la Renaissance de notre XV^e siècle, il est douteux que l'influence de ces idées Helléniques ait été supérieure à celle exercée sur la formation des aspects mystiques et métaphysiques de la pensée occidentale par les innombrables Kabbalistes du Moyen-Age. Si beaucoup de penseurs Chrétiens ont

fait appel aux arcanes kabbalistiques dans l'espoir d'y trouver les secrets de l'Univers, il ne faut pas oublier que non seulement les Kabbalistes Israélites ont été infiniment plus nombreux qu'eux ; mais surtout que la Kabbale elle-même n'est que la coordination systématisée des efforts puissants des principaux penseurs Israélites de l'ère Gaonique jusqu'à la prise de Bagdad par les Turcs, pour extraire des traditions mystico-métaphysiques de la Mercaba une explication de l'univers à la fois cohérente, pénétrante et conciliable avec les textes de la révélation Mosaïque.

Avant de procéder à un inventaire, sommaire et imparfait du reste, des indications des diverses grandes religions sur la nature de l'homme total ainsi que sur le sens et la valeur de la vie, il nous faut encore effleurer une question importante. C'est celle considérant que les religions ne doivent pas leurs dogmes les plus importants et leurs vues les plus élevées à une lente évolution historique, mais à une révélation faite aux premiers âges de l'humanité par des « Grands Initiés » qui auraient appartenu à une sorte d'Aréopage de sages transcendants : « La Grande Loge Blanche ».

Certaines traditions soutiennent que ces grands messagers spirituels proviennent d'univers sidéraux extérieurs au nôtre qui auraient été les théâtres de civilisations grandioses et dont ces esprits supérieurs reçurent la mission de transmettre les lois sacrées à nos différentes races humaines, leur révélant également les lois de l'agriculture et des autres arts utiles. D'autres croient que l'essence des religions aurait été communiquées à leurs fondateurs par des âmes avancées, formées dans les centres spirituels de l'ancienne Atlantide qui aurait connu une brillante civilisation, supérieure à la nôtre moralement et techniquement. Certains auteurs Hindous et Iraniens pensent eux, que c'est d'un ancien continent hyperboréen et dont les descriptions enchanteresses rappellent celle du Jardin d'Éden, que les hautes doctrines religieuses et cosmogoniques des Védas auraient été amenées par leurs ancêtres Aryens.

Dans l'état actuel de nos connaissances, une grande prudence s'impose devant toutes ces théories. Elles paraissent aventurées à de nombreux esprits assez imbus de Cartésianisme pour n'accepter que des idées dont la vraisemblance est solidement établie. Cependant, un certain nombre de faits engagent à ne pas les rejeter hâtivement. En particulier le Sanskrit, dans ses formes les plus anciennes, présente déjà plus de 400 racines de nature abstraite, ce qui semblerait indiquer qu'au lieu d'être une langue primitive ayant débuté par les cris expressifs et les onomatopées, il serait le leg d'une haute civilisation disparue. D'autre part, on est frappé par l'extraordinaire avance de l'Hindouisme sur les religions et les sciences d'Occident dans la connaissance de l'Univers. Alors que les religions Occidentales ont enseigné jusqu'au milieu du XVIIe siècle (procès de Galilée 1633) que la terre était plate et carrée, qu'elle occupait le centre de l'univers et que le soleil, la lune et les étoiles, créés pour l'éclairer de jour et de nuit, tournaient autour d'elle : les écritures Indiennes, en particulier la loi de Manou, enseignaient 2000 ans plus tôt que la terre n'était qu'un des satellites du soleil autour duquel elle tournait avec les autres planètes, formant ainsi un système solaire ou œuf de Brahma, véritable unité cosmique. De plus, notre soleil lui-même n'était qu'une modeste étoile, associée à des myriades d'autres soleils formant la voie lactée et tournant dans les infinités des espaces sidéraux, « à la manière des bancs de poissons dans l'océan », dans un saisissant rapprochement avec les spirales des galaxies de nos astronomes. On sait qu'il y a également 2400 ans, Pythagore enseignait à ses disciples une conception Héliocentrique de l'univers, si bien que de nombreux Néo-Platoniciens inspirés par lui enseignaient secrètement l'héliocentrisme en Europe jusqu'au XVIIIe siècle. Mais l'ensemble des Théologiens d'Occident considérant ces enseignements comme incompatibles avec les textes révélés, les proscrivirent jusqu'aux découvertes de Galilée, de Copernic, de Tycho Brahé et de Kepler.

De tels exemples devraient suffire à modérer la superbe des esprits aussi pressés que sûrs d'eux-mêmes, croyant avoir atteint une connaissance complète de l'univers. Et ceci ne vaut pas seulement pour les autorités croyant puiser dans une révélation religieuse une science aussi complète qu'infaillible. Les thuriféraires idolâtres des déesses Raison et Science doivent également se défier des entraînements de la vanité et se souvenir qu'après tout, nos sciences comme nos religions ne sont que des constructions de l'entendement humain. Les hommes d'âge mûr se souviennent encore comment, après qu'un Viviani se fut écrié fièrement à la tribune parlementaire : « nous avons éteint au ciel des lumières qu'on ne rallumera plus » ; M. Berthelot, un des plus officiels représentants du matérialisme scientifique s'écriait avec un enthousiasme naïf en 1895, c'est-à-dire deux ou trois ans à peine avant que la découverte de la radioactivité de la matière et de la structure des atomes n'ait complètement démonétisé l'ensemble de la Physique et de la Chimie : « Avec la thermodynamique, nous avons mis le point final à la science ». « Pauvres de nous ! » serait-on tenté de s'écrier.

Après ce nécessaire rappel de la relativité des connaissances humaines, passons à une analyse rapide des enseignements des diverses religions sur la nature de Dieu, de l'Univers, de l'homme, terrestre et spirituel, et des diverses étapes des possibilités d'évolution spirituelle de celle-ci.

CHAPITRE III

LES DIVERS ASPECTS DE DIEU

Depuis le Polythéisme extrême qui porte les conceptions populaires des Hindous à décrire des centaines de milliers de Dieux, avec THALÈS s'écriant : « Tout (l'univers) est plein de Dieux ! », jusqu'au Bouddhisme enseignant que les humains ont trop à faire pour réaliser leur salut pour se permettre de perdre leur temps en divagations sur l'existence et la nature de Dieu, il y a une grande variété de nuances. Cependant, on peut en gros diviser en deux catégories l'ensemble des conceptions théologiques : 1° Celles des primitifs dont les formes variées relevant de l'animisme, du fétichisme et du Totémisme, n'ont pas grand-chose qui soit pratiquement utilisable. 2° Les grandes formes religieuses contemporaines qu'on peut diviser en trois groupes : Polythéisme, Panthéisme, Monothéisme. Nous allons les examiner superficiellement.

Polythéisme : On serait tenté de croire qu'il a complètement disparu. Il n'en est rien. Non seulement on peut en relever de nombreuses traces dans les divers aspects du totémisme régnant encore dans les coins reculés de l'Afrique et d'Océanie, mais il reste un des aspects saillants de l'Hindouisme. Celui-ci est une des religions les plus pratiquées de nos jours, venant avec environ 450 millions de fidèles au troisième rang après le Christianisme et l'Islam et avant le Bouddhisme. En effet, ce serait une simple vue de l'esprit que de considérer les 600 millions de Chinois et les 90 millions de Japonais comme des Bouddhistes. Les disciples de la loi de la Compassion ne comptent que quelques dizaines de millions de fidèles actifs dans l'un et l'autre pays. Il est vrai que s'il fallait éliminer des statistiques officielles du nombre des Chrétiens, tous ceux qui ne pratiquent pas réellement cette religion, le nombre de ses fidèles authentiques diminuerait sensiblement.

Il est bien évident que les divers aspects du Polythéisme actuel ne sont que des survivances d'un lointain passé, mais beaucoup de paysans Indiens vivent encore dans la compagnie constante de nombreux dieux agricoles et domestiques, présents dans leurs sources, leurs bois et leurs champs, sur le seuil de leurs maisons, le foyer de leurs cuisines et surtout dans les fleuves et les hautes montagnes.

Une des raisons de la survie de ces formes religieuses élémentaires tient à ce qu'elles satisfont au besoin qu'ont les simples d'avoir des rapports personnels avec un Dieu tout proche, accessible aux accents passionnés de leurs prières. Ce besoin de rapports personnels avec un grand allié infiniment puissant, mais accessible, est certainement un des éléments les plus importants de la persistance des représentations religieuses anthropomorphiques beaucoup plus croyons-nous que l'incapacité de se satisfaire de notions purement abstraites de la nature et de la puissance d'un Dieu transcendant à toute forme.

Il nous semble également qu'une des sources du polythéisme tient à l'intuition que beaucoup de gens simples ont d'être en relation directe avec une puissance spirituelle, dans laquelle ils se sentent comme baignés, en même temps qu'elle œuvre au sein des êtres vivants, engendrant la chaleur, le froid, la croissance, la fécondité, la fructification, et même les forces immatérielles comme la bienveillance et l'animosité. Ce fut la naissance des Panthéons qui, après avoir fourni aux hommes enfants une imagerie à la fois charmante et chargée des enseignements d'une sagesse pratique, s'achèvent en des systèmes mythologiques.

Peu à peu, ces représentations de différents dieux, dont les relations avec les humains, ainsi que leurs rapports mutuels formaient comme la trame de la vie terrestre, prirent des formes plus élevées et douées de champs d'actions de plus en plus vastes, jusqu'à s'étendre à tout l'univers. Les myriades de dieux locaux s'estompèrent devant des dieux dont les influences particulières se faisaient sentir sur toute la planète. Ces dieux incarnent divers attributs d'un Dieu universel et transcendant. Apollon est l'essence de la beauté, Minerve celle de la Sagesse, Mars du courage, Mercure de la compréhension, de la médecine et du commerce, c'est-à-dire la circulation des valeurs et des idées, etc...

Si les cultes d'Athénée, d'Apollon, et de Jupiter ont depuis longtemps disparu, celui des déités du Panthéon Indien persiste. Les festivals des dieux localisés comme les fleuves sacrés et les montagnes déifiées ne jouent plus guère qu'un rôle épisodique dans la vie des masses incultes, mais le culte des divers dieux du Panthéon Hindou est encore très vivant. Outre les cultes des trois personnages de la Trimourti, Brahma, Vishnou et Shiva et leurs différents serviteurs comme le Dieu à tête d'Éléphant Ganesha, symbole de la sagesse bienveillante et du succès dans les entreprises, et le Dieu Singe Hanoumane, fidèle serviteur de Rama et symbole de la fidélité héroïque et désintéressée au devoir, ainsi que les trois véhicules ou montures des Dieux, le cygne pour Brahma, Garouda l'homme-aigle pour Vishnou et le taureau Nandin pour Shiva ; on célèbre aussi les cultes des diverses incarnations de Vishnou et Shiva.

Tandis que Brahma n'a eu qu'une incarnation, Vishnou en a eu neuf et en aura une dixième lorsqu'il devra se réincarner pour ramener le règne de la justice chez les humains menacés de destruction par les conséquences de leurs vices. Les trois dernières incarnations de Vishnou, sous les formes de Rama pour la 7^e, de Krishna pour la 8^e et de Bouddha pour la 9^e, sont l'objet des dévotions des fidèles particulièrement sensibles aux qualités incarnées par ce dieu, c'est-à-dire aux diverses modalités de l'amour, puisque Vishnou est le Dieu générique de l'Amour. De plus, on trouve parmi les Dieux indiens leurs épouses représentant en réalité leurs principes actifs et efficaces, ce sont Sita pour Rama, Lakshmi pour Krishna, et Parvati, Dourga et Kali pour Shiva. Mais de même que Rama et Krishna ne sont que des formes particulières de Vishnou, Sita n'est qu'un symbole de Lakshmi, comme Dourga et Kali sont des formes de Parvati.

Ces diverses déités ont des valeurs bien différentes. Les humbles Devas de la nature sont localisés ; Les serviteurs des grands Dieux, tout en étant partout accessibles aux prières des fidèles, n'en sont pas moins des aspects particularisés des grandes vertus que les humains doivent acquérir pour s'élever à la communion divine.

Au contraire, les trois Dieux de la Trimourti, Brahma, Vishnou et Shiva, tout en ayant été capables de s'incarner dans des formes humaines aux aventures décrites par le Ramayana, sont des essences cosmiques omniprésentes dans tout notre système solaire, et dont les actions sont intimement associées au sein de toutes les créatures, depuis le soleil et ses satellites planétaires jusqu'au dernier brin d'herbe.

On sait que les trois Dieux de la Trimourti ne sont que des Demiurges doués chacun d'une individualité particulière et associés intimement, pour la création de notre système solaire pour Brahma, pour sa conservation, pour Vishnou, et pour Shiva pour la promotion de son évolution.

Chose importante, Brahma, Vishnou et Shiva ne sont que des créatures, appelées provisoirement à l'activité pour la durée d'un Univers par la Cause sans Cause, l'Absolu, transcendant à l'espace et au

temps, transcendant aux qualités les plus parfaites, transcendant même à l'Être comme au non-Être, et qui par conséquent, tel le Dieu de Moïse, est absolument indescriptible. Les métaphysiques Hindoues considèrent même qu'il serait inepte de lui attribuer aussi les qualités humaines, même les plus hautes comme l'amour ou la justice.

Pour l'Hindouisme, toutes les étoiles sont des soleils créés chacun par une trimourti particulière et entourés d'un cortège de satellites sur lesquels les petits Brahmas, Vishnous et Shivas s'affairent à réaliser la volonté du Suprême Créateur, volonté qui est imprimée dans l'essence particulière des Brahmas démiurgiques.

À première vue, on serait tenté de penser que les pauvres petits Brahmas, Vishnous et Shivas, avec leurs pauvres petites efficiences symbolisées par leurs épouses, sont bien indignes de retenir la dévotion des gens pieux. Ceux-ci devraient se tourner exclusivement vers l'Unique, l'Absolu, qui est si éminemment transcendant à toute atteinte de l'« imagination », cette faculté de donner « forme » à des concepts, que son nom réel ne peut être ni écrit, ni prononcé. Cette conception est présente dans beaucoup de religions. L'Hindouisme énumère mille noms de l'Être Suprême, correspondant à un des aspects de sa puissance, déclarant que le vrai nom de Dieu est le demi-mètre imprononçable servant de copule entre les trois lettres de la syllabe créatrice sacrée : A U M. Le Judaïsme relègue au rang de Sars ou Sarim, c'est-à-dire d'anges ou de ministres du Créateur, toutes les puissances particulières à l'œuvre dans l'Univers, et correspondant aux personnalités des Panthéons païens. Il déclare aussi que le nom de Dieu, beaucoup trop saint pour les lèvres des hommes ordinaires, ne peut être prononcé que par les Grands Prêtres et en présence des Séraphins gardant le Saint des Saints. L'Islam déclare de même que Dieu a 100 noms, dont 99, désignant ses attributs, Grandeur, Générosité, Mansuétude, etc., ne sont que des masques, tandis que le centième, le seul vrai et convenable, ne peut être prononcé par les lèvres de l'homme, pas plus que ses yeux ne peuvent percevoir le Créateur, comme celui-ci répondit à Moïse demandant la faveur de contempler Sa face.

C'est cette impossibilité radicale de représenter l'Absolu qui explique la survie du polythéisme, cet émiettement des sentiments religieux incapables de se développer dans la contemplation d'un « Deus absconditus », un Dieu tellement élevé qu'il est comme absent du petit champ de vision de l'homme ordinaire, tandis que la conscience moyenne est capable d'éprouver des sentiments d'élévation, de sublimation pour des Dieux tout proches de l'homme dont ils partagent les qualités en les portant au summum. Un ministre Indien, d'une vaste culture, Docteur es-sciences d'Oxford et ancien membre de l'I.C.S., (la haute élite des fonctionnaires Anglo-Indiens) avec qui je m'entretenais dans son cabinet de New-Delhi, me disait que bien que personnellement il partageât absolument le monisme spirituel des hauts penseurs du Védantisme, d'une élévation presque inaccessible, il gardait une vive sympathie pour les formes anthropomorphiques ou zoomorphiques du vieux Panthéon Indien. En effet, disait-il, pour que la prière puisse jouer son rôle d'aliment de l'âme, il faut qu'elle soit fervente. Or, puisque les hommes moyens sont incapables d'élever clairement leur pensée jusqu'aux hautes abstractions métaphysiques, il est heureux que notre Panthéon Indien leur présente un choix de figures aimables et émouvantes, capables d'induire chez les simples une foule d'émotions nobles et élevées et une foi en leur protection qui permet de supporter les épreuves de la vie. Et ce n'est pas aux Indes seulement qu'en dépit de l'interdiction de Moïse et des rigueurs puritaines, de belles images de Saints et de Saintes et des divers aspects des Personnes Divines sont employées pour servir de supports objectifs aux prières des fidèles.

L'Hindouisme nous fournit un exemple typique de la transition du Polythéisme au Panthéisme. Les déités inférieures de son Panthéon ne sont que les personnifications des qualités humaines, Pureté sublimatrice pour Hamsa, Intelligence compréhensive et efficace pour Ganesh, héroïsme, dévouement et habileté pour Hanoumane. Ils sont limités par leurs histoires personnelles et par leurs qualités particulières. Au contraire, Brahma, Vishnou et Shiva, avec leurs Shaktis, leurs puissances efficaces ou épouses, sont des essences omniprésentes dans l'Univers Solaire pendant toute sa durée. En leur qualité respective de créateurs de toutes choses visibles et invisibles pour Brahma, de conservateur de leurs moyens d'expression pour Vishnou, et de promoteur de leur évolution pour Shiva, ils sont intimement et conjointement présents au sein de toutes les créatures animées et inanimées.

Nous avons déjà relevé la différence fondamentale entre les démiurges de la Trimourti Hindoue qui naissent et meurent avec notre système solaire, et la Trinité Chrétienne, d'un seul Dieu en trois personnes consubstantielles et créant en dehors du temps les Univers qui pour nous sont passés, présents ou à venir.

Les Philosophes religieux sont divisés en deux grandes écoles. Les Monothéistes idéalistes absolus considèrent que Dieu étant « l'Unique réalité », transcendante au temps et à l'espace, l'existence de toute autre réalité est exclue sous peine de retomber dans le polythéisme, et toutes les apparences d'objets dans l'Univers (y compris des personnes divines secondaires), ne sont que des idées dans la pensée divine. Il s'ensuit que les idées n'ayant pas d'existence en elles-mêmes, tout l'Univers est irréel, d'où les noms d'idéalisme et d'acosmisme donnés à ces systèmes. L'autre école, celle du Panthéisme, est dite « Réaliste » parce qu'elle considère l'essence divine comme présente au sein de toutes les créatures auxquelles elle communique ainsi une existence réelle constamment entretenue par la présence créatrice de l'Unique, jusqu'au jour où il lui plaira de cesser de maintenir par sa pensée l'Univers dans l'être, auquel cas l'Univers disparaîtrait instantanément. Entre ces deux attitudes extrêmes, la plupart des Théologies prennent des positions nuancées.

Si après avoir examiné les étapes du Judaïsme pour suivre les progrès de l'évolution religieuse en Occident, dont il est depuis des millénaires comme la religion pilote, nous consacrons tant d'intérêt à l'Hindouisme, c'est que celui-ci plus encore que le Judaïsme, nous offre un tableau complet de l'évolution des formes religieuses. En effet, après avoir commencé au sortir du nomadisme forestier des Aryens, par la personnification des forces de la nature et l'organisation de leurs relations en une mythologie polythéiste, il s'élève à travers les opérations de sa trimourti à la forme supérieure du Polythéisme où les trois personnes Démiurgiques ne sont plus que des aspects d'une puissance Divine à l'œuvre dans tout l'Univers, et intimement associée à toutes les opérations de la vie et de l'évolution créatrice, ce qui constitue le Panthéisme. L'Hindouisme n'en reste pas là et couronne sa théologie par un monothéisme absolu dont la transcendance répond à toutes les exigences des monothéistes occidentaux, si elle ne les dépasse pas.

En effet, au-dessus de la multitude des Trinités démiurgiques, sortes de groupes d'Archanges animant des systèmes solaires, il place un Dieu transcendant, unique créateur simultanément de tous les Univers passés, présents et à venir. Pour expliquer le passage de la Transcendance qui interdirait toute possibilité d'action, à l'acte créateur, lequel demande l'inclusion du devenir cosmique dans l'espace-temps ou tout au moins la projection d'une force capable d'exercer une action à distance au sein de celui-ci ; l'Hindouisme décrit le Créateur de tous les Univers sous la forme d'une super-trinité. Elle est constituée par les trois temps d'une cascade ontogénétique d'hypostases consécutives. À l'origine de

l'acte créateur se trouve l'Absolu, transcendant à la fois au Non-Être et à l'Être et gros de toute l'infinité de possibles dont il est la source originelle, sans cependant en contenir aucune, même sous forme d'Essence particularisée, d'où son nom de Nirguna Brahman ou Brahman dénué d'attributs. On reconnaîtra là l'origine de la profonde notion de la Sunyata Bouddhiste mettant au-dessus et au centre du Nirvana, la plénitude du Vide.

Cependant, bien que ce Dieu transcendant soit généralement désigné sous le nom de « Cela », on lui donne, lorsqu'on le considère non pas en soi-même, mais en tant que source des facteurs suprêmes de la Création, deux noms, complémentaires l'un de l'autre, Parabraham et Paramatman. Ils désignent le double aspect de la présence divine dans la geste de l'Univers qui est à la fois « Action » et « Conscience ». Au niveau de Nirguna Brahman, Parabraham est possibilité d'action créatrice de principes de formes distinctes ; (en donnant à « forme » le sens Aristotélicien de principes normatif d'une manifestation particulière), tandis que Paramatman est possibilité d'apparition d'un principe producteur de conscience en prenant la définition qu'en a donné le philosophe matérialiste Le Dantec, « sentiment de liaisons ». Dans chaque univers, c'est-à-dire au niveau de la deuxième personne de la suprême Trinité, Saguna Brahman, Brahman ayant revêtu l'attribut de Créateur prêt à créer, ces deux aspects du transcendant prêts à passer par le relais de la Trimourti, sont nommés « Brahman » pour le principe de formation de l'Univers des créatures, et « Atman » pour le principe des centralisations ou foyers de conscience. Mais à ce niveau de Saguna Brahman, ils sont prêts à passer à l'acte, c'est-à-dire comme prêts à être dégradés par la chute dans les déroulements du temps de l'évolution. Notons en passant, pour fournir un thème aux méditations, que ces prises de conscience sont d'autant plus fortement enchaînées sur les remous du déroulement historique des illusions du devenir temporo-spatial, qu'elles sont plus claires, plus précises et plus définies et qu'au contraire elles sont d'autant plus spiritualisantes qu'elles réussissent à estomper, à dissoudre les apparences formées par les sens, pour atteindre, à travers les formes concrètes des êtres, ce que celles-ci contiennent de présences universelles et éternelles, c'est-à-dire les opérations des lois universelles dont l'origine première est dans l'Intemporel, l'Inactuel et le Transconscient.

Ainsi donc le deuxième aspect du Dieu Unique et transcendant de l'Univers naît avec le passage de Nirguna Brahman à l'être plein de potentialité de Saguna Brahman (Brahman avec « attributs »), donnant ainsi naissance à la totalité des attributs divins: Sat, Chit, Ananda, Être, Conscience et Félicité. Mais ces attributs ne sont présents en Lui que dans toute la perfection de leurs « essences » et par conséquent, à ce niveau de perfection, restent à l'état d'Être pur et n'atteindront à leur réalisation caractéristique que dans leur passage de la puissance à l'acte. En Saguna Brahman, elles sont encore dans la stabilité intemporelle de l'Être, dans tout ce que ce terme implique d'immuable, donc échappant à tout « discours ». Le troisième terme de la suprême Trinité du Créateur naît d'une nouvelle hypostase réalisée en Saguna Brahman par le passage à l'acte spécifique créateur d'une Trimourti démiurgique, donnant ainsi un engagement concret à Celui qui n'était encore que revêtu de la qualité de Créateur en puissance. Ceci lui vaut le nom de « Saguna Brahman », Dieu doué de « la » qualité, celle de Créateur.

Cet engagement dans l'acte d'une création, met fin à l'infinitude absolue de ses possibilités. L'acte créateur en passant par la filière d'une Trimourti particulière va, par ses effets, inclure l'essence du deuxième terme de la Trinité Suprême de l'Hindouisme, correspondant donc au Christ, dans toutes les créatures produites par la Trimourti. Cette inclusion du deuxième aspect ou deuxième personne de la Suprême Trinité dans les apparences phénoménales, correspond donc à une divine incarnation en même temps qu'à une crucifixion de l'Esprit sur la croix matérialisante de l'Espace-Temps. D'autre part, cette

projection divine au centre de chaque création fait bien de la deuxième personne divine, le Sacré Cœur de tout l'Univers manifesté. L'Hindouisme s'achève donc en un monothéisme authentique puisque sa Trinité suprême est en somme constituée par les trois phases du passages de la puissance à l'acte de l'Unique créateur de l'Univers.

À partir de cette sorte d'actualisation du Créateur, l'Hindouisme donne une description de la Création qui est très proche de celle de nombreuses religions qui rejetant l'idée d'une création « ex nihilo », décrivant l'existence d'une essence éternelle de la matière semblable à la Hulé des Grecs et qui, entre les créations des univers successifs, reste à l'état virtuel et intemporel de pure possibilité de production des caractéristiques inhérentes à la matière. Notons en passant que le matérialisme utilise la notion de l'éternité d'une virtualité d'existence matérielle pour servir de point de départ à la formation des atomes dont il constitue les êtres sortant de la rencontre fortuite de ces atomes et sans avoir recours à l'idée d'un Créateur.

En effet, si les atomes matériels étaient éternels, si les êtres figurés constituant notre univers étaient sortis des rencontres fortuites des atomes, si enfin l'univers matériel est en voie d'arrivée à « l'entropie », c'est-à-dire l'annihilation, l'immobilité universelle par suite de l'équation de tous les potentiels énergétiques, il y a déjà une infinité de temps que l'Univers aurait dû entrer dans sa mort définitive.

Au contraire, la théorie du retour éternel des Stoïciens et de Platon, semblable à celle des Hindous, décrit une succession d'univers dont chacun est engendré par l'activation d'une matière éternellement virtuelle et qui ne revêt périodiquement la forme d'un univers que lorsqu'un créateur, l'artiste Divin de Platon, vient la féconder de ses idées créatrices de formes et de qualités.

Pour les Hindous, l'acte créateur en passe de réalisation est personnifié par Ishvara. L'éternelle matière virtuelle est Mulaprakriti aussi supérieure à Prakriti ou matière actualisée en substance d'un univers, que le transcendant Parabrahman est supérieur au Brahma d'un petit univers solaire.

Dans son intemporalité, entre les apparitions du temps qui accompagne chaque création d'un univers, Mulaprakriti possède trois qualités virtuelles, Tamas, la torpeur ou la masse ; Rajas, principe de force frénétique, et Sattva, l'équilibre, qui est créateur dans l'harmonisation des effets des deux précédents. Ishvara, en provoquant l'éveil de ces trois principes d'activité, engendre l'apparition des trois personnes de la Trimourti, Brahma engendré à travers Rajas, Vishnou sortant de Sattva, Shiva issu de Tamas, à travers lesquels il va créer tout l'Univers solaire considéré.

CHAPITRE IV

LE MONDE ET L'HOMME DANS LES RELIGIONS

Nous allons procéder à un court exposé comparatif des principales conceptions religieuses de la nature de l'Univers, de celle de l'homme et de sa place dans la création.

En gros, dès son début, le 2^e millénaire avant notre ère avait vu se réaliser un premier commencement de syncrétisme, dans une réduction parallèle de la multiplicité des dieux secondaires des Panthéons des peuples du Proche-Orient au rôle de sujets d'un Dieu suprême et universel. Ce Souverain de l'Univers s'accommodait avec une souveraineté débonnaire de la persistance des cultes de déités inférieures; mais dès le XII^e siècle avant Jésus-Christ, Moïse exigea un culte exclusif pour un Dieu Unique de l'Univers, rejetant les autres au rang de simples créatures. En même temps, les divers clergés avaient tendance à échanger leurs conceptions, celles en particulier sur la constitution septénaire de l'Univers, ainsi que sur une hiérarchie de sept légions d'esprits célestes, ministres de Dieu dont ils réalisaient les intentions créatrices sur les sept plans fondamentaux du Cosmos et dont la classe des anges la plus proche des humains, guidait ceux-ci dans leurs efforts de fidélité aux intentions du Créateur.

Il est assez difficile d'établir si cette division septénaire de l'Univers a été formulée d'abord en Asie Centrale, ou aux Indes, ou bien en Mésopotamie, ou dans la vallée du Nil, ou si, selon les théories des occultistes, elle est venue de la fabuleuse Atlantide.

En tous cas, la Mishna et le Talmud nous apprennent que les Israélites revenant à Jérusalem ont apporté les théories Irano-Babyloniennes sur les Anges et les divers plans des prodigieuses sphères intermédiaires entre la terre et la lumière éblouissante entourant le Trône de l'Éternel. Ils rapportèrent aussi une sorte de théorie des rapports entre les aspects numérables des normes créatrices au sein des phénomènes avec les valeurs numériques attribués aux lettres et aux signes de l'alphabet ou des écritures liturgiques.

Ces théories sur les valeurs numérologiques des lettres et signes des langues sacrées eurent cours dans tout l'Orient depuis la Phénicie jusqu'aux divers Bouddhismes de l'Asie Orientale et elles engendrèrent de nombreux systèmes de magie numérologique et d'élaborations de clefs variées pour l'interprétation des écritures sacrées. Mais leur influence a été restreinte à des cercles assez étroits de philosophes plus ou moins ésotériques.

Cependant, il en résulta une tendance générale à considérer les textes religieux comme gros de significations qui ne se révélaient qu'à la réflexion. C'est ainsi que naquit la tradition courante dans le Judaïsme dès le retour de Babylone, de la présence dans les écritures de 4 à 5 sens inclus les uns dans les autres, en quelque sorte concentriquement.

Au contraire, les idées sur la structure septénaire de l'Univers ont joué un rôle capital dans les descriptions des diverses phases de la création, dans celles de la nature de l'homme considéré comme un microcosme, un petit univers, organisé sur sept plans correspondant à ceux du Macrocosme. Elles ont également fourni les cadres attribués par les théories mystiques aux diverses phases de l'ascension de la conscience humaine vers l'Union avec la conscience divine. En ce qui concerne le Judaïsme, les

théories septénaires du Cosmos ont servi de fondations au mouvement de la Mercaba qui, plus ou moins directement, constitue la base de la mystique Juive pendant 18 Siècles entre le retour à Jérusalem au VI^e siècle avant Jésus et la publication du premier ouvrage sur la Kabbale, par un Juif Français de Beaucaire en Avignon, au XII^e siècle de notre ère.

Ces idées gnostiques décrivent la création du monde à travers les hypostases de la Volonté Créatrice l'organisant le long des 7 plans de l'univers et de leurs nombreux sous-plans, eurent une influence profonde sur tous les peuples de l'Antiquité ; dans les foyers de culture Hellénique d'Alexandrie et d'Antioche, sur les sectes mystiques Juives des Esséniens et des Thérapeutes qui fleurirent pendant les cinq siècles entre la reconstruction du temple et sa destruction finale par Titus. Il en fut de même pour les cercles ésotériques existant parmi les Pharisiens à l'époque du second temple avec leurs descriptions des diverses légions d'Hayoth, les hiérarchies Angéliques, régissent le monde; sur les cultes des Mystères Grecs et à travers l'Alexandrie sur les Pères de l'Église et sur l'admirable floraison d'auteurs mystiques Chrétiens en Syrie du III^e au VI^e siècle. On en retrouve des traces dans les sept châteaux de l'âme de Sainte-Thérèse.

D'autre part, on trouve cette division septénaire de l'Univers dans l'Hindouisme et comme il est beaucoup plus facile de pénétrer la doctrine de celui-ci, encore professée par une pléiade de profonds philosophes, nous y aurons recours pour nous fournir la clef, non pas de l'univers réel, mais des représentations que s'en sont formées les plus puissants penseurs de l'humanité au cours des quarante ou cinquante derniers siècles.

En commençant, pour couper court au haussement d'épaules qui pourrait être causé par l'idée d'aller chercher des instructions dans ces idées vétustes, rappelons que non seulement les astrologues Chaldéens avaient établi un calendrier exact il y a plus de 4000 ans, mais aussi que la loi de Manou des Indiens enseignait déjà, il y a 3 ou 4000 ans, une conception exacte de l'Univers qui n'a été adoptée par les religions Occidentales qu'après qu'elle eut été découverte expérimentalement par les savants laïques d'Occident. Souvenons-nous modestement qu'à la même époque, en temps d'orage, « nos ancêtres, les Gaulois » sortaient tout hirsutes de leurs cases pour lancer furieusement leurs flèches contre Teutatès tonnant, pour l'amener à faire tomber sa foudre ailleurs. Pensons également à la démonétisation toute récente non seulement des notions physiques du siècle dernier, mais aussi de la logique Aristotélicienne au profit des doctrines physico-psychologiques (ou spirituelles) de la Doctrine de la Totalité. De nombreux savants modernes pensent qu'il est possible de concilier les données Hindoues sur la complexité des origines énergétiques des phénomènes de notre univers avec les idées modernes sur la structure des atomes. Si bien que, sans prétendre accorder aux idées Hindoues une valeur scientifique « incontrovertible », on est autorisé à s'en servir sinon comme d'hypothèses de travail ; mais au moins pour un effort d'appréciation des diverses thèses échafaudées par l'humanité pour comprendre l'Univers.

On peut dire qu'en gros, du point de vue humain, les Hindous considèrent l'Univers réel comme constitué par trois étages. I. – Le Créateur. II. – Le monde des causes intermédiaires entre le Créateur et sa création et comprenant les Trimourti démiurgiques. III. – Le monde complexe des effets. C'est celui qui nous entoure, fournit à notre corps les matériaux subtils qui le constituent et dont le principal attribut est d'échapper à notre perception.

Le pseudo univers physique que nous croyons connaître par notre expérience pratique n'est qu'un sous-produit irréal du monde des effets. L'univers réel, celui des causes, nous échappe complètement. Pour

Kant, les phénomènes étaient construits dans leurs aspects perceptibles par nos sens et par les catégories de notre entendement ; mais les noumènes, les « choses en soi » étaient inconnaissables. Les Indiens, considérant les noumènes comme les seules réalités dignes de retenir l'attention des penseurs, rejettent ce monde matériel comme illusoire et divisent l'Univers en deux aspects complémentaires, le monde des causes ou monde sans forme : « Aroupa », et le monde des effets ou monde de la forme : « Roupa », dont l'expérience sensorielle n'est qu'un sous-produit. On se souvient qu'avec son génie, Platon écrivait dans son Téeétète que l'univers naturel ne pouvait être ni vu, ni entendu, ni touché, mais qu'il pouvait être « perçu par l'intelligence rationnelle qui se tient au gouvernail de l'âme ». Ce fût exactement la position des antiques penseurs Indiens rejoints par l'épistémologie moderne.

Les Indiens décrivent deux mondes entre le Créateur et les histoires fictives que nos sens nous « racontent » sur le monde que nous croyons connaître. Le premier monde qui procède directement de l'Esprit ou du Créateur, Ishvara, est intermédiaire entre la source transcendante à toute vie qui est hors de l'espace et du temps et de toute relativité, c'est-à-dire de toute qualité, et les centres d'émergence de la vie dans le monde du temps et de l'espace, qui sont les Trimourti engendrant les innombrables « Brahmandanis », les œufs de Brahma, tous les soleils de toutes les voies lactées. On sait qu'entre l'Absolu « au plus haut des cieux », transcendant aux univers dont il provoque la création, et ceux-ci, il y a, pour notre science occidentale, en quelque sorte deux relais celui des voies lactées particulières, agglomérations de myriades de milliards de soleils, celui de l'Univers total englobant toutes les voies lactées dans la courbe de son espace.

Entre l'absolu et les Brahmandanis solaires, les Indiens font état de deux plans transcendants, à l'entité spatiale universelle. Celle-ci est une sorte de réceptacle de la grande âme du monde, qui serait une transcendante Anima Mundi, l'âme unique de l'univers de toutes les galaxies, constituée par le mouvement perpétuel de l'acte créateur par lequel Nirguna Brahman devient Saguna Brahman, c'est-à-dire l'acte par lequel, avant d'entreprendre les opérations qui amèneront l'actualisation réalisatrice de la troisième personne de la Trinité, du Saint-Esprit, celui-ci reçoit l'essence de la seconde. Celle-ci est ainsi réellement le Sacré Cœur des univers puisqu'elle est au point d'émergence de la vie au sein de toutes les créatures où Sa présence créatrice est intimement impliquée dans les actes opératoires du Saint-Esprit.

Le plan immédiatement supérieur à l'enveloppe ou sphère extérieure et spirituelle de l'œuf de Brahma est le Vaikuntha Loka, sorte de centre trans-spatial de notre voie lactée, notre Céleste Patrie. Le Goloka serait le point inépuisable et infini à travers lequel l'acte créateur passe de la potentialité de la deuxième personne de la Trinité à l'actualisation de la troisième.

Il faut avoir soin de ne pas accepter littéralement cette tentative de description des deux plans Vaikuntaloka et Goloka. Il serait radicalement faux de considérer ces aspects de la volonté créatrice comme associés aux espaces galactiques ou même à l'espace total de l'Univers avec son diamètre de millions d'années-lumière. Il s'agit là de sujets dépassant entièrement notre entendement. Il est cependant assuré que la différence entre le Goloka et le Vaikuntaloka et le degré le plus élevé du plan communial de notre œuf de Brahma, le Satyaloka, sont d'ordre purement qualitatif et ne relèvent en rien des données du monde de l'espace-temps et de ses quantités mesurables.

Nous sommes entrés dans ces détails pour permettre aux débutants de la métaphysique orientale de comprendre quelles perspectives vertigineuses elle offre aux spéculations. Mais pour le moment, nous

retiendrons la description de l'univers solaire, l'œuf de Brahma par l'intermédiaire duquel l'homme participe à la vie universelle.

L'univers solaire se compose d'une hiérarchie de sept grandes modalités du devenir s'élevant vers l'Être, englobant toutes les créatures qui y puisent à la fois les cadres et les éléments de leur développement. Aucun de ces sept plans n'est matériel au sens où nous entendons ce terme. Même sur le plus inférieur, le plus dégradé de ces élans de l'Esprit créateur vers les bas fonds de l'espace-temps, ceux où le temps s'écoule avec le maximum de densité et de vitesse, les corps ne sont que des agglomérats variés de modifications de l'énergie universelle laquelle échappe à toute figuration autre que symbolique.

Cependant, en restant dans les généralités superficielles, ces sept plans sont comme nous l'avons vu divisés en deux groupes ou mondes, l'un supérieur ou monde sans forme, et l'autre inférieur, ou monde des formes. Chacun de ces deux mondes comprend trois plans et demi, car le quatrième plan est partagé entre les deux mondes entre lesquels il fournit une transition.

Nous allons donner une description sommaire de ces sept plans [1] mais nous devons rappeler encore une fois que nos descriptions sont nécessairement inadéquates puisqu'elles empruntent le vocabulaire des langues formées par l'expérience sensorielle de la race, tandis que les plans de l'univers, bien qu'étant à l'origine des émissions qui engendrent les perceptions, sont essentiellement des phases ou des modalités particulières de la pensée créatrice divine, dont nous ne pouvons avoir aucune connaissance.

Sans prétendre expliciter l'ineffable, on peut comprendre que pour la conscience infinie de la Création en acte, les objets particuliers sont perçus non pas de l'extérieur, dans le contexte de leurs milieux variés, mais à l'intérieur du mouvement non spatial caractérisant leur essence ontogénétique au sein de l'unité homogène de leur plan d'origine, et que d'autre part cette perception, ou plutôt cette conscience de l'essence à la fois inhérente et antérieure à la création des êtres, ne se rapporte pas à un centre localisé. Ceci la rendrait encore parente de la nôtre, bien que sur un plan infiniment supérieur. Elle est diffuse en une omnilocation qui fait qu'elle diffère de notre conscience non point en degré, mais en nature, de même que l'éternité n'est pas l'écoulement infini du temps mais est transcendante à celui-ci ce qui explique que les philosophes préfèrent lui donner le nom « d'intemporalité » et à l'Éternel, celui « d'Intemporel ».

Après cette réserve voyons, quels sont les caractères de ces sept plans de l'Univers à la nature desquels l'homme total participe intimement, comme du reste toutes les créatures.

Les trois plans inférieurs du monde de la forme avec la moitié du quatrième plan, ont pour caractéristique fondamentale d'appartenir au monde de l'espace-temps c'est-à-dire aux quatre dimensions du monde de notre système solaire particulier. C'est cette participation au monde de l'Espace qui leur permet d'occuper un lieu délimité dans l'Univers, au sein de notre œuf de Brahma. De même, leur participation au temps les « actualise » à une époque particulière du devenir universel, celle de la durée de notre petit univers solaire particulier.

Le monde sans forme, de la moitié supérieure du 4e plan ou plan médian, jusqu'au 7e plan ou 7e ciel des mystiques, est complètement indépendant de l'espace et purement constitué par le déroulement

1 Pour plus de détails voir : « *De l'Âme à l'Esprit* » et « *l'Essence de l'Hindouisme* ».

dans le temps des variétés des différentes potentialités créatrices en marche vers l'actualisation sur les plans temporo-spatiaux. C'est à travers ce monde subtil et fluide que les opérations créatrices de la projection efficiente de Saguna Brahman, Ishvara, promoteur des trois personnes de la Trimourti, atteignent les plans du monde de la forme. Sur ces plans supérieurs, ou plutôt puisqu'ils ne sont pas spatialisés, durant le passage de l'énergie créatrice à travers eux, les créatures ne sont pas encore préfigurées par les schémas de leurs formes comme elles le seront sur le 3e plan du monde de la forme immédiatement adjacent à la partie inférieure du 4e plan de l'univers. Leurs formes à venir ne sont encore que des rapports de qualités caractéristiques en voie de réaliser ce qu'Aristote appelait leurs Entéléchies. Leurs caractères spécifiques sont exprimables par des chiffres ou des nombres ainsi que Pythagore et les lointains ancêtres des Kabbalistes, l'enseignaient.

Les sept plans de chaque univers sont le théâtre d'une double action. D'une part, ayant été constitués par les hypostases consécutives des opérations créatrices du Brahma de la Trimourti qui les a projetées dans l'être, non pas à la manière d'un télescope dont les divers segments déjà tout faits se développent successivement, mais comme un puisatier construisant progressivement les divers étages de son puits, ils continuent à servir de lieu de passage pour la continuation du flux descendant d'énergie créatrice maintenant dans l'existence les diverses créatures sur les plans inférieurs.

Cette première phase de la vie du système solaire similaire à la procession cosmique de Plotin, est complétée par un courant remontant en sens contraire engendré par les activités des créatures. Après qu'elles ont créé leurs véhicules animés sur le plan le plus bas, leurs actions sont d'abord très élémentaires, consistant à peu près exclusivement en échanges nutritifs. Puis la recherche d'aliments engendre des facultés de perception qui sont à l'origine des tropismes et des organes rudimentaires de mouvements comme les cils vibratiles et les pseudopodes.

Progressivement, l'activité crée des organes qui ne sont que des accumulations d'habitudes de réagir d'une manière particulière à certaines conditions extérieures selon l'aphorisme « la fonction crée l'organe ». Pour les Hindous, les organes des corps physiques ne sont réellement que des accumulations des nombreuses quantités d'énergie qu'ils s'approprient. Leurs aspects extérieurs révélés par nos cinq sens ne sont que des illusions créées par ceux-ci. Le développement des organes physiques des créatures sur le plan inférieur réalise sur celui-ci la pensée créatrice du créateur que Platon nommait « L'Artiste Divin » puisqu'il portait en sa conscience les formes des corps qu'il allait appeler à la vie. La réalisation progressive de la pensée créatrice dans le déroulement temporo-spatial entraîne la foule des créatures, comme un courant universel, vers le but sublime de la vie dans ce que les Stoïciens nommaient déjà « le grand chœur (ballet) de l'Univers » et que notre regretté Lecomte de Nouy a décrit avec un magnifique talent dans ce qu'il a nommé le Téléfinalisme.

Cette évolution des formes dans ce qui est l'empire de Brahman est accompagnée par une évolution parallèle des modes de conscience, constituant le domaine d'Atman. Toutes les matières des sept plans de l'univers sur l'arc descendant de l'involution étaient déjà de nature purement psychologique, constituées par la temporalisation de la pensée créatrice intemporelle, et soumise dans leur qualité propre à l'ubilocation et à la simultanéité méta temporelle de l'Unique émergeant de Sa transcendance. Au contraire, les modes de conscience provoqués par les interactions des créatures sont situés dans le déroulement du devenir et localisés au lieu de leur émergence qu'ils érigent peu à peu en foyer de conscience, en centre de « durée intérieure » particularisé par une traînée, une succession d'expériences. Alors l'évolution élève son champ d'action sur le 2e plan cosmique, celui des modes sentimentaux et

affectifs de l'activité psychologique. Les consciences des organismes attirés vers les objets nécessaires à leur conservation, éprouvent peu à peu des sentiments de plus en plus précis et variés. Dans ce processus un peu comparable à celui décrit, à la suite du P. Teilhard de Chardin par le Professeur Leroy dans le passage de la « Biosphère » à la « Noosphère », un vaste plan esthétique se constitue peu à peu au-dessus du plan inférieur de l'émergence des créatures distinctes.

Encore une fois, rappelons « qu'au-dessus » doit être pris, non dans un sens spatial, mais qualitativement. Ce monde des sentiments s'actualise peu à peu au sein des couches de potentialités créées par l'involution. Les émotions y deviennent de plus en plus riches et de plus en plus nuancées, s'adaptant de mieux en mieux aux nécessités des relations entre les sujets conscients et les objets qui les provoquent.

Bientôt, ces modifications des sentiments adaptés aux caractères des êtres vers lesquels ils sont dirigés, amènent la perception des différences entre ces caractères. Ces différences entraînent leur perception en tant qu'objets distincts des émotions qu'ils suscitent. C'est le commencement des « représentations mentales » qui émergent sur le troisième plan cosmique, celui des activités intellectuelles.

Après avoir « découpé » dans la substance amorphe de leur plan, des « images » d'objets variés, cette activité mentale perçoit en ceux-ci des propriétés, des caractères, des valeurs. C'est le plan de la pensée qui s'actualise peu à peu par l'évolution progressive des activités de conscience.

Sur le plan le plus bas, celui de la « nature naturée » les modalités élémentaires de la conscience s'étendent à tous les êtres, sous forme d'affinités chimiques chez les minéraux, de tropismes variés pour les végétaux et des sentiments coénesthésiques chez les animaux dans ce que nous serions tentés d'appeler à l'instar du vocabulaire de Leroy « l'Esthésiosphère » intermédiaire entre la Biosphère et la Noosphère.

Sur le plan des émotions, on ne décèle guère la présence de supports de conscience minéraux, cependant les émotions élémentaires du règne végétal sont encore présentes au tréfonds des sentiments organiques sous la forme de la coénesthésie. Notre grand ami, Sir Jagadish Bose, Prix Nobel, a même prouvé que les végétaux supérieurs présentaient non seulement des sensations mais aussi de véritables sentiments, assurément très élémentaires, constituant les rudiments de l'activité psychologique végétale. Les animaux y atteignent des processus très variés de sentiments et les hommes y sont les supports d'une vie sentimentale très riche.

Sur le plan mental, on relève déjà une certaine manifestation d'intelligence animale, notamment chez les singes, les solipèdes et chez les animaux dressés qui arrivent souvent à satisfaire aux tests mentaux d'enfants normaux de 6 ans. Mais ces cas exceptionnels n'ont qu'une valeur d'indication, et l'humanité est en gros, l'agent exclusif de l'activité mentale sur notre terre. Encore faut-il indiquer que seules les consciences d'élite sont capables de se dégager suffisamment de l'emprise des sentiments pour formuler clairement et librement leurs jugements. La vie mentale de l'immense majorité des contemporains n'atteint à la pleine conscience sur le troisième plan cosmique de l'intelligence concrète qu'à de rares moments de lucidité correspondant à l'assoupissement passagers des sentiments.

Le quatrième plan cosmique, intermédiaire entre le monde de la forme et le monde sans forme, est celui de l'intelligence rationnelle. Sa moitié inférieure sert de cadre aux pensées abstraites et générales

engendrées consciemment par des consciences individuelles observant les objets concrets et leurs relations entre eux. Elles constituent donc comme la sublimation des expériences mentales sur les plans concrets et formels. La moitié supérieure du quatrième plan est constituée par ce qu'on pourrait appeler la localisation des lois universelles de l'Univers progressant vers l'actualisation dans des consciences individuelles. Elles ont reçu leur dynamisme et leur caractère sur les plans supérieurs et c'est sur les sous plans [1] les plus élevés du plan intermédiaire qu'elles acquièrent la faculté d'atteindre les être manifestés et d'exercer leur action particulière. Ces sous plans sont aussi ceux de l'intuition scientifique ou rationnelle sur lesquels la conscience qui est assez déliée et subtile pour s'y élever, entre en contact avec les directives dynamiques et organisatrices, imposées par ces lois aux devenir des êtres. Les lois générales de la vie revêtent sur ce plan à la fois la puissance, la caractérisation et la direction précisant leurs applications à des conditions particulières.

Au-dessus de ce plan, on atteint le cinquième sur lequel s'exerce l'Intuition spirituelle. Les forces organisatrices de la création n'y ont pas encore atteint la faculté de former, de pénétrer et de diriger les individus. C'est ici que la vie Créatrice dans sa procession descendante vers l'incarnation, revêt les rapports entre les éléments des formes archétypiques, qui vont engendrer les formes des créatures lorsque les rayons émanant de ces archétypes auront passé par le plan intermédiaire. Cette antichambre du monde de la forme joue pour les émanations des plans archétypiques le rôle d'une lentille de photographe collectant des rayons divers pour en former une image précise. Donc, sur ce plan de l'intuition spirituelle, les élans créateurs en voie de réalisation ont déjà reçu les qualités qu'ils imprimeront aux créatures, mais ces qualités sont encore de pures essences consistant en rapports de puissances susceptibles de les engendrer et elles n'ont pas encore été collectées en formes précises par le passage à travers « la filière » du plan intermédiaire entre le monde sans forme et celui de la forme. Nous sommes donc ici au plan où l'intuition spirituelle peut s'élever dans ses efforts pour communier avec les « idées » Platoniciennes normatrices des choses à venir, à condition d'employer le mot idée, non dans le sens d'idole, d'image, mais de principe créateur de caractéristiques. Ce pourrait être le plan d'où émanent les intuitions des peintres non figuratifs s'efforçant d'exprimer ce qui n'existe pas encore, mais qui est la source des objets à venir. Naturellement un véritable peintre abstrait ne pourrait jamais être satisfait de ses œuvres, car s'il est réellement inspiré par l'expérience intime informulée du contact ou plutôt de la proximité des courants de la vie créatrice, comme ceux-ci sont encore sur le plan sans forme, aucune forme, aucune ligne, aucune figure, géométrique ou non, ne pourrait reproduire ou exprimer ce qui n'est encore qu'un mouvement énergétique, une étape de l'ontogénèse.

Le 6e plan, immédiatement supérieur, celui des archétypes en puissance, est celui de ce qu'on pourrait appeler la spécialisation ou la qualification (c'est-à-dire la communication des qualités) des énergies qui émergent de la transcendance homogène du Dynamisme créateur cosmique originel arrivé à l'actualisation et qui est prêt à aller vivifier sur le plan de l'intuition spirituelle, les archétypes des germes de qualité et propriétés particulières qui vont donner leurs caractères aux espèces diverses des créatures.

Au-dessus de ce 6e plan où l'énergie créatrice perd son homogénéité primordiale pour devenir capable d'énergétiser les diverses qualités particularisantes engendrées sur le 5e plan, nous atteignons le 7e plan auquel les Hindous donnent le nom de Satya, Vérité, ou plutôt Réalité, où l'Énergie Créatrice Divine est encore à l'état pur, au moment solennel où la volonté Créatrice sortant de l'Être pur, immobile et

1 Chacun des sept plans de l'Œuf de Brahma est considéré comme subdivisé en sept sous-plans secondaires.

sans caractère, passe à l'acte pour entrer dans les déroulements du devenir [1].

Voici donc en gros comment les Hindous conçoivent les sept plans de la Vie. Leur description est à peu près semblable à celles données vers la fin du 3e millénaire avant J. C. dans les autres religions antiques et qui semblent avoir été inspirées par l'Hindouisme ou par une source commune antérieure.

Sans vouloir entrer dans des développements hors de propos, nous signalons qu'il ne faut pas chercher un parallèle entre ces théories septénaires de l'univers et celles très postérieures de la Kabbale sur la hiérarchie des Séphiroth. En effet, ceux-ci ne sont pas des aspects hypostatiques des phases de la création, mais des sortes de particularisations qualitatives au sein même du Créateur, avant la création. Si l'on voulait comparer les deux théories, il faudrait faire un parallèle entre les Séphiroth et les étapes par lesquelles ParaBrahman, le pur transcendant, passe à l'état de Nirguna Brahman, Brahman sans qualité puis à celui de Saguna Brahman enfin à celui d'Ishvara, l'acte créateur. Les deux lieux ou règnes préalables à la création des Œufs de Brahma les Goloka et Vaikuntaloka étant antérieurs à la création de la Trimourti, on peut se demander si l'acte d'Ishvara créant la Trimourti, ne correspond pas à l'action du Rouach Hakadosh, le Saint Esprit, qui dans certaines théories Kabbalistiques est l'agent opératoire de la Grande Shékina, celle qui reste intérieure au Créateur et dont la projection dans l'Univers, la « Petite Shékina » n'est qu'une sorte de concrétisation au-dessous de l'Unité Absolue essentielle de l'Ineffable au sein duquel les Séphiroth ne constituent que des sortes de courants. Retenons seulement de tout ceci que, lorsque les théologiens se mettent à vouloir analyser le passage de l'Unité Absolue du Créateur à la multiplicité des créatures, dès qu'ils sont arrivés à concevoir que cette division se double de ce qu'on pourrait appeler une détérioration qualitative progressive, ils sont amenés à multiplier les états intermédiaires, tant la distance qualitative séparant le Créateur des Créatures leur paraît immense et quasi infranchissable.

L'intérêt pratique de la nomenclature septénaire des étages de l'Univers que nous venons de décrire sommairement, est qu'elle aide à comprendre les idées que les théologies traditionnelles se font de la nature de l'homme, généralement considéré comme un microcosme reflétant les lois du Macrocosme. En même temps, elles signalent la possibilité pour la conscience d'avoir avec la Réalité Cosmique des relations beaucoup plus variées qu'on ne le pense d'habitude et surtout elle souligne la nécessité d'un effort incessant pour élever le niveau de la conscience sur des plans toujours plus élevés.

À la lumière de notre sommaire incursion dans la théologie, nous allons esquisser une espèce de tableau composite des conceptions de la destinée humaine.

La plus élémentaire de ces conceptions est celle qui a amené les primitifs à attribuer à l'homme une nature invisible doublant le corps qu'on voyait, d'un principe de vie et de conscience, l'âme, qu'on ne voyait pas mais dont on déduisait l'existence de l'expérience de la vie. À l'origine, cette âme était assimilée au sang dont l'écoulement hors du corps entraînait la mort. Cette conception s'était conservée en Grèce dans les milieux populaires jusqu'à l'époque des guerres contre les Perses, où les citoyens prudents préférant la sécurité à la gloire militaire, et peu enclins à verser leur sang pour la Patrie, étaient appelés par dérision des « psychophiles », des « amis de leur âme » c'est-à-dire de leur sang.

1 On trouve des détails complémentaires sur les divers plans dans notre ouvrage « *De l'Âme à l'Esprit* ». Pour plus amples renseignements, voir le livre de A.K. Coomaraswamy « *Time and Eternity* » (Ars Asiatica Zurich).

Mais la conception simpliste groupant toutes les parties non objectives de l'être humain sous un seul vocable, fut très tôt abandonnée à mesure qu'on devenait conscient de l'existence de tout un monde d'intermédiaires entre le monde visible et la mystérieuse cause suprême de l'Univers. Les hauts clergés d'Orient commençaient déjà à placer un Dieu suprême au-dessus des Panthéons qui avaient été créés pour servir d'habitat d'abord aux personnifications des forces de la nature, puis à celles des diverses qualités ou facultés à l'œuvre dans l'Univers.

De même qu'une analyse plus profonde et plus clairvoyante avait amené les théologiens à édifier une hiérarchie parmi les puissances à l'œuvre entre la Création et le Créateur, on décrivit une hiérarchie des diverses facultés conscientes de l'homme, considéré comme un microcosme, un petit univers dans lequel se reflétaient les divers étages du Macroscome au sein duquel il vivait et dont il était le produit. Il était doté d'une série de principes spirituels correspondant aux divers aspects de Dieu décrits dans l'Univers.

Au début de l'ère Chrétienne, une quantité de théories de l'âme avaient cours dans les diverses théologies de l'univers connu des anciens. Certains allaient jusqu'à décrire neuf âmes, beaucoup s'en tenaient à sept. Mais les principales simplifiaient cette nomenclature en groupant les diverses facultés humaines en trois groupes ou âmes : celle qui présidait aux activités de l'homme dans le monde terrestre, celle qui assurait les relations de l'homme avec le monde intermédiaire entre la nature et le Créateur, et celle par laquelle l'homme pouvait s'élever jusqu'à Dieu ou tout au moins s'adresser à Lui directement.

St Paul enseigna cette trichotomie ou conception ternaire de l'homme en disant qu'il était triple : Corps — Âme et Esprit — Soma — Psyché et Pneuma.

On releva une grande variété dans les détails de ces différents aspects de l'homme. Les Grecs, les Juifs et les Chrétiens considèrent le corps physique comme doué d'une existence réelle, mais les Hindous ne le considèrent que comme un « véhicule d'illusions » puisant sa réalité directement engendrée par le « vouloir vivre » dans un ensemble d'énergies subtiles organisées selon un schéma idéal. Les Hindous négligeant le corps illusoire, décrivent dans l'homme deux Koshas ou ensembles de facultés psychologiques, fonctionnant l'un sur les plans du monde des formes, l'autre sur celui du monde sans formes. Au sommet de l'être humain et presque antérieur à lui, un troisième véhicule spirituel est plus une projection de l'infini dans le fini, ou plutôt un point tangentiel entre l'infinité et l'individu, qu'un véhicule psychologique individualisé. Ceci dans l'Advaitisme, le haut monisme spirituel de l'Inde.

En Occident la division du psychisme humain qui a retenu l'attention de la plupart des penseurs indépendants jusqu'à l'époque contemporaine est celle des trois âmes des Grecs. Platon et Aristote en ont été les protagonistes. En négligeant les variantes secondaires, elle décrit une hiérarchie à trois étages. En bas, une âme vitale ou physiologique, le Thumos, présidant aux fonctions de la vie organique, nutrition, reproduction, locomotion, dont le centre est placé vers le plexus solaire. Puis venait l'Epithumos, centre des passions proprement humaines, c'est-à-dire inspirées par les relations de l'homme avec le milieu social, relations non seulement personnelles et familiales, mais aussi économiques, techniques, politiques, etc... Son centre était placé dans la région du cœur. Enfin, au sommet du cerveau était le centre du « Nous » de l'intelligence rationnelle, de nature complètement différente des deux autres. Tandis que celles-ci naissaient du commerce de l'individu avec la société et la nature naturée, ou monde accessible aux sens ; le Nous naît non pas de comparaisons d'expériences

humaines, mais de l'irruption dans la conscience d'une lumière spirituelle dont les valeurs sortent toutes formées des sphères supérieures de l'Univers, comme Athénée, la sagesse était sortie toute casquée et armée du cerveau de Zeus. Platon avait bien marqué la différence de nature entre l'intelligence concrète tournée vers l'activité pratique et « l'intelligence rationnelle qui se tient au gouvernail de l'âme » (Théétète) et qui seule peut percer le voile illusoire des phénomènes pour atteindre la nature réelle des choses, qu'elle peut comprendre car elle participe de l'essence des lois intemporelles du Cosmos.

Nous retrouvons donc ici la différence faite par les Hindous entre les facultés de la conscience développées par son activité sur les plans concrets et figurés du monde des formes et les véhicules psychiques établis sur les plans qualitatifs du monde sans forme. En effet, ils se constituent dans la mesure où la conscience dépasse l'égoïsme et les préoccupations concrètes, pour s'épanouir dans l'altérité impersonnelle et s'élever au-dessus des cas particuliers des opérations des lois cosmiques pour contempler celles-ci dans leur splendeur universelle et inactuelle.

Depuis la destruction du Temple, le Judaïsme par suite de son absence de hiérarchie ecclésiastique n'a guère d'autres dogmes que ceux du Monothéisme et de l'Alliance avec la nécessité de l'observance des diverses prescriptions. Chaque Juif doit s'efforcer d'atteindre Dieu directement dans ses prières et par sa fidélité. Dans la mesure où il mérite la Shékina, celle-ci lui communique des lumières plus ou moins profondes sur les cinq sens de l'Écriture Sainte. En vertu de cette liberté d'examen, on trouve donc en Israël une extraordinaire variété d'opinions sur tous les points de doctrine religieuse, et le Talmud n'est qu'un énorme recueil des interprétations des plus sages parmi les Rabbins. Les conceptions sur la nature spirituelle des hommes sont donc aussi nombreuses que variées.

Cependant Maïmonides qui, avec Aquibba et Rashi a été une des plus grandes figures de la pensée religieuse Juive depuis Moïse, a formulé une théorie toute proche de celle de l'Hindouisme et des Platoniciens. Pour la tradition il y a trois âmes. La première, Nephesh, est le siège de toutes les passions plus ou moins bestiales concernant la vie du corps. Elle est présente chez tous les humains, et commence à fonctionner dès la naissance. La seconde, Rouach ou souffle, préside aux opérations mentales nécessitées par la vie dans la société humaine et des relations économiques, techniques, politiques, familiales, etc. Tous les hommes en sont doués dès l'enfance et elle atteint au développement normal vers les 13 ans, l'âge où le jeune garçon ayant fini l'étude primaire de la Torah est devenu « Bar Mitzwah », « homme de l'observance » ; habilité à participer aux prières et aux discussions de la Synagogue. Par contre pour Maïmonide la troisième âme, ou Neshama, n'existe qu'à l'état de virtualité et doit être développée par les efforts spirituels de chaque individu. C'est une pure lumière rationnelle et c'est en la développant par l'accumulation de pensées et d'aspirations vertueuses, c'est-à-dire purement lumineuses, que l'homme réalise la plénitude de sa ressemblance à Dieu. Le Créateur est une pure lumière et c'est en se forgeant une âme spirituelle, pure et lumineuse par l'observation fidèle des commandements et des prescriptions que l'homme, devenant semblable à Dieu, accomplit la haute injonction du Créateur « Soyez purs comme Je Suis Pur » et s'assure ainsi l'accès à la Vie Future, cette version Juive du Salut Éternel.

On relève dans le Judaïsme deux autres aspects ou caractères des véhicules spirituels dans l'homme, assurant la réalité et l'unicité, ou Yeshida, de l'âme en tant que miroir de l'Univers, mais ils jouent un rôle très secondaire dans les préoccupations des Israélites pieux tandis que Maïmonides affirme nettement que l'homme qui ne développera pas sa Neshama avant sa mort, « sera retranché et périra comme une bête ».

On retrouve la même hiérarchie psychologique dans l'Islam. Au Nephesh correspond le Nafs, siège des passions et des tentations suscitées par Iblis, le démon. Rouach devient Rouh et a sensiblement les mêmes fonctions. Le cœur ou Kalb se rapproche de Yeshida, tandis que le Sirr ou fine pointe de l'âme correspond à Neshama. Les conceptions Bouddhistes sont très similaires, à celles des Hindous. Cependant elles insistent particulièrement sur le caractère provisoire de tous les véhicules usuels de la conscience à la fois dans ses relations avec le monde extérieur et dans la notion qu'elle a de sa réalité individuelle. Pour les grandes écoles Bouddhistes, comme pour la haute pensée Hindoue de l'Advaitisme, Dieu étant la seule Réalité Éternelle, tous les véhicules de conscience humaine n'ont qu'un caractère transitoire et n'atteignent pas l'être réel. Nous comparerons dans la 3e partie de cet ouvrage les théories Bouddhistes de l'entrée dans le Nirvana avec celles des Hindous sur Moksha ou Samadhi, l'Union de l'homme spirituel avec Dieu.

Les diverses églises Chrétiennes : Orthodoxes, Catholiques et Protestantes ayant généralement rejeté la Trichotomie de St Paul pour adopter la dichotomie de St Thomas, divisent seulement l'homme en corps et âme, sans faire mention de l'Esprit. Elles retiennent cependant une conception Paulinienne. En effet, elles considèrent que de même que la Circoncision établit pour les Juifs une alliance personnelle avec Dieu, chaque Chrétien reçoit du Baptême un influx de la Grâce du St-Esprit qui, tout en n'étant pas inclus dans l'ensemble psychologique de l'âme humaine à cause de sa transcendance et n'étant pas non plus suffisamment « mondanisé » pour être comparé à l'Ange Gardien, ni au Farwashi des Persans, constitue cependant comme une sorte de secteur particularisé de l'Esprit Saint, en relations particulièrement étroites avec l'âme en question.

Mais cette présence du St Esprit chez les baptisés, n'implique nullement son inclusion au sein de l'Âme ce qui serait incompatible avec la transcendance absolue du Monothéisme Chrétien. Cette présence qui se manifeste par les effets de la Grâce, pourrait se comparer à l'action de la foudre dans laquelle un potentiel énergétique collecté dans les nuées est précipité sur un objet particulier exerçant sur lui des effets assez variés, mais sans s'y inclure, et retournant instantanément à l'énergie universelle aussitôt après sa manifestation. Cette image vaut aussi pour les conceptions Bouddhistes et Hindoues sur la Transréalité Spirituelle qui est à la fois cause de l'Univers, au sein duquel elle est considérée comme immanente tout en lui restant transcendante surtout si l'on tient compte du fait que le temps est purement relatif, c'est-à-dire illusoire ; tout en étant, beaucoup plus que l'espace, élément essentiel de la perception des apparences phénoménales.

Pour terminer cette rapide esquisse, nous soulignerons que, tandis que toutes les religions décrivent en l'homme des facultés psychologiques, c'est-à-dire différentes de celles du corps, elles varient considérablement quant aux caractères des facultés psychiques. Pour les matérialistes, l'activité psychologique n'est qu'un sous-produit de l'activité physique qui par l'évolution a doté les vertébrés supérieurs de centres nerveux susceptibles de sécréter des pensées de plus en plus complexes, mais dont la conscience disparaît entièrement avec l'organe physique qui les a créées. Les Spiritualistes distinguent des différences parmi les facultés psychologiques dont certaines seraient engendrées ou développées par les activités terrestres, tandis que d'autres seraient insufflées dans l'homme par un acte créateur mais à l'état de facultés latentes à développer par l'usage, ou bien, au contraire, les tiennent pour créées une fois pour toutes sous leur forme achevée. Certaines conceptions comme celle du dualisme de la Sankhya considère les pouroushas ou âmes spirituelles comme éternelles et ayant existé à l'état individuel de toute éternité, ce qui constitue comme une sorte de panpolythéisme.

D'autres écoles enseignent que les âmes spirituelles sont créées soit à la conception, soit à la naissance des enfants et vont durer soit jusqu'à la « fin des temps » ou bien au contraire « éternellement » c'est-à-dire persister après la « Consommation des siècles ». D'autres systèmes pensent que les âmes d'origine terrestre sont susceptibles de se prolonger sur les plans hautement spiritualisé de l'Univers par l'élaboration de valeurs spirituelles qui peuvent s'accumuler en facultés et organismes spirituels. Enfin, pour les monismes spirituels de l'Hindouisme et du Bouddhisme, la Transréalité Spirituelle dans son Unité indivisible ne participe aux déroulements du devenir dans les serres duquel se débattent mondes, races, peuples et individus, que par les projections, temporaires au point d'être instantanées, de son énergie radiante, sans être réellement incluse en aucune créature éphémère.

Nous verrons dans la tentative de critique philosophique qui terminera cet opuscule les conclusions pratiques qu'on peut déduire de ces diverses conceptions. Nous allons finir notre coup d'œil sur les doctrines religieuses par un examen ultra rapide de leurs conceptions sur la destinée de l'homme et sa vie après la mort.

CHAPITRE V

ESCHATOLOGIE OU PERSPECTIVES FINALES

Toutes les religions enseignent que l'entité humaine, quelle que soit la forme sous laquelle elles la considèrent, survit à la mort du corps. Cela est même le cas pour celles des traditions Hindoues et Bouddhistes qui nient l'existence d'une âme immortelle dans l'agrégat humain.

Les conceptions de la vie qui attend l'homme après la mort dépendent naturellement de celles que les diverses religions se font de sa nature, de celle de Dieu et des relations des créatures avec le Créateur.

D'une façon générale, on considère que la vie post-mortem dépend de la qualité morale de la vie terrestre. Mais la valeur morale attribuée aux actes humains dépend étroitement des conceptions sur la nature de Dieu. Dans les grandes religions encore vivantes, on peut discerner deux conceptions complémentaires de la Divinité. La conception personnaliste accorde à Dieu des attributs personnels variant suivant le degré d'évolution des fidèles. Il y a deux ou trois millénaires et encore actuellement pour les simples, les attributs de Dieu étaient assez proches de ceux des Monarques omnipotents régnant sur les empires terrestres. Dieu était non seulement puissant, mais aussi jaloux. Il était sensible aux hommages et même aux offrandes au point d'atténuer les châtements mérités par des infractions à ses lois si ses fidèles lui sacrifiaient des offrandes agréables. À ce stade, Dieu est non seulement le Régent de l'Univers mais aussi un Juge. Les infractions aux lois morales sont non seulement des fautes, mais aussi des offenses à la majesté du Législateur, si bien que la culpabilité d'une faute contre la loi est aggravée par la commission d'un péché. Celui-ci, quelle que fut l'impunité apparente du Pécheur au cours de sa vie, devait être chèrement puni par le Jugement après la mort.

Pour éviter ce châtement ou en atténuer la rigueur, l'homme adressait aux Dieux des prières et des sacrifices. Aux âges barbares, ces sacrifices étaient choisis parmi ceux qui, coûtant le plus cher au pécheur, étaient ainsi censé être les plus appréciés par Dieu considéré comme un monarque Oriental sadique et sanguinaire. On lui offrait non seulement les plus belles génisses si chères aux peuples pasteurs, mais même les fils premiers nés dans chaque famille. Ces sacrifices humains étaient encore courants à la fin du 3e millénaire non seulement chez les peuples féroces comme les Phéniciens, mais même dans de nombreuses républiques Grecques. Ils étaient encore si familiers vers le début du 2e millénaire qu'Abraham loin de trouver monstrueuse la requête de l'Éternel demandant le sacrifice de son fils, et de la repousser avec horreur et indignation, se préparait à y satisfaire, la mort dans l'âme évidemment, mais prêt à s'incliner devant un ordre qui, pour un homme qui avait été témoin des cultes mésopotamiens, ne paraissent pas incompatible avec la nature de Dieu.

Les progrès de la civilisation entraînant ceux des conceptions morales, une grande révolution se produisit dans la conception de la nature de Dieu et de ses attributs. Cette révolution s'accomplit en deux étages. La première consista à doter exclusivement le Créateur des plus nobles attributs humains, portés à leur plus haute perfection. L'Éternel cesse d'être un « Dieu jaloux » et un « Dieu Vengeur » pour employer les expressions bibliques, un « assembleur de Nuages » comme Zeus maniant des foudres vengeresses, pour devenir la plus haute cime des perfections morales, de la grandeur, de la générosité, de la Justice, de la Miséricorde, de la Mansuétude, etc... La nature des offrandes requises des fidèles changea rapidement. Au lieu de sacrifices matériels et terrestres dont un Dieu élevé au-dessus des passions humaines n'avait plus que faire, il fallait lui offrir des biens d'une essence supérieure aux biens de la terre, à savoir l'innocence, la pureté et l'amour. De plus, on cessa de considérer les prières et les

sacrifices, même moraux, comme une sorte de troc un « do ut dès » où Dieu était considéré comme moralement tenu de « compenser » avec une générosité plus que royale, les dons qu'on lui faisait.

Il semble bien que cette importante révolution par laquelle la religion entra dans ce que nos contemporains considèrent comme l'ère de la moralité religieuse, se manifesta pour la première fois dans toute sa plénitude chez les Persans, dont la religion dix siècles avant notre ère, ne demandait aux fidèles que de vivre en vrais Aryens, nobles et purs, offrant à Ahûra Mazda, le Dieu de la lumière et de l'Harmonie, le sacrifice d'une vie consacrée aux pensées pures, aux paroles pures et aux actes purs. Il eut été grossier et présomptueux de demander à Dieu des faveurs personnelles dans les prières. Il fallait seulement lui rendre grâce pour tous Ses dons. La seule « rogation » permise était de l'implorer d'inspirer le Monarque pour qu'il conduise ses peuples dans la voie de la lumière et de la pureté. En même temps, on devait prier pour les « Touraniens » les féroces nomades des steppes de l'Asie Centrale, les mortels ennemis des Iraniens. Ceci probablement avant l'arrivée des Perses en Asie Mineure, vers la fin du 2e millénaire, 10 à 15 siècles avant notre ère. Il est vraisemblable que la Théologie Iranienne avait été inspirée par le fond commun des conceptions religieuses Indo-Iraniennes, notamment par la loi de Karma enseignant que le bonheur ne peut s'obtenir qu'en le méritant par une vie bienfaisante et innocente.

Ces idées pénétrant en Grèce à peu près à l'époque des Grands Empereurs Perses et des Philosophes, commencèrent à remplacer l'idée plus ou moins anthropomorphe d'un Zeus, par celle d'un Dieu très supérieur aux mortels, et qui au lieu d'intervenir activement dans leurs minuscules affaires, était promu à la dignité de Source Suprême du Vrai, du Beau et du Bien et, comme le Dieu d'Aristote, beaucoup trop transcendant à l'Univers, pour pouvoir participer à ses petites histoires.

Il était trop supérieur même aux lois, régnant imperturbablement sur le cours de l'univers et le sort des humains, pour intervenir dans l'ordre grandiose du déroulement du processus cosmique. Les Stoïciens disaient que c'était un outrage à la dignité souveraine du Créateur que de le considérer comme « Astreint à une fonction publique » dont celle de dispensateur de la justice.

L'Hindouisme nous a fourni un tableau typique des divers étages des conceptions que les hommes se forment de Dieu. Au-dessus des petits dieux naturistes agissant d'une manière caractérisée en un lieu déterminé, au-dessus des dieux totémiques également attachés à un territoire, mais étendant leur empire à toutes les formes vivantes, au-dessus du Dieu tribal qui, tout en ayant un autel de prédilection dans la capitale du peuple, est plus attaché à l'ensemble humain de celui-ci qu'à son espace vital ; l'Hindouisme place les dieux plus ou moins démiurgiques qui régissent l'ensemble de l'Univers solaire qu'ils ont créé. Ces dieux, dans leur essence, sont inhérents à toutes les créatures grâce à la pression de leur activité créatrice, protectrice et rénovatrice qui les maintient en vie. Mais ils sont aussi individualisés dans les personnes de la Trimourti qui, en dehors de leurs histoires mythologiques, sont cependant aussi et avant tout, des essences omniprésentes dans tout l'œuf de Brahma. Ceci les rend éminemment accessibles aux prières des fidèles qui ressentant leur présence intime partout autour d'eux, peuvent les considérer comme des témoins des péripéties de leur vie, et auprès desquels on peut trouver un réconfort moral dans les épreuves.

Enfin, au-dessus des myriades de galaxies avec leurs myriades de Trimourtis, fidèles agents exécutant les volontés du Créateur suprême, trône l'Absolu, l'origine Transcendante du Tout. Situé en dehors du temps et de l'espace oit évoluent les petits univers locaux et transcendant même à l'Être, il l'est aussi aux valeurs les plus élevées qui constituent le diadème de lumière et de gloire dont les hommes pieux

couronnent l'image qu'ils se forment de leur Dieu et à laquelle ils adressent leurs hymnes et leurs litanies. Dénué de tout caractère, il est impensable, inconnaissable et transcendant à l'essence même de l'homme. Mais si le Vrai Dieu de Vrai Dieu n'est pas présent dans la série des sept sphères au sein desquelles se déroulent les diverses altitudes de vies humaines, l'homme porte en soi la possibilité d'élever de plus en plus ses pensées et sa conscience, de sphère en sphère des modalités de la pensée créatrice, jusqu'à ce qu'il arrive non pas au contact de l'intangible, ni jusqu'à une vision de ce qui est au-delà de toute lumière, mais jusqu'à se dépouiller de toutes les caractérisations individualisantes qui sont autant de chutes et d'inclusions dans le monde de l'espace-temps et de ses œuvres périssables. Ce dépouillement de toutes les limitations des facultés et même de l'individualité résultant de la succession des instants de l'écoulement de la durée intérieure duquel naît la conscience, amène celle-ci au point où le Temps est tangent à l'Intemporel et où l'âme humaine atteint à la Vie Éternelle.

De même que l'Humanité a accès à trois mondes, ceux de la nature naturée, de la nature naturante et celui de l'Esprit immuable, il y a trois étages dans la hiérarchie des entités spirituelles ou universelles qui sont tenues pour régir les affaires des hommes. Au plus bas de l'échelle se trouvent les petits Dieux inférieurs, les esprits lumineux favorables à la fécondité, les puissances bénéfiques qui protègent les foyers domestiques, comme les Lares et les Pénates des Romains, les puissantes présences conjurées par les Rangoli, ces symboles magiques dessinés par les ménagères Indiennes sur le seuil de leurs maisons, ou bien encore les esprits qui font pleuvoir ou cesser de pleuvoir comme St Médard, ou même ramènent à leurs propriétaires les objets perdus comme St Antoine.

Sur le plan immédiatement supérieur se trouvent les dieux personnels « à la mesure de l'homme » auxquels on peut présenter ses problèmes en sollicitant leur intervention pour rétablir l'harmonie dans les situations embrouillées, qu'on peut prier de nous assurer gain de cause contre nos ennemis, lesquels représentent le principe du mal puisqu'ils nuisent à nos intérêts. Leurs prototypes par excellence sont les dieux de la Trimourti, Brahma, Vishnou et Shiva, et leurs innombrables répliques à l'origine des myriades d'œufs de Brahman, tous les systèmes solaires de l'Univers. Le Judaïsme décrit des entités spirituelles à peu près correspondantes, les Sarim, qui sont comme les âmes des diverses planètes un peu à la manière de l'Anima Mundi de Platon. Cependant, il est difficile de savoir à quelle époque cette notion fit son apparition chez les Talmudistes après le retour de Babylone. En effet, le Scripteur de la Genèse décrit un univers bien différent de la cosmologie Hindoue déjà semblable à notre conception moderne dès avant l'époque de Moïse. La terre y était décrite comme plate, carrée, occupant le centre de l'univers. Le Soleil qui fut créé pour l'éclairer toute la journée et la lune et les étoiles pour l'éclairer pendant la nuit, tournent fidèlement autour d'elle. Mais avec les siècles, les Sages changèrent d'avis et furent amenés comme Thalès à peupler l'Univers d'êtres lumineux qui étaient les âmes des diverses étoiles comme le grand Sar Mikhaïl, l'Ange protecteur d'Israël qui était aussi celui de notre terre.

Nous avons vu qu'avant la Gnose dont les débuts remontent à peu près à l'époque de la captivité à Babylone, la notion d'un Dieu unique, supérieur à tous les autres et placé au-dessus de l'espace « au plus haut des cieux », et même hors du temps comme le Zerwan Akarana des Mazdéens s'était imposé aux élites religieuses. Tandis que les mystiques, forts de leurs expériences spirituelles s'efforçaient d'en décrire les étapes le long de la hiérarchie des sept « Demeures dans la maison du Père » ces Hekhaloth de la Mercaba dont parlait Jésus ; les Théologiens insistaient avec une énergie croissante sur la nécessité de n'adorer que le Créateur suprême, seul Vrai Dieu de Vrai Dieu. Les mondes qui attendaient l'homme après la mort se compliquent encore par les descriptions des plans séparant l'homme de Dieu, et aussi par celles des cercles inférieurs du règne de l'ombre avec le Shéol et la Géhenne.

Les textes Juifs sont assez avares de descriptions des étapes de l'âme après la mort. Tandis que de grands Maîtres comme Maïmonides affirmaient que les fidèles qui avaient pu créer une âme spirituelle atteindraient à la Vie Future, beaucoup de Rabbins pensaient qu'après avoir subi certaines épreuves les âmes s'assoupissaient en attendant l'heure du Jugement Dernier, après quoi les « élus » jouiraient des félicités du Paradis. Certains textes fixent même le nombre des élus à 144.000 probablement 12.000 pour chacune des 12 tribus. Inutile de dire qu'au cours des trente derniers siècles les docteurs d'Israël ont considérablement évolué, adaptant comme tous les autres théologiens, leurs commentaires aux progrès des « lumières » de leur époque. L'aspect essentiel de leurs doctrines était que les hommes devaient mériter leur salut en menant des vies conformes aux commandements du Sinaï et en suivant fidèlement les prescriptions des Mitzwoth. Dans la mesure où les Israélites étaient pieux, ils pouvaient participer à la Shékina, la grâce lumineuse de l'Éternel qui sanctifie le cœur de tous les Israélites assez justes et fidèles dans leurs observances pour mériter de la recevoir ; tandis que la diffusion de plus en plus abondante sur la terre des grâces de la Shékina, grâce aux vertus du peuple sacerdotal choisi par Dieu, devait préparer l'avènement de l'Ère Messianique du millénium. Mais les non Juifs pouvaient recevoir des grâces célestes s'ils devenaient des Ghers Tsedeck, des Justes devant l'Éternel en respectant fidèlement toutes ses lois.

Le Christianisme apporta deux grandes modifications :

1° l'extension de l'Alliance à tous les Baptisés qui recevraient en Baptême l'Esprit-Saint, le Rouach Hakadosh dont Jean-Baptiste avait été le dispensateur par ses baptêmes et qui était une forme universelle de la Shékina.

2° le salut assuré à tous par le sacrifice de Jésus se chargeant volontairement des péchés des hommes à la façon du bouc émissaire de la Pâque, et ouvrant le Paradis à ceux qui croiraient suffisamment en lui pour vivre conformément à ses enseignements.

On voudra bien croire que c'est sans aucune intention de sacrilège et bien pénétré de la fragilité de nos opinions, que nous soulignons que pendant sa « divine incarnation » Jésus correspond à Vishnou, principe de l'amour, de la cohésion, de l'harmonie, projection dans la Trimourti de la deuxième personne de la Trinité Transcendante de l'Inde et incarnée passagèrement dans un corps humain, tandis qu'après son ascension, il est Saguna Brahman dans l'aspect médian de la Trinité Transcendante du Védantisme, dont il n'avait du reste jamais quitté la transcendance ; ce qui correspond à la place occupée par le Christ dans la Trinité Chrétienne. On sait que le Christianisme attribue à chaque homme une âme éternelle créée à sa naissance. Celle-ci se chargeant du poids moral de ses actions, subit à sa mort un jugement semblable à ceux décrits par la plupart des religions commençant par celle des Égyptiens et, suivant ses démérites et mérites, est soit précipitée directement en enfer éternel ou soumise aux tourments purificateurs du purgatoire, après quoi elle s'élèvera au Paradis où elle jouira éternellement de la félicité des Élus. La description de cette félicité revêt des formes correspondantes à l'évolution mentale des fidèles. Les simples s'attendent à contempler le Créateur siégeant sur son Trône de Gloire, dans toute sa majesté et entouré de légions d'anges, jouant de la harpe comme David et chantant ses louanges dans des chœurs d'une splendeur inimaginable. Pour les métaphysiciens, il ne peut s'agir que, bien au-dessus des visions aux formes définies, déjà interdites par Moïse, de la contemplation purement intellectuelle et théorique de l'Essence de toutes les perfections, contemplation qui pour le mystique s'achève dans la nuit obscure d'une éternelle extase.

Il en est de même pour l'Islam avec les Houris de son Paradis pour chameliers et les merveilleuses envolées spirituelles de ses grands Soufis. Cependant l'Islam rejette absolument l'idée du sacrifice Vicariel qui est la base du Christianisme, affirmant énergiquement, comme les Hindous et les

Bouddhistes, que, conformément au règne d'une justice absolue, chacun reçoit exactement et sans aucune fantaisie ni faveur, la rétribution de ses actes. Cependant bien que l'Islam reste fidèle à la circoncision par laquelle Abraham scella le principe de l'Alliance individuelle de tous ses descendants spirituels avec le Créateur, il admet la possibilité de salut pour tous les hommes pieux et moraux, sans distinction d'appartenance religieuse. Une sourate du Coran affirme depuis treize siècles « Tout homme qui croit en Dieu, au jour du Jugement, et fait le bien, aura la récompense ».

Quant à l'Hindouisme, il enseigne, comme le Judaïsme et ses filles le Christianisme et l'Islam, que l'homme est cloué du libre arbitre et absolument responsable de ses actes dont les conséquences lui reviennent avec une rigueur mathématique et irrésistible selon la célèbre loi du Karma. Des actions vertueuses, pures et spirituelles, élèvent ses véhicules psychologiques à travers les sept plans qui remontent à Dieu. Au contraire les actions égoïstes et nuisibles à autrui tendent à séparer l'âme des sources spirituelles de sa vie. Pour les masses populaires croyant à la réincarnation d'un principe spirituel individuel dans une série d'individualités humaines, après chaque incarnation, l'âme survit au corps pendant tout le temps qu'il lui faut pour « ruminer » toutes les mémoires accumulées au cours de la vie, par le rappel à la conscience de tous les échos psychologiques de son passage sur la terre. Cette rumination est une reviviscence de toute la vie consciente, mais elle épuise le stock de la mémoire, chaque souvenir disparaissant après avoir été ramené à la conscience. Cette sorte de régurgitation de l'expérience d'une vie commence par les souvenirs les plus grossiers et pénibles et dont la reviviscence correspond aux souffrances du purgatoire, tandis que la réminiscence des actes nobles et des pensées pures et généreuses élève l'âme sur les plans heureux correspondant aux félicités célestes. Ainsi les âmes récoltent exactement la somme des souffrances et des joies qu'elles ont méritées par la façon dont elles ont vécu.

Après quoi, selon les théories en cours dans les milieux populaires, l'âme s'assoupit pour se réveiller au moment où les circonstances terrestres l'amènent à se réincarner pour épuiser les conséquences karmiques de son passé. Celui-ci produit trois sillages de conséquences. Le premier est subjectif, représentatif constitué par la série des mémoires des actes commis, mémoires qui persistent toutes au fond du subconscient jusqu'à ce qu'elles soient épuisées par la réminiscence après la mort. Le second est « organisatoire » la répétition des processus mentaux engendre des habitudes qui finissent par se cristalliser en nouvelles facultés, en nouveaux organes d'action. Le troisième sillage de conséquence karmiques est d'ordre causal, constitué par l'ensemble des répercussions dynamiques des actes commis sur le flux de leurs interactions au sein du devenir universel, ensemble qui provoquerait le retour à l'incarnation de l'âme en question pour servir de récipiendaire à ses manifestations.

Ici, il y a une bifurcation importante dans les théories Hindoues sur la vie après la mort. Les simples, sans se laisser arrêter par ce qu'on pourrait appeler les contradictions psycho-cosmiques, pensent que chaque individu porte en son sein une âme Divine le Jivatma, qui survit à la mort des enveloppes psychiques, et après un moment de sommeil, de repos, revient s'incarner dans un milieu familial dont l'élévation spirituelle dépendra de la valeur morale, et en quelque sorte « ascensionnelle », constituée par la qualité des choix qui ont présidé à ses actions et qui permet à l'âme de mériter une incarnation dans des circonstances adaptées à l'élévation de sa conscience sur des niveaux de plus en plus élevés. À la longue, la conscience humaine acquiert une telle élévation qu'elle réalise la plénitude de ses possibilités et se fond dans l'Essence Divine de l'Univers.

Pour le pur monothéisme intransigeant des Advaitistes, l'élite des penseurs Indiens, Atma dans le Jiva n'est pas plus individualisé que le Saint-Esprit n'est imparti en parcelle individuelle par le baptême

chrétien. Les consciences gravitant autour du sentiment du Moi qui sert de principe d'agglomération des faits de conscience, sont dans l'immense majorité des cas, complètement abolies après la régurgitation post-mortem des souvenirs. Il ne reste plus de l'incarnation que l'ensemble des dynamismes engendrés par les actions et qui s'incorpore au sillage karmique de l'ensemble du groupe humain auquel appartient l'individu. Ceci provoque, lorsque le temps est mûr, la formation d'un nouvel agent dont l'ensemble est aussi non seulement doué de la faculté de servir « d'exécuteur testamentaire » des dynamismes engendrés par la pression des faits passés, sorte de « vis à tergo », mais aussi de puiser dans une plus ou moins grande sensibilité à l'appel des démarches nécessaires à l'accomplissement des fins dernières de l'univers, des inspirations qui le feront agir en plus ou moins grande harmonie avec ces fins.

L'action bonne est celle qui résulte de la victoire de l'appel de « ce qui doit être » sur les passions engendrées par l'attachement aux formes passées, à « ce qui a été ». Ce qui doit être, conformément à la thèse de Lalande « La dissolution opposée à l'évolution » ; c'est le développement de la conscience sur des plans de plus en plus vastes et éthérés dans le triomphe de l'universel sur l'égoïsme, cette source de l'égoïsme. Le karma ainsi engendré, de plus en plus en harmonie avec les lois cosmiques, provoquera la naissance d'agents toujours plus ouverts à la perception exacte de ces lois, c'est-à-dire dotés de consciences plus hautes et moins égocentriques fonctionnant sur des plans de conscience de plus en plus proches de la limite entre le monde de la forme et le monde sans forme. Lorsque les incursions d'une conscience sur les plans de ce dernier auront été assez nombreuses et assez claires pour y créer un véritable véhicule de fonctionnement, ce sera la naissance d'un centre de conscience échappant à la destruction de toutes les constructions formelles au cours de la remémoration post-mortem. Ainsi naît l'âme immortelle ayant pris pied, comme le disait Plotin, sur le monde divin.

Elle devra cependant subir un certain nombre d'incarnations afin d'épuiser le Karma résultant des activités passées du sillage Karmique qui a engendré sa formation. Mais dès le moment où un foyer réellement spirituel, un reflet provenant du « Nous », de la « pure lumière rationnelle » des Sages d'Israël, est installé « au gouvernail de l'âme » comme disait Platon, celle-ci œuvrant exclusivement dans le sens de l'Harmonie préétablie par le Créateur, n'engendre plus aucune énergie particularisée dont les dynamismes différant du courant majestueux de la Volonté Divine, constituent le Karma au sens restreint, la note à payer pour les contraventions. L'individu doté d'une âme spirituelle est un djivan-moukti, un « libéré vivant » ne portant plus d'ombre sur l'effulgence de la pure lumière de l'Esprit. Dans le Bouddhisme, ces âmes transharmonisées sont des êtres arrivés au niveau d'Arhat. Ils ont une conscience qui, parvenue à la purgation complète de tout égoïsme, ne peut plus pécher et n'a plus que quelques incarnations à subir avant de devenir un Boddhi Satva, c'est-à-dire l'incarnation précédant l'élévation à l'illumination totale et la libération définitive d'un Bouddha de lumière et de compassion, sorti à jamais des cycles du devenir karmique.

Bien longtemps avant que les sillages karmiques les plus hautement caractérisés et harmonisés provoquant les naissances d'hommes arrivant au couronnement final, complétant les âmes individuelles par la formation d'une âme spirituelle, universelle et éternelle, les individus qu'ils ont engendrés ont pu atteindre à des intuitions de moins en moins fugaces et de plus en plus claires des sublimes réalités des mondes de l'esprit. En en prenant conscience, ils ont créé des valeurs esthétiques, morales et spirituelles qui, bien que n'étant pas assez nombreuses et assez universalisées pour constituer un véhicule immortel, de conscience particulière, n'en avaient pas moins une valeur intemporelle échappant à la destruction à laquelle sont vouées toutes les formes nettement enfermées dans des limites définies, c'est-à-dire ne s'élevant pas au-dessus du plan limite entre les mondes formel et sans forme. Après la

dissolution des véhicules de conscience qui les ont engendré, ces valeurs spirituelles indestructibles vont enrichir, dans ce qu'on a nommé le « subconscient racial » l'ensemble des valeurs spirituelles accessibles aux humains qui puisent dans ce réservoir les éléments de l'inspiration et de l'expression de leurs concepts les plus élevés et les plus généreux.

Nous touchons ici au terme de notre revue sommaire des trois formes de la pratique religieuse correspondant aux trois degrés de conception de la nature du Sacré pour employer le vocable d'Otto. Aux dieux personnels et localisés du Polythéisme, on n'adresse que des prières de rogation, des demandes de protection et d'aide pour l'obtention d'avantages personnels. Au Dieu personnel dont l'Être est élargi au Cosmos, les fidèles devenus conscients d'une gamme prodigieuse de valeurs allant de l'homme à son Auteur parfait, adressent non seulement des demandes de bienfaits, mais aussi des actions de grâce et des hymnes célébrant la valeur et la bonté de Ses œuvres qui sont autant de dons magnifiques aux créatures. Devant l'Absolu dont la Transcendance abolit la valeur de toutes les valeurs qui impressionnent tant d'hommes sensibles aux splendeurs de la création, tout désir disparaît, même pour les biens les plus précieux et les plus chers dont on se dépouille volontiers pour s'établir sur le plan où la conscience complètement dégagée de tout particularisme, est librement face à face avec la Source Sacrée de l'Être. C'est le plan sur lequel Jésus voulait amener ses disciples lorsque, leur ayant ordonné de vendre leurs biens et de les distribuer aux pauvres, il leur enjoignait de plus de détruire les liens d'amour personnalisant qui les reliaient à leurs pères et mères.

Avant de passer à l'examen des lumières projetées par diverses sciences sur la façon dont se pose le problème de l'utilisation adéquate du passage sur la terre, retenons que toutes les grandes religions, Hindouisme, Bouddhisme, Judaïsme, Islam, Christianisme, offrent aux diverses catégories de développement mental des humains des formes de représentations sacrées et des échelles de valeurs et de morale à leur portée. Tandis que dans les cultes les plus humbles, on offre aux petits Dieux des offrandes matérielles pour en recevoir des avantages matériels et que dans les cultes des Dieux Essentiels personnifiés, on offre des prières de rogation et d'actions de grâce pour obtenir à la fois des faveurs terrestres et le salut personnel, devant l'Absolu transcendant il n'est plus question de demander quoi que ce soit, ni même de présenter des actions de grâce, qui, très justifiées vis-à-vis des démiurges ou autres intermédiaires entre l'Absolu et les relativités, deviennent littéralement sans objet devant la Source transcendante, c'est-à-dire extra-cosmique du Cosmos. Il n'est plus question que du dépouillement complet de toutes les entraves matérielles, sentimentales, mentales, de tout ce qui en nous, était entraîné par le déroulement du devenir, pour atteindre au centre immobile et transcendant de l'Être.

CHAPITRE VI

PHYSIQUE ET PERCEPTIONS

Il est d'un intérêt à la fois théorique et pratique de s'efforcer de comprendre les enseignements des sciences concernant la nature de l'homme, sa place dans l'univers et la valeur des instruments psychologiques dont il dispose pour mener sa vie à bien.

Les progrès scientifiques de la prodigieuse époque que nous vivons, ont tellement modifié notre connaissance de l'Univers que l'immense majorité des humains, non seulement n'arrivent pas à opérer le changement radical de leur attitude vis-à-vis de la vie, rendu nécessaire par le nouveau tableau de l'Univers que la science nous propose, mais ne semblent même pas se douter de la nécessité de renouveler complètement leur échelle de valeurs, et la notion même qu'ils se font de l'univers et de leurs rapports avec lui, s'ils veulent vivre avec le minimum d'intelligence et de bon sens nécessaire à la dignité humaine.

Ce n'est pas seulement la conception anthropomorphique des pasteurs nomades d'il y a quatre mille ans qui est complètement périmée. Il en est de même pour l'Héliocentrisme des anciens sages d'Égypte et de Grèce qui faisaient du Soleil le centre de l'univers, et de son Essence divine le Roi Suprême de tous les Olympes. Notre soleil n'est plus pour nous qu'un des cent milliards d'autres soleils qui sont comme les cellules distinctes de notre voie lactée. Celle-ci séparée par des distances quasi infinies des cent milliards d'autres voies lactées constituant la totalité de l'univers, est vraiment notre « Céleste Patrie », bien à part dans son petit coin des espaces sidéraux. Les cent milliards de galaxies, ayant chacune leurs myriades de milliards de soleils, sont comme des véritables citoyens de la Cité de Jupiter, de la Jérusalem Céleste étendue à l'échelle cosmique, constituant en langage mythologique, le Chœur des Cosmocrates devant le Trône de Dieu.

Étant donné qu'aux différents étages de la biologie, chaque groupe d'entités unies par une association vitale semble doué d'une sorte de conscience collective, que du point de vue cosmique, notre système solaire avec ses satellites tournant autour de l'astre qui en est le père et le centre est comme une cellule organisée au sein de notre voie lactée, que de même celle-ci, avec ses myriades de cellules solaires, constitue comme un ensemble distinct littéralement perdu au sein des immensités sidérales ; il n'est pas absurde de la considérer comme située au sein d'un immense foyer de sentiments des liaisons unissant en une conscience globale tous ses atomes solaires. Faudrait-il considérer cette conscience globale qui est comme le relai cosmique de la création de notre petit Soleil, « notre Père qui est aux cieux », comme résultant de la juxtaposition des cellules solaires dans l'espace galactique, ou au contraire, comme étant la cause de leur origine?..... Avec nos idées modernes sur le rôle joué par les lignes idéales de champs de force sur l'origine des organisations « matérielles » et la résistance de celles-ci à se laisser inclure dans les vieux concepts de la physique Aristotélicienne, l'induction Baconienne a perdu son prestige, sans du reste que la déduction des anciens Théologiens ait retrouvé le sien.

Il ne nous est plus possible d'« induire » de nos observations sur l'univers matériel, une description cohérente de l'ontogenèse de l'Univers, que de la « déduire » des vieilles révélations prises au sens littéral. Cette double méfiance est encore accrue par les idées de l'Hindouisme décrivant une sorte de renversement des opérations des lois cosmiques lorsqu'on s'élève d'un plan formel à un plan non figuratif. Nous retrouvons ici la partie affirmative du doute Socratique. Nous ne connaissons pas le dernier mot des énigmes de l'Univers, mais nous savons pertinemment, que les anciennes conceptions

Anthropocentriques et Géocentriques ont perdu tout fondement.

Un homme d'une intelligence normale n'a donc plus le droit de restreindre le cadre dans lequel il situe ses conceptions religieuses, à l'histoire de l'évolution sur notre planète, depuis le gaz ignés jusqu'à la Biosphère du Père Teilhard de Chardin. Par respect pour l'objet infiniment sacré de notre recherche, nous devons faire un effort suprême pour nous débarrasser même de nos vieilles idées Héliocentriques. Elles sont devenues littéralement blasphématoires tant elles sont inadéquates à leur objet sublime.

En effet, notre attitude vis-à-vis du monde qui nous entoure est encore plus naïvement barbare et puérile que celle des théologies du XVIIe siècle qui se cramponnaient obstinément à la conception des rapports entre la terre et le soleil inspirée par le témoignage des sens, selon lequel le soleil tournait autour du petit satellite sur lequel nous vivons.

La connaissance de la structure des atomes des divers éléments qui composent les corps physiques dits simples, des rapports entre ceux-ci et de ceux qui relient entre eux les atomes variés constituant les structures moléculaires des tissus des objets inanimés et animés du milieu qui nous entoure a complètement renouvelé notre conception du monde. En même temps, elle a donné une importance extraordinaire à l'épistémologie, la théorie de la formation et de la valeur de nos connaissances.

En remplaçant l'idée de la masse considérée comme l'ultime réalité de la matière, par la notion que celle-ci est le résultat de la composition des actions de systèmes de forces extrêmement complexes, la physique moderne a en quelque sorte volatilisé les fondations de notre représentation de la réalité de l'univers sensible. Tout d'abord, elle dérange nos habitudes mentales en augmentant d'une nouvelle étape nos représentations sur l'origine de nos sensations. La physique du dernier siècle et une de ses dépendances, la psychophysiologie avaient confirmé ce que Platon savait déjà, à savoir que les propriétés de couleurs, de chaleur, de contexture, de forme, de sonorité que nous attribuions aux objets extérieurs sur la foi des rapports de nos sens, étaient en réalité littéralement créés en nos centres nerveux à partir d'ébranlements engendrés par des impacts assez mystérieux transmis par l'air ou l'éther dans lesquels on ne trouverait pas la trace des qualités lumineuses, colorées et sonores que nous sommes amenés à attribuer aux objets si les vibrations qui émanent d'eux n'étaient élaborées en éléments de perceptions par le relais des organes des sens.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, nous avions l'impression que les corps qui étaient à l'origine des vibrations mettant en branle les impressions sensorielles étaient pour la plupart des objets continus. La surface des corps agissait sur la lumière comme une sorte de prisme sélectif qui aurait décomposé la lumière incolore de l'arc-en-ciel dont elle absorbait certains rayons, tandis que d'autres, toujours incolores, étaient réfléchis vers l'œil du spectateur qui les organisait en sensations et couleurs que nous attribuions à l'objet. Cette surface était censée être continue. De même la corde du violon qui imprimait à l'air des vibrations ébranlant la membrane du tympan, était aussi continue, ainsi que le banc sur lequel les amoureux s'asseyent ou la table sur laquelle nous écrivons ces lignes.

Les organes variés de notre corps, paraissaient contenus dans le sac continu de la peau, de même que les atomes des gouttes d'eau étaient considérés comme contenus dans une sorte de sac constitué par la tension superficielle qui expliquait (plus ou moins bien) l'espèce de cohésion de la goutte d'eau.

Maintenant, nous savons que tous les corps sont composés d'atomes qui, non seulement ne se touchent point, mais ne sauraient se toucher sans engendrer une série d'explosions épouvantables. En négligeant

les rayons cosmiques pour nous en tenir à notre seule Terre, chaque atome a son espace vital absolument particulier où ses électrons poursuivent leur course dans un « splendide isolement » et si les corps présentent des caractères d'homogénéité apparente, ainsi que d'une surface définie, cela tient exclusivement à l'insuffisance de nos organes de perception. Du reste cette possession d'un espace interne spécifique ne vaut que pour des modalités énergétiques du même ordre, car tous les points de l'espace sont « transgressés » par une quantité quasi infinie de rayons cosmiques.

Au lieu d'une masse statique, la réalité matérielle des objets qui nous entourent se présentent comme la rencontre et la composition d'innombrables petits systèmes énergétiques qui ne paraissent stables qu'à cause de l'équilibre des forces centripètes et centrifuges d'un potentiel prodigieux maintenant dans des circuits constants les divers éléments des ensembles d'énergies qualitativement et quantitativement variées qui constituent leur structure. Si les corps gardent leurs formes et leurs propriétés, c'est « grosso modo » parce que de même qu'à l'intérieur des atomes, il y a un équilibre actif entre les énergies centrifuges propulsant les électrons autour du noyau et les énergies centripètes qui maintiennent leur course autour du noyau ; il y a aussi équilibre entre les radiations centrifuges émanant des divers systèmes de forces des accumulations d'atomes constituant les corps et qui tendraient à éloigner les atomes les uns des autres à la manière des galaxies de l'univers en expansion, ce qui vaporiserait en quelque sorte la substance des corps, et les forces centripètes de cohésion qui attirent les atomes vers le centre des systèmes nucléaires qu'ils contribuent à constituer, forces centripètes qui, si elles n'étaient pas très exactement compensées, entraîneraient les atomes vers le centre de l'objet qu'ils constituent, engendrant ainsi une effroyable « marmelade d'atomes » auprès desquelles les explosions nucléaires de nos apprentis-sorciers seraient d'insignifiants enfantillages.

Ainsi, au lieu de la vision d'un univers où toutes les apparences d'objets sont engendrées par la guerre des opposés, ce qui inspirait à Héraclite son « Polemos pater panton » : « le conflit est père de toutes choses » il faudrait devant le triomphe d'une harmonie en action représentée par les équilibres évolutifs de tous les êtres, dire que l'Univers est constitué et maintenu par une Harmonie sereine, subtile et allègre, bien que composée de forces gigantesques.

Ce triomphe constant de l'harmonie conservant un juste rapport entre ce qu'on pourrait nommer les égoïsmes centripètes qui, maintiennent l'individualité des organismes, et l'anarchie centrifuge qui assure leur évolution, correspondrait à la manière dont les actions de Vishnou et Shiva se conjuguent dans l'œuf de Brahma. L'action dans laquelle Shiva pousse à l'éclatement des formes vieilles tandis que Vishnou assure la victoire de la vie harmonieuse dans le maintien des équilibres nécessaires, s'étend non seulement à notre petit système solaire, mais aussi à l'immense ensemble constitué par tous les mondes solaires composant notre voie lactée et peut-être aux relations intergalactiques ?

Donc au milieu de l'univers bariolé de couleurs, tout vibrant des chants de la nature et des bruits de l'industrie humaine et où, conformément à la contradiction logique d'Aristote, tous les objets ont leur espace vital particulier nettement défini, au sujet desquels nos sens nous racontent de si jolies histoires, inspirant les strophes de nos poètes, les lyrismes de nos peintres et les symphonies de nos musiciens, nous nous trouvons devant un univers incolore, ubiquitaire et d'un mutisme encore plus complet que celui qui inspira à Pascal sa célèbre exclamation « le silence éternel des espaces infinis m'effraie » et ce silence est accompagné d'une obscurité totale au sein de laquelle la lumière n'est qu'une virtualité dont l'actualisation demande l'œil humain, obscurité qui inspira à Racine, cet autre génie du XVIIe siècle les

vers fameux :

« Et la mort à nos yeux qui ravit la clarté
rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté ».

Impossible de mieux faire entendre que le « jour », le réceptacle conscient « aphotique » [1] de l'expérience humaine, ne connaît la clarté que grâce à l'existence de sujets doués de sens capables de créer les facteurs de la perception de la lumière et de sa décomposition en couleurs, de teintes aux intensités variées, de la diversité desquelles naît la possibilité de percevoir en les opposant à des perceptions d'autres couleurs, les objets constituant notre univers visible.

La pénétrante intelligence de Taine lui avait permis de déduire de la Critique Kantienne de la connaissance des phénomènes, les conséquences qui s'imposaient déjà et lui ont inspiré son fameux jugement : « La vie est une hallucination vraie ». Tous les lycéens du second cycle le savent aujourd'hui et le comprennent. Mais bien peu nombreux sont ceux qui en tiennent compte dans l'organisation de leur vie.

La vision de cet univers entièrement dynamique où les structures énergétiques des divers organes des corps sont incluses dans les réseaux contraignants de dynamismes constituant les limites des formes au sein desquelles sont les corps, cette idée n'a après tout, pas une très grande importance au point de vue moral, c'est-à-dire de la direction de notre vie. Ce qui compte pour la morale, ce n'est pas la nature intrinsèque des choses sur lesquelles portent les jugements de valeurs inspirant nos choix lesquels constituent toute la substance de notre vie morale et dont l'orientation détermine la valeur créatrice de notre vie. Ce qui importe, c'est cette orientation elle-même, laquelle est beaucoup moins inspirée par la nature intrinsèque des objets que par la valeur et la place que nous leur attribuons dans l'ensemble de l'Univers et des normes directrices que nous attribuons à sa nature et à nos devoirs. Bien avant la phénoménologie de Husserl et de Heidegger, d'importants penseurs parmi lesquels on peut citer en France Renouvier, Ravaisson et Hamelin, en contribuant à la conversion de l'idéalisme philosophique en spiritualisme, avaient indiqué que l'essence des êtres était surtout constituée par leurs liaisons avec l'ensemble de l'Univers dont l'Unité s'affirme à mesure qu'on s'élève au-dessus des différentes actions des oppositions fragmentaires. On remarquera combien cette position de la philosophie idéaliste scientifique moderne est proche de celles de certains matérialistes faisant de la conscience « le sentiment des liaisons ».

Nous n'avons donné ces indications très superficielles sur la façon dont les écoles philosophiques modernes se représentent la position de la conscience devant l'Univers objectif que pour communiquer au lecteur non averti le sentiment de toute l'étendue du problème de la définition de l'homme dans ses rapports avec le Monde. Nous tenons cependant à nous élever contre la tendance trop courante dans certaines écoles à confondre l'esprit avec la conscience et son contenu. Nous espérons que nos lecteurs ont senti à la lumière des descriptions Hindoues, que l'Esprit dans son unité fondamentale est au-dessus de toutes les représentations et qu'ils seront ainsi préservés des généralisations abusives et de la position de faux problèmes.

Mais s'il nous est difficile d'arriver à des vues définitives sur les relations entre notre foyer de conscience et l'univers duquel il reçoit la condition de son existence, nous pouvons cependant tirer de ce trop bref exposé des conceptions actuelles sur la réalité des objets inanimés et animés, de très

1 Du grec « a » privatif et « Phos » lumière.

importantes indications sur les conditions de fonctionnement de la conscience après la mort du corps. Si, comme on a lieu de le croire à la lumière des innombrables manifestations spirites, même en admettant qu'à peine une sur mille de celles-ci ait une valeur démonstrative, la conscience survit à la mort des corps ; la perte des organes des sens semble devoir lui interdire toute perception sensorielle nouvelle. De nombreux cas de persistance des souvenirs après la perte totale de leurs centres cérébraux par les blessés de guerre, permettent de penser que la mémoire peut continuer à exister après la mort. Mais étant donné la suppression d'organes des sens permettant d'organiser les états variés du monde ambiant en perceptions sensorielles comparables à celles que nous recevons du monde lorsque nous sommes à l'état de veille, il est bien vraisemblable qu'après la mort, nous ne pouvons plus continuer à ajouter de nouvelles mémoires d'expériences sensorielles à celles qui servaient de base à la notion de notre identité personnelle.

Ceci restreint la vie d'outre-tombe à être un peu comme celle des ombres des Champs Elyséens des Grecs, une simple réminiscence des scènes variées que nous avons enregistrées pendant la vie terrestre. Un problème important serait de savoir si les mémoires durent indéfiniment ou si elles finissent par s'user à la longue pour finir par disparaître comme l'affirment les Hindous qui décrivent une série de morts successives des divers étages des activités psychiques subsistant après la mort. Une autre possibilité de persistance d'activités psychiques nouvelles après la mort serait fournie par la persistance des doubles subtils du corps physique, le corps éthérique et le corps astral des occultistes, qui seraient dotés d'organes des sens, prototypes archétypiques des sens du corps physique et grâce auxquels l'individu pourrait continuer à organiser ses contacts avec le monde qui l'entoure, en perceptions similaires à celles qui forment la substance de l'expérience vitale des vivants. Ceci permettrait aux défunts de continuer leurs relations avec leurs êtres chers autrement que dans le retour mnésique vers le passé. Pour que ce fut possible, il faudrait que ces véhicules continuent à être animés d'un principe vital créateur, leur permettant de continuer à réaliser des activités créatrices basées sur un libre choix.

Or, il ne semble pas que la spontanéité, la vie indépendante des véhicules psychologiques après la mort, spontanéité qui permet toutes les manifestations si impressionnantes de décédés enregistrées par les Sociétés pour les Recherches Psychiques, subsiste après l'épuisement des énergies vitales accumulées dans ces véhicules au moment de la mort. Dans chaque être humain, les divers véhicules de conscience, sentimentaux, intellectuels, volitifs ont une vitalité propre plus ou moins développée, et qu'ils reçoivent des supports physiques de leurs centres d'action. Selon les Hindous et de nombreuses écoles – dites occultes, – cette vitalité ne se dissipant que graduellement après la mort du corps, permet à ces facultés de continuer à fonctionner individuellement au sein du corps éthérique et astral jusqu'à ce que ce dernier ayant complètement épuisé les énergies fonctionnelles qu'il recevait de sa participation à l'ensemble de l'individu incarné, se soit assoupi en tant que foyer unifié de conscience par suite de la stratification des divers degrés des mémoires émotives qui constituent sa substance. C'est même pour éviter cette possibilité de la persistance prolongée d'automatismes psychologiques des corps éthérique et astral, qui les exposeraient à être envoûtés par des esprits malfaisants, que les Hindous font incinérer leurs morts.

Il est donc possible qu'il y ait après la mort du corps comme une sorte de prologue de la mort de l'âme, au cours de laquelle les divers aspects de la vie consciente épuisent les facultés d'actions nouvelles (qu'il ne faut pas confondre avec les mémoires et leurs possibilités de reviviscence) accumulées en elles, comme continue la vitesse acquise d'un navire dont on arrête les hélices en pleine course. Mais ce chant du cygne de l'activité consciente ne saurait durer que quelques semaines, quelques années, quelques décades, ce qui est complètement insignifiant au regard de l'éternité.

En résumé, la vision du monde que nous donne la physique moderne est incompatible avec la persistance indéfinie après la mort d'une vie psychologique qui serait la continuation de celle que nous avons menée sur terre. Cependant il est possible qu'il y ait, entre celle-ci et celle dans laquelle nous nous établissons après la mort, une survie de la conscience dans ce que nous appellerons une double période de transition. Dans la première, la conscience en vivant sur son fond d'énergies accumulées dans les sièges de ses facultés, pourrait continuer à entretenir des rapports plus ou moins spontanés avec les mirages du monde qui lui est familier. Dans la seconde période qui serait une sorte d'autophagie psychologique, elle ne pourrait que revivre statiquement mais en les épuisant, les mémoires accumulées au cours de l'existence passée.

CHAPITRE VII

SOCIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE

Depuis que les Fées de la Métaphysique ont été chassées des Sciences, la Psychologie a cessé d'être la science de l'âme pour n'être plus que celle, beaucoup moins ambitieuse, mais beaucoup plus précise, des diverses activités de la conscience. Se refusant à dépasser les données de l'expérience pour édifier des systèmes ambitieux et plus ou moins fantaisistes, la plupart des psychologues scientifiques se livrent à des analyses de plus en plus minutieuses d'aspects de plus en plus restreints des faits de conscience. Ils ont ainsi enrichi énormément notre connaissance des modalités de la vie psychologique, mais sans ajouter de lumières bien nouvelles ni à notre connaissance des origines de l'homme considéré comme individu conscient, ni sur les fins qui pourraient être assignées par la vie à l'édification de ces structures de facultés de conscience que paraissent être les humains.

Notons cependant le parallélisme entre la hiérarchie générale des facultés dressée par la psychologie occidentale et celle des Hindous. Ceux-ci décrivent dans la psychologie de l'homme terrestre trois étages par lesquels il participe aux trois plans inférieurs de l'univers. Les sentiments ou passions livrant la conscience à l'influence des instincts généraux de l'espèce, la pensée concrète qui se dégage difficilement des emprises sentimentales, et la pensée abstraite ou rationnelle, ouverte aux inspirations du monde des causes et des idées générales abstraites. Notre psychologie fait également du sentiment, sous toutes ses formes, la base de la vie consciente, l'obscur humus affectif d'où se dégagent les premières représentations mentales qui sont d'abord les perceptions empiriques des objets utiles à la satisfaction des désirs, perception suivie par des analyses de leurs propriétés. Plus tard lorsque les remous violents causés par les passions sont calmés, naissent des opérations mentales plus nobles, basées sur l'abstraction et la synthèse et permettant à la conscience de s'élever aux idées générales dont Taine disait qu'elles avaient été son seul aliment pendant 50 ans et grâce auxquelles la conscience débouche sur les mystères du monde des causes.

Par contre ce parallélisme ne s'étend pas au troisième terme de la hiérarchie occidentale constituée par les volitions. Les Hindous poussant leurs analyses beaucoup plus profondément que les Occidentaux, font une différence très nette entre toutes les infinies variétés des désirs de tous ordres et la volonté pure. Celle-ci exige non seulement la domination absolue de toutes les passions d'origine physiologique et sociale, mais même l'empire sur les habitudes mentales, parti-pris et préjugés, qui pourraient déterminer l'action sans l'intervention d'un choix souverain, parce que libre et qui seul constitue pour eux la volonté. D'après eux, les sages complètement libérés de leur nature humaine sont seuls capables de se livrer à un acte purement libre de volonté. Ils rejoignent ainsi Boutroux disant dans sa « *Contingence des lois de la nature* » qu'à peine quelques hommes par millions arrivaient à la volonté pure. Donc pour l'immense majorité des humains ce qu'on appelle volonté n'est que la variété des passions auxquelles ils sont soumis.

Cependant les Hindous font une très grande différence entre les désirs et passions inspirés par l'égoïsme, poussant l'individu à affirmer son être au détriment d'autrui et les nobles élans d'enthousiasme également passionnels, mais provoqués par l'amour désintéressé du Vrai, du Beau et du Bien. Cet amour est pour eux complètement différent des diverses formes de Kama, le désir. Tandis que celui-ci est centripète, visant l'accumulation égoïste de possessions et de jouissances et à leur extension, l'amour des hautes valeurs est inspiré par l'intuition de leur réalité. Cette intuition ne devient assez forte pour pousser à l'action que lorsque l'individu a suffisamment développé sa perception rationnelle ou

intuitive des lois de l'univers sur le plan mental abstrait pour s'élever au-dessus de celui-ci jusqu'à la sphère lumineuse de l'intuition de la valeur radieuse des archétypes idéaux qui dirigent les activités normatrices des grandes lois de l'univers. Tandis que le désir reste enfermé dans le monde de la forme où les objets sont agrégés autour de centres distincts, la noble passion de l'enthousiasme a sa source dans le monde lumineux des normes cosmiques dont, de même que Dieu, pour St Bonaventure, « le centre dynamique est partout et la circonférence nulle part ».

Pour l'Hindouisme, la volonté pure est encore supérieure à l'enthousiasme sacré et plein de gratitude provoqué par la contemplation des œuvres les plus hautes de la création. Pour s'y élever, l'homme doit avoir parcouru le cycle de la vie terrestre consciente, avec ses désirs, son intelligence concrète et son intelligence rationnelle supérieure, dégagée de toute préoccupation pratique, puis celui de l'intuition esthétique, scientifique et morale, pour s'établir enfin sur celui où la puissance Créatrice du Cosmos n'étant pas encore engagée dans les spécifications idéales des espèces et des individus, reste un pur « matériau » prêt à recevoir l'empreinte originale d'un acte vraiment créateur, d'une volonté libre.

Il y a donc une différence très marquée entre l'état actuel de la psychologie occidentale (prise sous sa forme la plus élémentaire et générale du reste) et celle de l'Hindouisme. Cette différence est encore accentuée par l'aspect psychologique de la Sociologie. En effet, les successeurs d'Auguste Comte, le génial fondateur de la sociologie, ont apporté un appoint considérable au Matérialisme en attribuant une origine sociale aux émotions les plus noblement altruistes allant à l'encontre de l'instinct égoïste, et aux intuitions les plus surprenantes qui donnent la connaissance de faits inaccessibles à la simple expérience. L'école sociologique a démontré les formations au sein des collectivités humaines de courants de forces psychologiques contraignantes qui entraînent les individus à agir de la même manière et même, à adopter des représentations mentales similaires. Mais tandis que la similitude des comportements peut s'expliquer par la tendance bien connue à l'imitation, la similitude des représentations mentales soulève un problème difficile pour la théorie matérialiste de la conscience affirmant que celle-ci naît de l'activité des centres nerveux.

Il faudrait penser que de même que l'influx nerveux circule librement le long des nerfs dont les cellules sont pourtant formés d'atomes discontinus, la distance séparant les divers membres d'une collectivité humaine, lesquels constituent les cellules du corps social ne met pas un obstacle à la circulation des pensées entre les foyers individuels de conscience, ce qui permettrait à l'ensemble de ces consciences de former comme un support trans-matériel de la vie psychique nationale. On sent immédiatement à quelles difficultés conduirait cette vue dotant les groupes humains qu'il s'agisse de nations, de classes sociales ou de confessions religieuses, de sortes d'âmes collectives comparables de loin à l'Anima Mundi des anciens, et qui du point de vue du matérialisme radical désirant prouver que la conscience naîtrait de la matière, présenterait le vice radical de faire naître les valeurs psychologiques de confrontations et de synthèses dénuées de supports matériels.

C'est de cette espèce d'aura mental collectif de leur milieu social ou national dans lequel serait conservé l'ensemble des pensées abstraites les plus générales, les plus élevées comme des émotions les plus nobles, que les individus recevraient les intuitions de connaissances et d'inspirations qui les aideront à dépasser le domaine du déjà connu et de l'inaccessible aux sens, pour enrichir leur conscience, et en même temps la connaissance claire du groupe auquel ils appartiennent.

Cette théorie permettant d'expliquer les facultés supérieures de l'homme sans faire appel à l'existence d'une nature spirituelle supérieure à l'ensemble des produits déposés dans la conscience par l'évolution

naturelle, a été accueillie avec sympathie par les matérialistes. Certains psychanalystes ont adopté une thèse similaire en décrivant, comme une sorte de complément psychologique à une conception organique de l'humanité, semblable à celle de l'Adam Kadmon du Judaïsme et du grand corps de l'humanité de Pascal, ce qu'ils appellent « le subconscient racial ». On ne nous a pas dit s'il était constitué par la présence d'une émanation du monde des idées de Platon et des valeurs dont elles portent la source, au sein de cet espèce d'agglomérat des pensées des membres de la société, ou bien s'il résultait simplement de l'accumulation des idées les plus nobles engendrées dans le passé par les consciences individuelles et qui y seraient conservées comme les livres sur les rayons d'une bibliothèque, et surtout on ne nous a pas dit en quoi consistait ce réceptacle collectif des valeurs engendrées par les individus, ni d'où il provenait.

Ces théories faisant sortir les intuitions supra-intellectuelles, non pas de la présence de causes transcendantes à l'origine des êtres, qu'ils soient individuels ou collectifs, ni de la présence de facultés plus ou moins métapsychiques créatrices de valeurs spirituelles au sein des individus, mais d'une espèce de faculté qu'auraient les collectivités d'engendrer des valeurs spirituelles au sein des individus, par une sorte de fermentation spirituelle spontanée, a été battue en brèche par la critique récente. Les thèses qui font appel à l'instinct d'imitation pour expliquer la cohésion de l'ensemble des consciences se heurtent à la difficulté qu'elles veulent expliquer la fluidité libre de l'esprit, par l'automatisme. On voit mal comment l'accumulation de valeurs quantitatives pourrait engendrer des valeurs d'une qualité nouvelle, comment par exemple le jugement de vingt juges ignorant le mouvement de la terre autour du soleil pourrait engendrer une valeur d'information supérieure ou égale à la connaissance d'un Galilée. En particulier si le subconscient racial est la source des inspirations des individus, et si ceux-ci ne peuvent y déverser que des fruits des expériences réalisées dans le milieu social, comment expliquer l'insatisfaction qui pousse les révolutionnaires à vouloir détruire la société dont le passé serait la seule source de l'édification des représentations collectives auxquelles ils devraient la totalité de leur idéation et de ses aspirations. Cette thèse nous rappelle la célèbre plaisanterie anglaise à propos d'un apprenti-icacre qui voudrait s'élever au-dessus du sol en tirant sur ses cordons de souliers.

Ceci n'est qu'une boutade, mais si l'on rejette l'hypothèse que les créations de valeurs spirituelles au sein du subconscient racial soient engendrées par des normes transcendantes, ce qui ne ferait que reporter les influences spirituelles sur un plan plus élevé ; l'hypothèse de la création des valeurs spirituelles par des rencontres hasardeuses et réciproquement génétiques au sein de la décantation des expériences humaines dans le réceptacle subconscient racial dont on n'explique ni la nature, ni l'origine, nous paraît beaucoup plus onéreuse que de les faire dériver de l'élévation individuelle de la conscience à un plan où elle participe, dans la mesure de sa réceptivité, aux idées générales archétypiques du cosmos. Il est vrai que, s'approchant d'une conception vraiment spirituelle de la relation de l'individu avec la présence transcendante, les psychologues commenceraient à percevoir que la différence séparant le moi, que nous connaissons et qui est fait de l'ensemble des mémoires de notre expérience passive et active, de l'Esprit, qui est Unique et Transcendant, est une différence de nature et non de degré faisant la confusion entre ce qui est notre moi et ce qui en nous est universel. Nietzsche disait déjà « Chacun est pour lui-même l'être le plus distant » tandis que Minkowski en pensant l'omniprésence de l'Esprit, s'écriait en 1933 : « notre âme est partout sauf en nous-mêmes ».

L'observation nous apprend qu'il y a fort peu de chances pour que nos opérations mentales supérieures nous soient inspirées exclusivement par l'accumulation des pensées les plus élevées des autres humains collectées dans une sorte d'âme supérieure du groupe. En effet, l'expérience maintes fois répétée prouve que l'agglomération des individus en groupes nombreux, loin d'élever la résultante de leurs pensées et

de leurs émotions, exerce sur celles-ci une influence dégradante, ravalant les sentiments au niveau commun le plus bas, bien loin de les élever à une qualité inaccessible aux individus séparés. Les Romains disaient déjà : *Senatores bonae viri, Senatus autem mala bestia* « Les Sénateurs sont bons mais le Sénat est une bête mauvaise ». On tombe avec la foule mais on s'élève seul vers l'Unique, guidé par la subtile lumière intérieure.

De même l'hypothèse matérialiste faisant de la conscience une production des activités du système nerveux dans lequel elle serait le « sentiment des liaisons » unissant notre centre individuel aux objets extérieurs, ne nous explique absolument pas le processus par lequel ce sentiment intime, naissant au centre de notre matière cérébrale ou médullaire, peut-être transporté dans un centre extérieur sans support physique et où seraient accumulés tous les résidus des expériences naissant des activités des autres centres nerveux de l'espèce humaine. Si l'on considère les sentiments et les pensées comme des sortes d'ondes énergétiques que les couches corticales du cerveau auraient la propriété d'engendrer, alors se pose immédiatement le problème des lois des associations entre pensées et sentiments de nature similaire, dans des consciences individuelles différentes et de leur agglomération en un centre collectif, sans support matériel, et avec lequel les consciences vivantes pourraient entrer en communication, soit pour y déverser leurs sécrétions mentales de même nature, soit pour y puiser des inspirations.

Le sentiment, si puissant au fond de la conscience, des impératifs catégoriques de la loi morale, comme disait Kant, pose à son tour le problème de l'origine de l'échelle des valeurs qui nous est ainsi révélée. En remontant de causes en causes, il est bien difficile d'échapper à la nécessité, admise par Platon, de la réalité des forces normatives des valeurs morales idéales et de leur ordonnance en une échelle montant progressivement des sentiments les plus grossiers et des idées les plus limitées, à celles dont les représentations sont volatilisées dans leur extension aux sphères les plus élevées et les plus infinies du monde de l'Esprit. Et nous voici revenus aux Harmonies préétablies du Spiritualisme.

Au contraire, les conceptions traditionalistes avec leurs sept plans de l'Univers de natures différentes et de plus en plus subtiles et universelles et permettant aux formes de conscience de s'y établir en centres d'activité situés sur les niveaux correspondant à la valeur de leur fonctionnement, et d'utiliser ces centres nouveaux pour engendrer de nouvelles synthèses capables de s'élever encore plus haut [1] expliquent très facilement la possibilité de l'intégration des productions des consciences individuelles en des ensembles qualitatifs de plus en plus élevés, mais qu'elles n'enrichiront que quantitativement sur leurs divers plans. L'actualisation, c'est-à-dire le passage de la virtualité à la réalité de valeurs supérieures, proposée par la hiérarchie des structures cosmiques, ne peut être réalisée que par les efforts de dépassement des consciences individuelles d'après les conceptions axiologiques de la toute récente « morale du dépassement » à travers laquelle les « âmes ouvertes » de l'Occident rejoignent l'héritage des sages d'Orient.

Nous aurions pu appuyer ce bref examen des lumières jetées par les recherches dites psychiques sur les fonctions peu connues de la conscience, recherches dont les ouvrages du Colonel de Rochas, Directeur de l'École Polytechnique, du Dr Encausse et du Recteur Boirac de l'Université de Dijon parmi les plus connus des auteurs contemporains de langue française, donnent des analyses particulièrement autorisées. Le cadre de cet ouvrage nous a amené à nous cantonner dans la considération d'aspects moins fréquemment exposés du problème qui nous occupe. En aboutissant aux mêmes conclusions que

1 C.F. « *Le Personnelisme* », J. de Marquette.

les auteurs susmentionnés, mais par d'autres voies, nous aurons peut-être aidé certains à élargir leurs conceptions de l'ensemble des aspects du problème capital de notre vie ; celui de son organisation la plus appropriée à ses fins.

Il nous reste à passer à la partie critique de cet ouvrage en montrant comment la philosophie, cette recherche désintéressée et sereine de la sagesse réalisée dans une belle et bonne vie, nous engage à apprécier la réalité et la valeur d'usage des diverses vues esquissées dans les chapitres précédents.

CHAPITRE VIII

LA CONVERGENCE DES VOIES

Le but de cet ouvrage avant tout pratique, est d'examiner les diverses conceptions du Monde pour en déduire un mode d'existence permettant d'éviter les pièges tendus par la vie et de réaliser les possibilités grandioses qu'elle nous offre.

Le respect maximum pour « Ce qui est réellement » que ce soit un Créateur Divin engendrant le monde par la concrétisation de ses pensées créatrices, ou tout simplement le « Tout de l'Univers » qu'il soit statique ou en voie d'expansion et d'évolution, nous a amené à suivre deux règles essentielles du Cartésianisme, celle de l'évidence en n'acceptant rien pour vrai qui ne nous paraisse évidemment être tel, et celle qui enjoint de procéder à des analyses complètes avant de prétendre passer à la formulation de jugements de nature ou de valeur. Bergson a du reste donné le même conseil à ceux qui veulent parvenir à l'intuition, en leur recommandant « d'épuiser l'information » avant de s'efforcer de s'élever au-dessus des opérations intellectuelles. Cet « épuisement de l'information » rejoint évidemment l'analyse complète de Descartes.

Notre respect souverain pour la Cause Première nous impose une saine et modeste méfiance à l'égard de nos opinions. Au nom de la dignité de la personne humaine et de sa liberté de pensée, condition primordiale du développement des facultés morales et spirituelles, nous devons nous garder de croire trop facilement que nous avons une compréhension adéquate des enseignements religieux, ainsi que des lois de la nature. Nous devons au respect des valeurs sacrées que les Religions s'efforcent de servir, de tenir compte de trois facteurs très importants.

En premier lieu, les débats passionnés qui ont marqué les divers conciles indiquent que les théologiens qui ont codifié les dogmes religieux semblent avoir été sujets à toutes les fragilités humaines. Le second est qu'il est bien difficile d'admettre avec un géocentrisme plus que naïf, que le Verbe Créateur de tous les Univers ait « au commencement » formulé ses conceptions créatrices dans un des langages qui devaient être développés sur notre petite terre. L'histoire de la Pentecôte où les hommes venant des quatre coins du monde, entendaient les Apôtres inspirés par le Saint Esprit leur parler en même temps dans chacune de leurs langues respectives, est une indication précieuse sur la nature de la « révélation » d'une inspiration transcendante au moyen d'une langue humaine. Il semble probable qu'une illumination aveuglante et ineffable dans sa généralité ne devienne accessible à l'entendement humain qu'après avoir été « révélée » c'est-à-dire revêtue d'un voile qui, en la précisant, la réduit aux limites des formes d'un langage déterminé. Le fait que les scripteurs des Védas aient reçu leurs révélations en Sanskrit, que Moïse ait entendu la sienne en Hébreu, tandis que l'Archange Gabriel dictait en Arabe les Sourates du Coran à Mohammed, ne prouve pas que Dieu parle Sanskrit, Hébreu, Araméen, Grec, Latin ou Arabe. Cette diversité des langues dans lesquelles les grandes religions ont été révélées ne prouve pas non plus qu'elles aient été toutes illusoires sauf une, ni même sans exception.

L'Histoire de la Pentecôte semble indiquer au contraire que, conformément aux théories de l'Hindouisme et aux expériences mystiques variées, l'illumination éblouissante du contact direct d'une conscience humaine avec des modalités variées de la Réalité Transcendante ne devienne explicite et définie qu'en retombant sur des niveaux de conscience assez bornés pour que la mentalité humaine puisse y trouver des symboles formels permettant d'exprimer cette expérience anormale en termes connus.

Enfin, l'histoire des textes religieux prouve qu'ils sont les fruits d'une longue évolution au cours de laquelle ils ont subi maintes transformations avant d'atteindre la forme dans laquelle ils se sont cristallisés.

En conséquence, si les différentes révélations ont été inspirées d'En-Haut, ce qui n'est pas certain mais n'est pas non plus impossible, étant donné l'identité de leurs prescriptions morales, et comme le Coran l'admet si généreusement : « Il n'est point de peuple qui n'ait eu son Prophète » ; il est probable qu'elles ont consisté en inspirations « idéales » sous forme d'idées pures, constituant ce que notre Maître, Henri Delacroix, nommait « la pensée sans image » et qui ont été transcrites par les écrivains inspirés, en images verbales appartenant à leur langue particulière. Cette nécessité d'une adaptation de la lumière radieuse de l'inspiration, aux petites cases intellectuelles que sont les mots des diverses langues, implique que la pureté éblouissante de l'illumination est trahie par une adaptation au moins partiellement inadéquate de la lettre du langage utilisé, lettre qui selon Jésus est meurtrière pour les éclairs vivifiants de l'Esprit.

C'est ce qui, avec les modifications d'expression et même d'enseignement apportées par l'histoire, explique pourquoi dans chaque religion les textes révélés sont suivis d'une abondance extraordinaire de commentaires et d'interprétations. Chacun des quatre Védas de l'Inde est complété successivement par des vastes collections qui les complètent. Viennent en premier les Brahmanas, développements sur la portée des hymnes et des sacrifices, eux-mêmes suivis des Aranyakas, recueils des réflexions des ermites dans les forêts. Puis viennent les Upanishads, importants traités philosophiques répartis entre les quatre Védas. La Torah Judaique est commentée d'abord dans les six grands recueils de la Mishna, puis dans les vingt-cinq énormes infolios du Talmud. Le Coran est suivi par d'innombrables Hadith explicatifs. On sait aussi que les Soutras des enseignements du Bouddha sont complétés par le volumineux ensemble des Tripitakas et aussi comme les quelques courts chapitres des Évangiles ont donné lieu aux immenses développements des théologies Chrétiennes.

Cette abondance d'élucidations prouve la relativité des interprétations des textes révélés, et par conséquent l'importance de la qualité des facultés d'interprétation des fidèles qui y cherchent la lumière. Il ne s'agit pas seulement de connaître et d'accepter les opinions des théologiens. Il faut surtout être capable de retrouver dans leurs écrits le sens le plus élevé qu'ils ont voulu y inclure, et dans la mesure où ils ont été inspirés par des illuminations spirituelles, il faut pouvoir se dépouiller des obstacles intérieurs empêchant notre conscience de s'ouvrir aux lumières dont ces textes sont les signes symboliques.

Ainsi dans la recherche de la vérité suprême à travers les textes religieux, comme dans celle de la communion mystique, ce couronnement de la pratique religieuse, tout en tenant compte du fait que pour une part importante, les « Écritures » sont d'origine historique, c'est-à-dire humaine, il est de la plus impérieuse nécessité de pratiquer dans le domaine mental aussi bien que dans celui de la morale une vigilante catharsis ou purification de l'âme. Cette purification constante de la conscience est le premier échelon de la « Scala Mystica » par laquelle l'âme peut s'élever aux sphères sublimes de l'extase spirituelle. C'est pourquoi, à mesure que nos lumières intérieures progressent, nous sommes amenés à rejeter certaines idées anciennes et surtout les attachements sentimentaux qu'elles provoquaient. D'où la vanité des querelles sur les textes religieux, car même en prenant la précaution de se mettre d'accord sur le sens des termes employés, les interlocuteurs ayant chacun un fond psychologique différent, n'arrivent jamais à parler exactement de la même chose en employant les

mêmes termes. Les persécutions religieuses sont non seulement léonines, mais stupides, car il est impossible de transmettre une idée à un autre cerveau dans toute la richesse qu'elle a pour nous. Tout ce à quoi le tyran, qui se croit orthodoxe, peut prétendre, c'est à une satisfaction d'amour-propre en obtenant une profession de foi vide du sens qu'il cherche à propager et qu'en tout cas il est le seul à posséder comme il le désire. D'autre part, il convient de conserver la claire conscience que nos interprétations personnelles sont fragiles et révisables car elles ne font que traduire l'ensemble des valeurs noétiques que nous avons pu accumuler jusqu'ici et qui ne sauraient sans une invraisemblable inconscience, être considérées comme adéquates et définitives. Ce qui compte n'est pas ce que nous pensons mais la sincérité et la ferveur de notre effort pour être fidèles à l'idéal le plus haut que nous puissions concevoir.

A titre d'exemple examinons le Monothéisme sur lequel les croyants des trois filles de la Bible, Judaïsme, Christianisme et Islam sont censés s'unir. De quel Dieu s'agit-il réellement pour leurs fidèles ? Il y en a au moins trois niveaux de connotations éthiques et philosophiques répandues avec d'innombrables variantes dans les milieux religieux. Dans le seul Judaïsme et pour la même époque, on a déjà signalé des variations entre les caractères de Dieu conçus par Abraham, Isaac et Jacob. La plus ancienne représentation générale est celle d'un Monarque Assyrien orgueilleux, jaloux et vengeur, c'est-à-dire rancunier. Comme un dictateur ou un chef de bande en lutte contre des ennemis, Il veut pouvoir compter sur le dévouement exclusif et poussé jusqu'au fanatisme de tous ses fidèles sujets. Il ne se relâche de sa rigueur envers eux que dans la mesure où ils le couvrent de louanges, d'actions de grâce, et de présents ayant d'autant plus de valeur à ses yeux qu'ils leur ont coûté davantage, comme le sacrifice d'un fils premier-né. L'excuse des primitifs qui avaient ces idées était qu'elles correspondaient au comportement des féroces tyrans dont ils craignaient la prépotence. Avec le temps cette conception s'est adoucie pour ne plus être que celle d'un Père Fouettard infiniment sensible au crime de lèse-majesté et à la comptabilité rigoureusement tenue. Ne laissant passer aucune infraction, il précipitait ses fils insoumis dans les enfers variés, où, condamnés à une éternité de tortures terribles, ils étaient en proie à des pleurs et à des grincements de dents, éminemment agréables à sa dignité outragée.

A cette conception d'un Roi céleste rancunier et exigeant, s'opposera après un ou deux millénaires de progrès moraux, celle d'un père plein d'une tendresse sans mesure ni bornes, d'un Roi d'amour à l'indulgence inépuisable. Fait à la mesure de l'homme, c'est un père débonnaire et d'un démocratism frisant la démagogie, pour lequel ses sujets, comme les électeurs, ont toujours raison : un « Bon Dieu » en sucre d'orge fondant, tout dégoulinant de mansuétude et bien incapable de faire une peine même légère à ses créatures. Du reste il n'a créé l'enfer que pour faire peur aux petits enfants afin qu'ils laissent leurs parents bien tranquilles, ce qui fait que les catéchistes modernes nous disent qu'ils ne sont pas sûrs qu'il y ait un enfer, mais qu'ils sont bien certains que, s'il y en a un, il est vide... Entre ces vues extrêmes, il y en a toute une variété combinant les deux notions d'un justicier inflexible et d'un père infiniment plus tendre que celui de l'enfant prodigue.

Étant donné la hiérarchie des structures de l'Univers et les facultés qu'a l'homme de fonctionner sur les divers plans jusqu'auxquels il a haussé ses véhicules de conscience, et les problèmes assez insolubles qui naissent dès qu'on essaie d'interpréter les lois à l'œuvre sur un certain plan métaphysique à la lumière de celles régnant sur notre monde physique crucifié sur l'espace temps ou vice-versa ; les philosophes arrivèrent très vite à l'idée d'un Dieu transcendant échappant complètement aux inconvénients résultant de la confusion des règnes, des plans et de leurs valeurs particulières.

Celles-ci engendrent de faux problèmes, comme celui qui consisterait pour un Chrétien à demander

pourquoi le Tout-Puissant pouvant créer n'importe quel univers et donner à ses créatures une intelligence capable de les guider sûrement vers l'accomplissement de Sa volonté, leur a cependant donné une organisation sensorielle dotant les objets extérieurs d'aspects susceptibles d'éveiller la concupiscence qui les détourne de l'élévation spirituelle indispensable au salut. Ceci fait du Créateur le « grand tentateur ». C'est du reste une explication possible du passage redoutable de la prière de Jésus « et ne nous induis pas en tentation » qui intrigue tant les esprits réfléchis. Il est vrai que ceux-ci ne sont pas trop nombreux, ce qui explique aussi qu'une autre notion fondamentale de l'organisation spirituelle de l'Univers, bien qu'également indiquée dans le « Pater Noster » reste très souvent inaperçue. Il s'adresse au Père « qui est dans les Cieux » ce qui, joint aux allusions « au septième ciel » postule la constitution septénaire de l'Univers, et par conséquent la multiplicité des véhicules psychiques groupés sous le nom générique d'âme. Il est bien difficile de ne pas voir dans les sept châteaux de l'âme de Ste Thérèse, les sept Hekaloth ou demeures de la vieille Mercaba dont les idées ont inspiré la mystique Juive pendant plus de mille ans, que Jésus connaissait certainement très bien car elle était courante chez les Esséniens et paraît avoir inspiré son enseignement : « Il y a plusieurs demeures dans la Maison de mon Père » et aussi les sept plans psychologiques qui répondaient dans la conception Hindous de la nature humaine aux sept plans de la pensée créatrice de Saguna Brahman organisant un Univers à travers Ishvara créant la Trimourti.

A mesure qu'on analyse les représentations fondamentales de l'Univers dans les grandes religions, on s'aperçoit que leurs divergences portent surtout sur des points de détails extérieurs, engendrés par les formes contemporaines des civilisations au sein desquelles les textes religieux ont été cristallisés. A condition de ne pas se laisser hypnotiser par ces aspects superficiels et de ne pas perdre de vue le rôle essentiel des religions qui est d'élever la conscience des hommes vers des niveaux toujours plus élevés de rapports avec l'Essence de l'Univers, on éprouve devant leur développement à travers l'histoire, l'impression qu'elles forment comme une grandiose symphonie dans laquelle les motifs principaux sont repris par les différents groupes instrumentaux et développés dans des tonalités différentes, mais dont les déroulements parallèlement ascendants font du chœur spirituel formé par leur ensemble, le radieux et magnifique diadème spirituel couronnant ce que l'Occident nomme : la Création, « l'Œuvre des six jours » et constituant la lumière guidant l'humanité vers les cimes comme la colonne de feu conduisant Israël à travers le désert.

Notre propos n'est point de nous attarder sur la beauté esthétique et spirituelle du Chœur des religions, mais de rechercher quels enseignements pratiques nous pouvons tirer de cette revue ultra-sommaire, dans l'organisation de notre vie, afin de bien diriger notre voyage terrestre.

Après avoir interrogé les religions sur la nature et la destinée de l'homme, et aussi très superficiellement, hélas, comparé leurs messages avec les faits mis en lumière par la physique, la psychologie et la sociologie, nous en arrivons maintenant aux données de l'expérience spirituelle, terrain où ces deux courants d'information se rencontrent et se complètent. En effet, la mystique est à la fois le couronnement pratique des enseignements des religions, et, en tant que fait d'expérience ayant été éprouvée par des centaines de milliers de sages et d'ascètes de tous les âges et de toutes les religions, elle a tous les caractères d'un fait social et humain accessible à l'expérimentation scientifique. Le temps est venu de rompre en visière avec ce que Bacon appelait les idoles du forum, de la tribu et du théâtre, en faisant le point de nos conceptions modernes sur les situations respectives de la Théologie, de la Mystique, de la Philosophie et de la Science. Pendant quinze siècles, la Philosophie a été réduite au rôle de servante de la Théologie. Celle-ci, assurée de détenir la science absolue, confinait la réflexion philosophique dans les cadres rigides de l'orthodoxie; tandis que la science expérimentale

reléguée dans les officines des Alchimistes et les antres des magiciens dut attendre la fin du XVIIe siècle pour se développer librement. Les situations sont renversées. Sur les socles vacants des idoles théologiques on a érigé celles de la nouvelle religion scientiste, les déesses Raison, Science, Efficience, Vitesse, Tumulte, Production et Démocratie etc... dont les tenants aussi fanatiques que les inquisiteurs moyenâgeux sont prêts à reléguer dans les extérieures non seulement les fidèles des anciens Dieux « ces hypothèses inutiles » mais aussi les esprits nuancés de l'école criticiste qui, à la suite de Kant, Renouvier, Lalande, Bergson et les modernes anti-Aristotéliens, continuent à penser que la subtilité de la réalité vivante échappe aux cadres rigides des lits de Procuste scientifico-sociaux constitués par les généralisations statistiques des hommes qui pèsent, mesurent, comptent et dissèquent les apparences évanescences des réalités fluides, subtiles et évanescence de la vie.

La mystique constitue comme un trait d'union entre les deux dogmatismes opposés des religions et du Scientisme. Longtemps persécutée par les diverses orthodoxies, elle jouit aujourd'hui de leurs faveurs car elle apporte un renouveau de vitalité à la vie religieuse. De même la volatilisation de la matière et les difficultés considérables éprouvées par les physiciens à trouver dans nos langages engendrés par les expériences sensorielles des vocables adéquats aux états transmatériels des milieux cosmiques nouvellement ouverts à leurs recherches, les amène à considérer avec un esprit beaucoup plus ouvert, les contradictions relevées dans les relations que les mystiques donnent de leurs incursions dans les domaines variés où l'expérience est libérée des restrictions spatiales.

Le caractère le plus général de l'expérience mystique étant son ineffabilité, elle ne peut naturellement apporter aucune confirmation aux affabulations théologiques. Au contraire, c'est pourquoi les théologiens l'ont combattue, elle, indique nettement que ce ne sont pas les professions de fidélité aux textes orthodoxes qui délivrent l'âme des obstacles intérieurs s'opposant à son apothéose. C'est dans la purification de tous les attachements aux jouissances et aux biens matériels, et aussi et surtout aux synthèses sentimentales et mentales du passé que l'âme trouve la clef des champs infinis de l'Esprit. Cependant l'expérience de mystiques innombrables de tous les âges et de toutes les religions montre que la purification ne fait qu'ouvrir les barrières s'opposant à l'accès aux plans sublimes du monde sans forme. Il faut que la purgation soit complétée par un effort créateur intense et ardent par lequel les élans véhéments de l'âme vers l'Unique actualisent sur les plans successifs des mondes subtils, les échelons de l'échelle de Jacob qui lui permettront, suivant l'expression de Plotin, de « prendre pied » sur le plan de la Proximité, celui de la « Gloire du Trône » des vieilles traditions Babylo-Judaïques de la Mercaba.

Mais les épanouissements intérieurs et sublimisants du Mysticisme sont beaucoup plus qu'une confirmation, de la validité de telle ou telle description scripturale. Les félicités de l'extase mystique ont été éprouvées non seulement par des dévots de toutes les grandes religions, mais aussi en dehors de tout cadre confessionnel, par des mystiques laïques, de grands savants, de nobles âmes s'efforçant dans le désintéressement et l'humilité de porter le plus haut possible leur service du Vrai, du Beau et du Bien. La, pratique d'une religion particulière n'est pas indispensable à l'élévation de l'âme jusqu'aux plans anonymes de l'Esprit, encore que l'ascèse religieuse soit la voie la plus généralement suivie.

De plus la compagnie des hommes pieux est un des facteurs importants de l'élévation du niveau moyen de la conscience. C'est pourquoi le Bouddhisme fait de la communauté des moines ou Sangha un des Tri Ratna, les trois joyaux de la religion, avec le Bouddha et sa Bonne Loi ou Dharma.

Cette universalité de l'ascension mystique vers la contemplation est une garantie de réalité et d'efficacité pour l'homme moderne désirant vivre de plus en plus en harmonieuse union avec la Réalité

Transcendante de l'Univers, dont la perfection est telle que toutes les hautes religions affirment qu'elle ne peut être ni vue, ni décrite, ni comprise. L'argonaute de l'Esprit y trouve l'assurance de la possibilité de s'élever réellement vers Celui qui, transcendant au Temps, à l'Espace et même à l'Être, ne saurait être atteint, mais peut être comme frôlé par l'âme qui après avoir créé en elle de lumineuses richesses intérieures qui l'ont élevée, les abolit dans l'abnégation et le renoncement absolus pour se donner totalement à l'Unique qui est au-delà de l'Éternité, de l'Infini et de la Perfection.

La réalité incontestable des joies infinies de l'expérience mystique doit donc amener tout homme réfléchi et libre, à concevoir que trois mondes d'une valeur de plus en plus haute s'ouvrent à ses aspirations vers le progrès et le bonheur. Sur le plus bas, il peut les rechercher dans une harmonisation de plus en plus intime avec les cadres naturels et sociaux de sa vie ; par la pratique du naturisme et l'observance sur le plan physique des lois de la morale éternelle résumée dans les principes du Don Joyeux de Vinoba, répétant de nos jours le « Vends tes biens et suis-Moi » de Jésus.

Le deuxième monde ouvert à la recherche du bonheur dans l'harmonie est celui de la vie intérieure sous ses trois aspects de réceptacle conscient des valeurs sublimes du Vrai, du Beau et du Bien, avec leurs véhicules : les Arts, les Sciences et l'action Belle et Bonne.

Tous les esprits cultivés proclament que les joies de la vie intérieure, résultant du culte des beaux-arts, de la poésie et de la littérature, de la recherche désintéressée de la Vérité et de la Justice sont non seulement plus pures et élevées, mais aussi plus intenses et « transportantes » que les satisfactions des harmonies réussies sur le plan de l'action pratique au sein de la nature ou de la Société.

Cependant, étant donné que seules les consciences ayant accès au monde des causes peuvent goûter ces joies élevées, celles dont l'altitude intérieure ne s'élève pas jusqu'aux « bonheurs que la main n'atteint pas », taxent ceux-ci de rêves creux. Ils s'enorgueillissent d'être des réalistes, de « fins gourmets », des artistes dans l'art du bien-vivre ou encore de grands hommes d'affaires, puissamment efficaces, considérant avec hauteur les privilégiés qui se détournent du banquet grossier de la vie matérielle pour aspirer à des bonheurs non seulement plus subtils et précieux, mais aussi plus durables. En effet, tandis que les biens matériels sont à la merci des fluctuations des marchés et des conjonctures sociales, les biens culturels durent autant que la vie et peut-être beaucoup plus.

Enfin, le passage sur la terre offre à l'homme la possibilité de développer sa nature spirituelle latente et, suivant le conseil de Jésus, de s'« amasser des richesses dans la maison du Père qui est aux Cieux ». Pour quiconque est capable d'une vue d'ensemble des possibilités variées de la vie humaine, il serait insensé de ne pas l'organiser en subordonnant toutes les autres activités à celles qui développent les facultés et les richesses spirituelles. Ceci pour des raisons péremptoires. En premier lieu, de l'avis des innombrables mystiques dont beaucoup ont figuré parmi les plus grands sages de l'humanité, les joies spirituelles, qui peuvent s'élever jusqu'à la félicité, sont encore beaucoup plus intenses par rapport aux joies esthétiques et culturelles, que celles-ci le sont en comparaison des plaisirs plus ou moins intenses mais superficiels engendrés par le succès dans la vie des affaires ou de la politique, sans parler des satisfactions élémentaires de la gastronomie, c'est-à-dire le « gouvernement du ventre », ou « des amours » que l'on recherche un bandeau sur les yeux, ce qui pour les Grecs indiquait que le discernement, le sens des valeurs réelles, en était exclu.

D'autre part, si l'homme a la possibilité de développer en soi une âme éternelle faite à l'image du Créateur et susceptible d'être assimilée à Celui-ci (s'il y en a un) et si, comme cette âme est développée

par la production de ses valeurs spirituelles qui sont également la source des plus hautes jouissances accessibles à l'homme, ce serait la plus grande folie de ne pas subordonner toutes les autres recherches humaines à cette observance de la volonté du Créateur formulée par tant de religions. Ceci à la fois dans l'esprit du pari de Pascal, c'est-à-dire dans le plus haut respect pour les volontés d'un Créateur au moins hypothétique ; et aussi dans le souci de l'hédonisme le plus raisonnable.

Cette conception fonctionnelle des diverses étapes de l'ascension humaine fait de celle-ci le couronnement de l'élan vital Bergsonien, comme une magnifique et grandiose vague s'élançant depuis les profondeurs obscures des tâtonnements des premiers âges jusqu'à l'azur des nues, et dont chacun des moments prépare harmonieusement à travers l'éclatement des vieux moules périmés, les organisations suivantes jusqu'à l'explosion finale dans l'infini.

La satisfaction des appétits élémentaires et fondamentaux provoque le développement de l'intelligence rudimentaire nécessaire au façonnement des outils. L'usage de ceux-ci amène peu à peu les perfectionnements qui engendrent les techniques, développe cette intelligence combinative et prévoyante dans son utilitarisme. La multiplication des rapports entre les individus au sein des groupes sociaux de plus en plus nombreux, leur extension aux autres groupes sociaux, éveille l'éclosion des aspects supérieurs de l'intelligence pratique dans la souplesse des associations et leur extension à des généralités qui vont permettre des analyses desquelles sortent les abstractions, passages de l'intelligence pratique aux phases supérieures et métaphysiques de l'activité mentale.

Celles-ci libèrent la conscience des lisières impures du plat utilitarisme pour lui permettre d'abord de discerner les valeurs gratuites, mais infiniment précieuses du Vrai, du Beau et du Bien et ensuite de vouloir les servir avec un pur et ardent amour. Comme Platon l'a si bien montré dans son Banquet, cet amour évolue en sublimant ses modalités depuis l'amour pour les belles formes et les beaux corps jusqu'à celui qui s'adresse aux nobles sentiments et aux belles pensées pour s'élever finalement à l'amour pour le Souverain Bien, essence universelle et transcendante de la Beauté. La conscience alors, arrivée à l'extrême cime de la création est prête à se hausser aux dissolutions définitives dans l'Unité Transcendante supérieure même aux essences et à l'Être Universel.

C'est là une vue qui nous semble non seulement majestueusement belle, mais aussi compatible avec l'ensemble des conclusions finales des religions, des sciences et des philosophies.

C'est le cas même pour les matérialistes intransigeants, n'admettant pas la survie après la mort, et considérant la recherche de toutes les satisfactions physiques comme légitimes. En effet, nous avons vu avec Épicure que dès qu'ils s'élèvent au-dessus de l'empirisme le plus grossier et le plus bestial pour réfléchir un peu aux divers aspects de la jouissance, ils en arrivent à juger que celle-ci est avant tout un processus psychologique, résultant de leur aptitude à enrichir les données brutes des sensations physiologiques. Épicure avec sa fameuse déclaration « Avec un verre d'eau et un peu de pain, le sage est plus heureux qu'un roi » est encore dépassé par le Yogui tout nu des Himalayas qui puise dans la simple respiration un prétexte à entrer en communion avec la quintessence du dynamisme cosmique présent au sein de chaque souffle d'air.

A côté de ces cimes élevées de la haute sagesse matérialiste ou agnostique, tous les matérialistes cultivés admettent que la culture augmente considérablement le nombre des possibilités de jouissances et leurs valeurs respectives. En conséquence dès qu'un individu s'élève au-dessus de la simple animalité pour devenir le « roseau pensant » de Pascal, il doit s'efforcer de s'élever au subjectivisme des

hédonistes qui se satisfont simplement de goûter au maximum l'heure qui passe.

Ceci les amène donc à vouloir développer au maximum leur faculté de percevoir les valeurs incluses dans les choses, ou de leur en attribuer, ce qui revient au même. Ceci mène à s'efforcer de développer constamment la connaissance des relations unissant les objets à toute la série historique des faits dont la succession causale les a engendrés tels qu'ils tombent sous nos sens, ainsi que la perception de celles qui les unissent présentement à tous les objets similaires en relation avec eux, et enfin de faire effort pour les situer dans l'ensemble évolutif des divers milieux naturels ou sociaux au sein desquels ils trouvent les conditions de leur expression actuelle. Pour développer au maximum possible cette faculté d'étendre presque indéfiniment les êtres par la connaissance de leurs relations, il est nécessaire de pousser aussi loin que possible l'enrichissement de la conscience par l'étude diligente des diverses sciences et des diverses formes d'histoire. On tendra ainsi vers la valorisation infinie du moment qui passe par toutes les valeurs incluses dans l'Univers et qui poussait Faust arrivé au maximum de la connaissance à vouloir éterniser le moment qui passe dans son : « Verweile dock, du bist so shoen », dans une prescience de la pensée de Claude Bernard disant : « Si je savais quelque chose à fond je saurais tout ».

Pour les diverses écoles, ou confessions, du Judaïsme, du Christianisme et de l'Islam, les perspectives ouvertes à l'homme dépassent considérablement les modalités et conditions de son séjour sur la terre.

Les Israélites ont un triple devoir. Dieu, sous son aspect de Kadosh, le Saint, leur a ordonné « Soyez Saints comme je suis Saint ». Ce commandement qui semble être l'origine de celui de Jésus « Devenez parfaits comme mon Père qui est dans les Cieux », implique un effort constant de dépassement de soi-même par la création de valeurs spirituelles de plus en plus subtiles et sublimées. Le deuxième grand devoir de l'Israélite envers l'Éternel est d'obéir fidèlement à ses commandements et aux 613 prescriptions, les Mitzwoth, qui en découlent dans la vie quotidienne. Cette observance est doublement nécessaire. En premier lieu elle réalise la fidélité individuelle à l'engagement d'Abraham dans la conclusion de l'Alliance avec l'Éternel et celui de Moïse dans sa confirmation de l'Alliance sur le Sinaï.

D'autre part la fidélité rigoureuse de l'Israélite aux Mitzwoth, est indispensable pour créer en son âme les valeurs qui lui permettront d'être digne de la Shékhina, la grâce lumineuse projetée constamment par l'Éternel et que chaque Israélite peut recevoir dans la mesure où il évite le mal et observe fidèlement la volonté du Créateur. Or cette réception de la Shékhina est doublement importante. D'une part elle développe peu à peu en l'individu sa troisième âme, ou Neshama, dont on a vu que c'est le véhicule élevant l'homme à l'immortalité de la vie future. Notez que c'est non seulement par les propres efforts du fidèle que la Neshama est constituée peu à peu, mais aussi avec l'aide des grâces efficaces dont la Shékhina est l'instrument.

Cette efficacité spirituelle de la Shékhina est aussi active dans la réalisation du troisième but accessible à la fidélité du Juif pieux, c'est-à-dire l'avènement de l'ère Messianique. Pour qu'un fils de la lignée de David puisse venir établir sur la terre le Règne souverain de la Volonté du Créateur, il faut que, par l'intermédiaire d'un grand nombre d'âmes Juives pieuses et fidèles, la Divine Shékhina, que, selon la théorie du Peuple Élu, Israël seul peut recevoir directement de l'Éternel, ait été suffisamment répandue sur la terre par le « Peuple Sacerdotal » pour que les valeurs spirituelles réduisent à l'impuissance les suppôts du mal. Remarquons que selon cette vue, c'est pour le bien de tous les peuples que le Messie reviendra sur terre et non seulement pour celui d'Israël. Il est possible de voir dans la théorie de l'élection d'Israël un privilège enviable par les non-Juifs, mais en réalité, si cette théorie est justifiée, il

est vraisemblable que notre vieille devise « Noblesse Oblige » s'impose au premier chef aux Israélites et exige d'eux plus que de toutes autres catégories de fidèles des efforts suprêmes de spiritualisation, c'est-à-dire du dépassement de tout ce qui fait les délices du Néphesh, du vieil homme de St Paul.

Notons d'autre part que la sanctification de la vie réclamée de l'Israélite par le Kadosh « soyez saints comme je suis saint », comme l'élévation à la perfection du Père, enjointe par Jésus, exige non seulement la suppression de tous les élans inférieurs ; mais l'élévation de la conscience jusqu'à la similitude avec celle du Créateur. Cela implique un effort surhumain pour sublimer constamment toutes les formes de la conscience, c'est-à-dire les élever par l'élargissement des connaissances, l'approfondissement de leurs implications et l'universalité de leur portée, jusqu'au dépouillement de toute forme particulière et de tout égocentrisme limitant l'Unité absolue de l'Esprit. Donc pour cette voie, si l'acte suprême de l'homme est l'humilité totale du Sage, il ne peut donner toute sa valeur au dépouillement suprême que s'il l'accomplit du sommet d'une haute pyramide de valeurs et de biens culturels accumulés par de longs efforts d'études, de compréhension et d'appréciation.

L'Islam, basé sur la même tradition, exige la soumission (c'est le sens même de son nom) totale de l'homme à la volonté du Créateur. Dès qu'on analyse les conditions de cette soumission, on s'aperçoit qu'elle implique la compréhension de la volonté Divine. Ceci exige des efforts mentaux considérables pour enrichir et développer la sagesse de l'homme jusqu'au point où elle sera capable non pas de comprendre, mais de percevoir la volonté du Créateur constamment à l'œuvre au sein de toutes ses créatures. D'où, ici encore, la nécessité de la culture intérieure et de sa condition préliminaire, une solide et vaste instruction. Et l'on sait qu'aux temps de sa grandeur médiévale, l'Islam a produit une brillante pléiade de grands savants. Cette importance suprême de l'instruction et de la culture intérieure qu'elle entraîne et qui permet à l'homme de s'assujettir consciemment à la Volonté Divine, est exprimée par un Hadith disant: « L'encre des Fquis (savants qui sont censés être sages) est plus précieuse que le sang des héros ».

D'autre part, tout en accordant la plus grande valeur à la Science et à la Sagesse, l'Islam par son école mystique le Soufisme, insiste aussi beaucoup sur la nécessité du dépouillement, de la Fana, l'atténuation du vieil homme des passions, du nafs, correspondant au Néphesh d'Israël. Il reconnaît aussi la valeur de la « Sainte Ignorance », et considère parfois que non seulement les simples en esprit, mais même les simples d'esprit peuvent être élevés à la proximité. Mais ceci n'est pas une conséquence du fait que leur ignorance les préserve de l'égoïsme, cet ennemi de la spiritualité, mais bien de ce que, tandis que la majorité des ignorants sont appelés à la continuation d'un sort médiocre, la Providence peut accorder sa « Baraka », sa Grâce, à qui lui plaît.

L'Islam fait encore état de deux autres véhicules psychologiques, le Kalb ou cœur et le Sirr. Le Kalb est une sorte de miroir potentiel de l'Univers, capable de réaliser, comme le Néshama, à peu près l'image transcendante de Dieu. En effet, une sourate dit « Le Ciel et la terre ne sauraient me contenir, mais le cœur de mon fidèle adorateur peut me contenir ». Le Sirr semble correspondre à « la fine pointe de l'âme » de la Mystique Carmélitaine ou au « Fünklein », l'étincelle spirituelle de la Théologie germanique. La tradition mystique ne semble pas cependant les considérer comme relevant d'autres méthodes d'ascèse que des techniques générales de l'atténuation du moi dans la glorification de l'Unique.

Enfin l'Islam résume en une image parlante l'importance de la création de valeurs spirituelles, donc éternelles, durant notre bref séjour sur la Terre, avant d'entreprendre le grand voyage vers un rivage si

éloigné que la plupart ne l'aperçoivent même pas. « La vie est comme un bazar (marché) à l'entrée d'un désert et où les voyageurs font leurs provisions avant, d'entreprendre la traversée », et où il faut qu'ils accumulent le plus de vivres possibles sans perdre leur temps à écouter les conteurs ni se laisser distraire par les danseuses ou les montreurs de serpents.

Comme l'Hindouisme, le Christianisme présente une variété de pratiques de la vie spirituelle, allant des persistances anachroniques d'offrandes au Dieu féroce des Assyriens jusqu'aux nuances les plus délicates et les plus subtiles de l'aspiration à l'Union spirituelle avec l'Infini et le Transcendant. On reculerait avec horreur devant certaines pénitences voisines des actes morbides des sectes d'Aissaoua, comme par exemple les sanglantes processions des « Flagellants » du Mexique, si elles étaient censées réjouir l'Éternel en tant que preuve d'amour pour Lui. En réalité, il ne faut voir dans les disciplines pénibles que s'infligent certains mystiques chrétiens comme les ceintures portées à même la peau et garnies de pointes acérées s'enfonçant dans la chair, comme faisait Pascal, ou certains pieux ascètes du moyen-âge qui léchaient les repoussants crachats sur le sol, que la volonté de mortifier la chair, non point pour faire plaisir à Dieu, mais bien pour atténuer l'empire qu'elle exerce sur les appétits de l'âme. A travers le corps c'est la concupiscence qui est visée et non pas l'offrande d'un sacrifice agréable à Dieu. Mais ces pratiques ne dépassent pas celles du malheureux ascète ignorant de l'Inde que nous présente le Hatha Yogui se livrant à des macérations parfois repoussantes qui faisaient autrefois l'étonnement des touristes et la fortune relative des charlatans.

La grande tradition mystique Chrétienne plane bien au-dessus des divagations qui furent le fait d'égarés plus ou moins dévoyés. Tandis que le clergé séculier loin de s'abandonner à la recherche de la Sainte Ignorance couvre le monde de Collèges et d'Universités poursuivant les formes les plus élevées de la connaissance, on y trouve comme dans les autres religions une réplique des grandes écoles parallèles de la Mystique Hindoue. Celle-ci décrit trois formes typiques de la recherche de l'Union Sacrée, ou Yoga. On s'efforce d'arriver à celle-ci soit par la pratique assidue de la prière et de l'amour de Dieu, ou Bhakti Yoga ; soit par l'étude, la connaissance et la méditation de la splendeur des œuvres du Créateur reflétant la perfection de sa Sagesse, le Gnani Yoga, yoga de la connaissance; soit par le sacrifice héroïque de toutes les aspirations à la fortune ou au bonheur personnel, pour consacrer toutes les énergies et les moyens d'action dont on dispose, au service de Dieu du Karma Yoga, l'Union par l'action.

On aura reconnu les voies suivies par les Franciscains et les Carmélites, celles des Bénédictins et des Dominicains et celles des Jésuites.

Sans trop forcer les démonstrations on pourrait rapporter ces trois catégories et efforts spiritualisants aux sillages particuliers des trois personnes de la Sainte Trinité, comme aussi, et peut-être plus clairement, à ceux des trois essences de la Trimourti Hindoue. Mais pour notre simple propos qui est d'indiquer aux aspirants à la vie totale, et peut-être infinie, la règle de vie la mieux adaptée au destin de l'homme réel, il suffira d'insister sur la recherche de l'Union par la voie de la connaissance. C'est à la fois la plus conforme avec la mentalité occidentale et la moins inadaptée à notre civilisation.

En effet, il n'est guère d'agglomération Occidentale qui n'offre une bibliothèque bien garnie aux candidats à la culture sous tous ses aspects. D'autre part avec l'instruction obligatoire tous ont mis en quelque sorte le pied à l'étrier dans la chevauchée vers la connaissance. Enfin, c'est aussi le domaine où l'on risque le moins de s'endormir dans la fallacieuse illusion d'un progrès apparent.

Tandis que, prenant nos bonnes intentions pour des réalités, nous pouvons facilement nous croire de

grands héros et des grands saints aussi longtemps que nous ne sommes pas mis au pied du mur, il est facile à un homme d'une intelligence normale de se rendre compte en comparaison de la faible valeur de ses facultés, de la nécessité et de la difficulté d'édifier et d'enrichir un univers intérieur qui, en quelque mesure que ce soit, réponde au cosmos de la Création.

Cette modestie, ce sentiment de l'insignifiance des valeurs édifiées jusqu'ici par le mystique en son âme, constitue un stimulant précieux aux efforts suprêmes que l'ascète doit accomplir pour s'élever jusqu'à la proximité du Trône de la Gloire Céleste, au centre du Royaume des Cieux dont l'accès est fermé aux tièdes et aux velléitaires.

Il est bien vrai que les efforts intenses grâce auxquels l'âme se dépasse le long de l'échelle des valeurs jusqu'à s'évader du vieil homme du passé, à la manière d'un serpent sortant de sa peau au renouveau, sont stimulés par le double sentiment de l'aspiration à l'union Divine et par la conscience de l'immense distance séparant la créature du Créateur. Mais quels que soient les efforts du pèlerin de l'autre rive, comme disent les Bouddhistes, de l'accès au Nirvana, la plupart des religions admettent qu'ils seraient voués à l'échec sans l'aide de la Grâce.

La nécessité de celle-ci résulte pour les théologiens, de la différence non de degré, mais de nature entre les créatures et le Créateur, différence telle que l'addition infinie de mérites relatifs ne saurait arriver à combler l'abîme entre le relatif et l'Absolu. Mais alors surgit le problème de l'extension de la Grâce. Est-elle donnée indifféremment à toutes les âmes ou bien n'est-elle accordée qu'à quelques unes ? Dans le premier cas suivant le principe « Res ullius, res nullius », elle perd son caractère de faveur pour n'être qu'un des processus réguliers de l'évolution universelle. Dans le second cas est-elle accordée aux seules âmes choisies par le Créateur, ou bien destinée à toutes les âmes qui s'en sont rendues dignes ? On se trouverait presque acculé à un dilemme : ou bien la grâce est une faveur accordée par le Tout-Puissant à qui il lui plaît sans égards aux mérites des récipiendaires, et Dieu est libre mais fait figure de capricieux, ou bien cet aide suprême à l'apothéose individuelle va, quasi automatiquement, à qui le mérite. Alors Dieu est assujéti à une loi cosmique qui le dépasse comme c'est le cas pour les Dieux de la Trimourti Hindoue, ou dans le cas de l'Absolu Transcendant sans aucun contact possible avec les particularités terrestres, la grâce n'est ni une faveur, ni même une mesure personnelle, mais elle est, comme la Shékina pour les Juifs, éternellement présente et accessible à tous les humains qui ont pu hausser leur sublimation intérieure jusqu'au niveau où il est possible à la grâce de trouver en eux des réceptacles suffisamment affinés pour qu'elle puisse s'y déposer.

Tout ceci naturellement, du point de vue admettant les idées traditionnelles sur la constitution septénaire du Cosmos, considérée soit comme la création directe d'un Dieu personnel, universel, soit comme créée par un ou plusieurs démiurges, soit engendrée par des projections ayant leur origine dans un Absolu Transcendant. Du point de vue plus empirique et immédiat de la réflexion sur les successions d'états psychologiques dont les consciences humaines les plus sensibles sont conscientes et de ceux dont elles peuvent induire l'existence en partant de ceux qui leur sont familiers, il semble indispensable pour permettre aux états de conscience variés de passer à la pure spiritualité, absolument homogène, c'est-à-dire sans aucune différence intérieure, et d'autre part absolument illimités de faire état de l'intervention d'un principe efficient qui, tout en étant capable d'une vraie création dans le temps, soit entièrement transcendant aux facteurs ontogénétiques qui sont à l'origine des différenciations qualitatives à l'orée du monde de la multiplicité, monde des créatures, même de celles qui sont quasi spirituelles comme les âmes.

Si bien que, même pour les individus qui entendent rester dans une prudente réserve quant aux analyses minutieuses des métaphysiques ou théologies, il paraît nécessaire de faire état au-dessus des plans éthérés des légions subtiles de « l'invisible », d'une transcendance qualitativement efficiente intermédiaire entre les causes premières et l'Unique qui est transcendant même à l'Être. Cette vue a au moins l'avantage de nous délivrer de tous les cadres définis dans lesquels nous avons tendance à inclure nos concepts et même nos états de conscience, et aussi de contribuer à entretenir en notre sentiment d'existence personnelle, une attitude de respectueuse humilité vis-à-vis de l'Unité subtile, à la fois transcendante à l'espace, au temps, à toute qualité et même à l'Être, qui est ainsi postulée.

Alors pour employer l'expression de Bergson, notre âme sera réellement ouverte, alors elle sera en posture de se laisser porter vers la transcendance par les aspects les plus sublimes de l'Élan vital dont elle chevauchera la crête.

Nous concluons cette revue hâtive en remarquant que si les diverses théologies revêtent des formes intellectuelles assez différentes, elles s'accordent à recommander la lutte contre la nature inférieure et l'abstention de toute « nuisance » envers le prochain, la recherche de la sagesse non seulement pour la pénétration des textes religieux, mais aussi pour un effort de compréhension des phénomènes naturels et de leurs lois, et promettent à l'âme une survivance plus ou moins longue après la mort du corps et dont la nature est conditionnée par celle de la vie terrestre.

A l'exception de l'attente d'une vie post-mortem, c'est précisément le genre de vie recommandé par l'Hédonisme empirique et agnostique dès qu'il dépasse la grossièreté élémentaire pour s'élever au véritable Épicurisme. L'échelle des valeurs qu'il propose aux matérialistes intelligents et cultivés est à peu près identique à celle des philosophes spiritualistes. Ils ont cependant vis-à-vis des croyants le handicap provenant de leur refus d'admettre une transcendance. Cette négation fait qu'ils n'ont pas dans la création de leurs étages psychologiques internes le stimulant que le croyant puise dans sa foi en un Père infiniment supérieur et vers lequel il faut s'élever en se dépassant. Il s'ensuit que les matérialistes ont tendance à se complaire dans leur état actuel, n'admettant pas l'existence de niveaux de valeurs supérieures à ceux auxquels ils ont atteint. D'où le spectacle affligeant de si nombreux individus qui, bien qu'ayant reçu une certaine instruction, mais l'ayant mal digérée et n'étant pas arrivés à la transmuter en ce sentiment nuancé des valeurs qui est la culture, mettent au-dessus de tout les jouissances de la gastronomie, laquelle, rappelons-le, signifie le « gouvernement du ventre ». Par contre il est très rare de voir un homme hautement cultivé rechercher avec prédilection les plaisirs des gastrolâtres. Au contraire la plupart des grands savants ont un régime d'une simplicité et d'une frugalité quasi monacale. Ceci nous a amené à dire (*Harmonie* 1935) que l'étude du budget d'un individu paraît un sûr critère de sa culture, car la place occupée par les dépenses alimentaires et les boissons, à budget égal, décroît à mesure qu'il s'élève sur l'échelle des valeurs. Si bien qu'au « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es » on peut ajouter « montre-moi tes comptes et je connaîtrai tes valeurs préférées, c'est-à-dire ta valeur ». Celle-ci, nous le répétons, dépend moins des connaissances acquises que de leur transmutation en culture, c'est-à-dire la faculté d'accorder de plus en plus de valeurs aux objets — ce qui permettrait au sage d'Épicure, n'ayant que les biens matériels les plus modestes, de jouir d'une vie plus riche et heureuse que celles du monarque le plus opulent.

Ceci fait que tout homme vraiment intelligent, même s'il lui manque certaines antennes qui lui permettraient les intuitions spirituelles, doit organiser sa vie de manière à accéder à la vie intérieure qui par la culture remplace les horizons bornés de l'expérience sensorielle par les perspectives illimitées et la vision des choses sous l'aspect de l'Éternité comme le recommandait Spinoza. Et cette pratique de la

vie créatrice utilisant les circonstances de la vie à la production des valeurs élevant sans cesse vers l'Infini, est la Panharmonie dont nous allons décrire les modalités.

CHAPITRE IX

PRÉPARATION À LA PANHARMONIE

La réalisation de la Panharmonie, ou de l'Harmonie sur tous les plans, a pour origine et pour moteur la volonté d'harmonie des hommes éveillés à la perception des hauts facteurs de la vie humaine et comprenant leur devoir supérieur et leur intérêt transcendant, ce qui est tout un. Elle se poursuit au sein de trois cadres généraux successifs.

L'harmonie matérielle, physiologique et économique doit être réalisée dans le cadre naturel et social où se déroule la vie extérieure de l'individu, où il reçoit son instruction de base et où il exerce ses activités professionnelles et civiques en contribuant au développement de la prospérité matérielle de tous dans la solidarité et la justice.

Le développement de l'harmonie intellectuelle et culturelle a pour cadre les associations culturelles, artistiques, scientifiques, littéraires, philosophiques, etc., librement choisies par l'individu pour le complément de sa formation, le développement et la satisfaction de ses aspirations les plus hautes et la culture de ses facultés les plus précieuses et desquelles il retire les plus hautes satisfactions.

L'harmonie spirituelle, ou préparation de la réintégration de l'individu à la transcendante Unité Cosmique, tout en puisant dans les diverses religions et églises beaucoup d'aide et d'inspiration, a pour cadre la vie privée, isolée ou au sein d'une communauté familiale. C'est dans les religions où comme dans l'Hindouisme ou le Judaïsme, le foyer familial est resté comme un petit temple particulier au sein duquel le père ou la mère de famille jouent le rôle d'officiants ou de directeurs du culte : dans « les Foyers où l'on prie » que la vie religieuse est restée la plus vivante, la plus fervente et la plus spirituelle.

La base fondamentale de la pratique de la Panharmonie est le postulat de la liberté intérieure qui fait de l'homme le maître des contingences de la vie intérieure. Cette liberté du « roseau pensant » de Pascal, restant supérieur à la nature qui l'écrase grâce à son pouvoir de la juger, avait déjà été signalée par Épictète. En distinguant les choses qui dépendent de nous de celles qui n'en dépendent pas et que le sage accepte sans révolte futile, avec son « sustine et abstine », il avait mis en lumière le fait que la vie intérieure de l'homme était libre dans une large mesure s'il percevait suffisamment les harmonies permanentes de l'Univers pour réduire ses épreuves à leur infinité relative.

Le subjectivisme sous ses deux aspects a considérablement renforcé cette liberté intérieure en montrant qu'elle était susceptible d'un progrès indéfini. La théorie de la connaissance en démontrant que toutes nos perceptions sensorielles étaient élaborées au sein du subconscient dans les activités de nos centres sensoriels, met en évidence le fait que l'univers que nous connaissons est notre propre création. Si nos organes sensoriels avaient une autre structure, notre univers serait différent et tous les rapports que nos sens nous font sur le monde et les faits du déroulement de son devenir, sont frappés d'une irrémédiable relativité.

D'autre part les analyses des philosophies des valeurs ont mis en lumière la subjectivité de l'origine des sentiments engendrés par les faits extérieurs. Shakespeare l'avait déjà indiqué « There is nothing good or ill but thinking makes it so », « C'est dans notre pensée qu'est l'origine du bien et du mal dans les choses ». C'est en fonction de notre échelle de valeurs que nous trouvons les choses bonnes ou

mauvaises. Mais, fait capital, tous nos véhicules psychologiques, toutes nos facultés, sont susceptibles d'être développés par l'usage, et ce développement peut être considérablement amélioré par une culture systématique et diligente.

Ainsi, en créant en nous de nouvelles valeurs, nous obtenons la possibilité d'enrichir les valeurs agréables dont les objets extérieurs évoquent en nous la perception, et en ajoutant de nouveaux degrés à notre échelle de valeurs, nous pouvons transformer les valeurs désagréables et pénibles perçues dans les phénomènes, au point de leur ôter leur aiguillon ou tout au moins de l'émousser considérablement.

C'est ici un autre cas de la loi : les extrêmes se touchent. L'endurcissement et l'accoutumance aux impacts grossiers, aux coups violents, aux boissons fortes, en atténuant la sensibilité, élèvent le seuil de la perception et permet aux boxeurs, aux hommes exposés aux intempéries, de supporter sans sourciller des coups sous lesquels d'autres succomberaient. Au contraire dans la vie sentimentale et morale, l'élévation de la sensibilité entraînant l'abaissement du seuil des perceptions et étendant celle-ci à des horizons quasi infinis, rendent insignifiantes les épreuves qui anéantiront l'homme moyen. Il y a des millénaires que les Sages Hindous avaient éprouvé l'effet sublimant des ascensions intérieures permettant à l'âme ayant l'expérience du monde des valeurs universelles de supporter imperturbablement les circonstances les plus favorables comme les plus terribles. Pyrrhus, ayant accompagné les armées d'Alexandre en Inde, y avait été témoin de la Vairagya, cette sérénité imperturbable, des sages établis dans l'Universalité par le Yoga. Il la transmet aux Stoïciens, dont l'ataraxie, la sérénité devint l'idéal de la Sagesse Hellénique au déclin des libertés Grecques. Après le naufrage des libertés de sa patrie, le sage trouvait un sûr refuge dans la liberté intérieure. On sait comment Épictète exprimait cette liberté souveraine dans une page des Entretiens où l'on trouve comme un écho des aspects élevés de l'Hindouisme et du Bouddhisme « Quelqu'un peut-il te forcer à vouloir ce que tu ne veux pas ? On le peut, en me menaçant de la mort et de la prison, on me force à vouloir. — Mais si tu méprisais la mort ou la prison, t'inquiéterais-tu encore de ces menaces ? Non. — Mépriser la mort est-il en ton pouvoir ? Oui. — Ta volonté est affranchie. » (Entretiens IV, 1, 68).

Cette morale ne semble terriblement froide et inhumaine qu'autant que l'on considère le corps physique comme la suprême réalité de l'homme et sa vie comme le bien le plus précieux. Mais cette vue est beaucoup moins répandue qu'on ne croit. On voit constamment une foule d'individus préférer d'autres valeurs à la conservation de la vie du corps ; depuis la « Courte et bonne » des sots mettant au-dessus de tout les grossières satisfactions sensorielles, jusqu'aux patriotes donnant avec fierté leurs vies pour la Patrie, et les héros de la charité abandonnant une vie de bien-être pour se consacrer aux lépreux ou autres déshérités. En réalité chacun tend à la réalisation de l'objectif le plus élevé qu'il est capable de percevoir. D'où la nécessité pour chacun d'utiliser la liberté, dont il a en lui au moins le principe, pour travailler à s'élever toujours plus haut. L'accumulation des valeurs forme l'univers intérieur du haut duquel chacun de nous rencontre la vie. De même que l'ignorance est la source de tous les maux, la perception élevée des valeurs est le principe fécond de l'action harmonisatrice qui elle-même prépare à des réalisations de plus en plus élevées.

Donc après le premier devoir pratique de réaliser toute la liberté accessible à l'homme, le second est de travailler constamment à élever le plan sur lequel on fait usage de cette liberté et ici intervient un troisième principe fondamental, celui de la relativité de toutes les valeurs, qui a pour corollaire la nécessité d'éliminer constamment le culte des valeurs dépassées pour faire place, dans le champ des activités créatrices de la conscience, aux valeurs immédiatement supérieures à celles qu'on vient de constituer. Étant donné l'immensité du champ ouvert à l'ambition spirituelle de l'homme, il est d'une

importance suprême de rester libre et disponible en prévenant l'encombrement de la conscience par les habitudes de créations de valeurs autrefois précieuses, mais devenues périmées à la suite de l'accès à des niveaux supérieurs.

Le Bon a défini l'éducation ; « le passage du conscient dans l'inconscient », mettant l'accent sur l'importance qu'il y a à déblayer le champ de la conscience claire de l'attention né-nécessitée et retenue par les tâches subalternes. Tandis que toute l'attention de l'apprenti cycliste, à ses débuts, est retenue par le maintien de son équilibre, l'automatisation des mouvements nécessaires lui permet bientôt de penser de nouveau à toutes sortes de problèmes tout en pédalant. La création d'automatismes nombreux est devenue ainsi un élément de libération et de progrès.

Mais cette idée féconde vaut surtout pour l'automatisation de techniques matérielles. Sur le plan mental elle ne vaut que pour les opérations portant sur les activités du plan matériel. S'il ne s'agit plus de guider les activités pratiques sur les plans les plus bas de l'expérience humaine ; mais de la réalisation des progrès ascensionnels qui sont le but véritable de la vie, le passage d'activités mentales du conscient dans l'inconscient risque de devenir regrettable. Les progrès qualitatifs de la conscience résultent de la prédominance des jugements de valeur formés sur les niveaux de conscience les plus élevés, c'est-à-dire les plans récemment formés.

Or il arrive fréquemment qu'en s'élevant de plan les valeurs changent de sens. Aussi longtemps que l'humanité évoluait au sein des clans familiaux, l'esprit de famille, l'attachement passionné aux consanguins était une vertu sociale majeure, et la limitation de l'horizon mental aux seuls intérêts du clan était une condition de survie et de progrès. Le développement prodigieux des communications transforme ces anciennes vertus en défauts nuisibles aux courants d'échanges culturels et spirituels qui fécondent la nature mentale des individus. Les valeurs en vieillissant ne gagnent pas toujours en qualité et peuvent jouer le rôle d'obstacle au progrès.

L'injonction de l'Évêque de Soissons à Clovis : « brûle ce que tu as adoré » est d'une actualité permanente. Dès qu'un jugement de valeur a été nettement dépassé, il faut non pas s'efforcer de l'oublier, mais de le détruire. En effet, l'expérience, qu'il s'agisse d'idées ou de sentiments, prouve que tous les faits de conscience qui ont été clairement perçus tendent à rester indéfiniment dans le subconscient à l'état de souvenirs qui non seulement peuvent être ramenés à la conscience, mais jouent leur rôle dans la composition des forces variées dont l'attitude envers la vie est la résultante. Il faut donc à tout prix détruire, rejeter par-dessus bord, toute opinion, tout sentiment dépassé, afin qu'après avoir joué un rôle utile dans l'expérience de la vie, il ne devienne pas un obstacle et une menace.

Une des grandes différences entre la conscience durant la vie du corps et après la mort de celui-ci c'est que, après le réveil qui suit l'assoupissement post-mortem, elle ne fonctionne plus que sur un seul plan qu'elle ne quitte qu'après avoir épuisé les souvenirs qu'elle y a accumulés. Au contraire durant la vie elle peut fonctionner sur tous les plans sur lesquels elle a établi des véhicules.

Ceci fait que les dynamismes les plus bas participent comme les autres à la composition de la synthèse de tout le contenu de la conscience à partir de laquelle sont élaborées les appréciations, les attitudes envers la vie qui donnent sa qualité à l'expérience de l'individu en même temps qu'elles régissent son comportement. On saisit ici l'extrême importance psychologique de la catharsis. Il n'est pas question d'une purification massive dans les eaux du Léthé ; mais d'un perpétuel nettoyage des écuries d'Augias constamment envahies par un attirail encombrant de mécanismes créateurs de valeurs périmées risquant

d'étouffer les subtiles voix d'En-Haut dont la perception est à l'origine de tous les efforts d'élévation et de dépassement.

Ce processus est parallèle à celui du métabolisme physiologique dans lequel il faut non seulement que les aliments ingérés soient bien digérés pour être incorporés aux tissus de l'organisme qu'ils doivent nourrir et reconstituer ; mais aussi que dès qu'ils ont rempli leur fonction, ils soient complètement excrétés. Il ne s'agit naturellement pas d'oublier les faits et les connaissances qui ont été accumulés ; mais bien d'éliminer les habitudes d'élaborations de valeurs auxquelles nous nous sommes livrés sur ceux-ci, pour permettre aux réponses de notre conscience à l'Univers de s'élever vers des niveaux toujours plus hauts de participation à son Essence, jusqu'à l'Union finale.

On voit donc que, plus encore que la liberté politique, la véritable liberté, celle du choix des réactions intimes aux problèmes de la vie, demande une vigilance constante. Trop d'humains succombent à la cristallisation de leurs processus de réaction à la vie, quelques-uns même avant de sortir de la jeunesse. Ils traversent la vie sans plus pouvoir édifier de nouveaux jugements ; c'est-à-dire édifier de nouvelles valeurs, si bien qu'on les retrouve à cinquante ans tels qu'ils étaient à vingt ans. Vu sous cet angle le vieux proverbe latin « *vivere militare est* » « vivre c'est lutter » prend toute sa valeur. Tandis que l'existentialiste dans sa recherche des enrichissements quantitatifs sur le plan de l'espace-temps se condamne à vivre sur le plan horizontal, « le personnalisme créativiste » [1] dans sa volonté de dépassement constant réclame un effort continu d'élimination des phases de conscience qui, après avoir été la substance même de l'être intérieur, ne sont plus que des impédiments. Voici donc les premières règles de la vie spiritualisante :

1°) Notre expérience de la vie pratique se passe en notre propre conscience dont les instruments sensoriels élaborent les aspects de l'univers que nous connaissons.

2°) La perception des objets et les ensembles d'objets constituant les circonstances de notre vie, peuvent être considérablement enrichies qualitativement et quantitativement par l'étendue des connaissances à partir desquelles nous organisons les jugements de nature et de valeurs qui constituent à la fois la substance de l'expérience vitale et la valeur qu'elle revêt pour nous. Nous avons donc dans l'étude et la réflexion la faculté prodigieuse d'enrichir infiniment notre vie, et la valeur créatrice que nous en pouvons retirer.

3°) Pour rester vivant, c'est-à-dire pour continuer à croître par l'enrichissement constant de notre vie intérieure, une régénération continue est nécessaire afin d'empêcher la cristallisation étouffante des anciennes habitudes d'élaborations de valeurs, cristallisation qui imposerait un plafond infranchissable à notre expérience vitale en la maintenant dans un monde bien connu et par conséquent stérile.

Cette lutte perpétuelle pour la réalisation de valeurs nouvelles, encore fragiles mais riches de tout l'avenir spirituel contre les éléments périmés de la conscience qui veulent persévérer dans l'être de toute la force de leurs automatismes, est tout le mécanisme de la tension intérieure constituant l'essence même de la moralité. Plus encore que le Cogito Cartésien, « l'impératif catégorique de la morale » de Kant est l'indication la plus sûre de l'altitude de notre position personnelle en tant que sujet responsable en face de l'Univers ; en même temps que de notre liberté sans laquelle notre responsabilité ne s'expliquerait pas. De plus, ce sentiment profond de l'obligation morale est aussi l'intuition d'une perfection idéale vers laquelle doit tendre le devenir universel. Platon considérait déjà l'ensemble des perfections vers lesquelles tendaient les êtres et les choses comme constituant le monde lumineux des

1 « *Le Personnalisme* » de J. de Marquette.

radieuses idées, moules parfaits dans lesquels l'intuition morale appelait les êtres à couler leurs actions. Il donnait ainsi aux valeurs morales, esthétiques et noétiques, une réalité essentielle, dont notre ami, le Professeur Max Scheeler a réaffirmé avec autorité de nos jours qu'elle constituait la trame de la Hiérarchie des valeurs.

Pour ceux qui ne sont pas fermés aux subtiles voix intérieures, la vie est un appel constant à l'harmonisation de nos actions avec les exigences de la réalisation des pensées créatrices de l'Artiste Divin. Il est donc de la plus haute importance de cultiver la clairvoyante intuition qui permet de percevoir les Normes idéales auxquelles nous devons assujettir notre effort pour adapter notre vie aux lois de son déroulement. Pour quiconque croit que la vie a un sens, et que celui-ci convie l'homme à une existence de plus en plus pleine et riche par la création de valeurs intérieures de plus en plus hautes et universelles, la fidélité au devoir est en même temps la réalisation de son plus cher désir et de son plus haut destin.

La recherche des normes d'harmonie qui doivent guider notre effort vers la vie supérieure doit s'exercer en deux directions complémentaires sur les trois plans ou mondes naturel, culturel et spirituel, ouverts à l'activité humaine. Nos actions doivent être à la fois conçues dans la recherche de leurs harmonisations aux circonstances immédiates et médiatees avec le cadre naturel, social, cosmique dans lequel elles se développent, et aussi en tenant compte de leurs organisations en vue de la préparation des futures étapes des processus de la spiritualisation progressive dont chaque objet constitue un des degrés transitoires.

Le premier champ de l'activité humaine est celui du monde matériel, de la Biosphère, dans laquelle se déroule l'activité pratique des humains, tout ce qui concerne les activités matérielles depuis la production des biens nécessaires à la vie, aliments, vêtements, habitations, transports, à leur répartition et à leur consommation. C'est le plan où, en l'absence de l'imagination créatrice « les choses ne sont que ce qu'elles sont ».

Cependant si l'homme qui restreint son horizon aux seules données du monde de la « pratique », ravale sa vie à peu près au niveau de celle des bêtes brutes, il ne faut pas considérer ces activités matérielles avec mépris. Elles sont non seulement indispensables au maintien de notre habitat corporel, mais c'est aussi sur ce plan de nos relations conscientes avec la nature et l'humanité, et dans nos efforts pour en tirer parti profitable, que trouvent leur origine les diverses facultés psychologiques, sentiments, représentations, jugements et choix, dont l'épanouissement portera la conscience sur des plans supérieurs. Si le but final de la vie humaine semble être d'élever la conscience jusqu'aux sublimes théophanies et à l'apothéose qui précède les pures contemplations de l'Union mystique, il faut d'abord qu'elle atteigne à la pleine participation aux plans subtils qui sont transcendants au monde des formes. Le développement des facultés psychiques supérieures qui permettent cette participation ne peut s'effectuer que grâce à l'épanouissement des facultés psychologiques élémentaires développées par la préparation des activités portant sur le monde naturel. L'intelligence pratique est comme l'humus sur lequel poussent les facultés supérieures par lesquelles la conscience pourra s'évader du monde des effets et des phénomènes illusoires.

Pour adapter l'action sur le monde naturel à ses lois particulières, de manière à communier harmonieusement avec les opérations de la Vie Créatrice sur celui-ci, il est nécessaire d'étudier les sciences naturelles en commençant par la géologie, la botanique, la zoologie et l'anatomie, la physiologie végétale et animale et l'embryologie, en continuant par la géographie, la cosmographie et

l'astronomie. L'étude de la physiologie servira d'introduction à la physique et à la chimie organique et inorganique. Il n'est naturellement pas question de devenir un spécialiste dans ces différentes études, mais il est indispensable d'en avoir une connaissance générale si l'on veut pouvoir vivre en harmonie avec la nature, ce qui est réellement le commencement de la moralité.

En effet, l'antique définition de la morale « D'abord ne pas nuire, ensuite, aider si possible » nous fait une obligation morale de réaliser l'harmonisation la plus élevée de nos divers comportements avec les lois de la vie naturelle sous peine de devenir responsable d'une part importante des maladies individuelles, ainsi que des difficultés sociales qui assombrissent la vie des humains. Comme le montrent les Hounzas, si les hommes vivent conformément aux lois naturelles, ils peuvent vivre en bonne santé de 100 à 120 ans en conservant leurs facultés jusqu'à un âge avancé. Les maladies si courantes que nous les considérons comme appartenant au cours normal de la vie, ne sont que les conséquences des mœurs artificielles de notre époque. L'expérience de centaines de milliers de naturistes et de végétariens occidentaux a prouvé surabondamment qu'en s'abstenant des consommations nocives qui sont à l'origine de la plupart des maladies chroniques, on cesse de mériter celles-ci, et, en conséquence, on en est indemne.

Ceci soulève un point très délicat de morale pratique. Les mœurs actuelles, carnivorisme, alcoolisme, tabagisme, soif des jouissances les plus variées, instabilité et bougeotte trouvant leur expression culminante dans le succès inouï des spasmes saccadés du Jazz et de ses contorsionnistes musicaux, sont les causes non seulement de la marée montante des maladies nouvelles, mais aussi d'un fléchissement lamentable des niveaux délicats de la vie intérieure. Ces mœurs ont donné naissance à une quantité d'industries et de commerces, allant de l'élevage et de la boucherie aux stupéfiants de tous ordres depuis l'héroïne, la coco et les alcools jusqu'aux music-halls dont les deux clous sont le striptease et la bruitolatrie spastique. Ces commerces, bien que satisfaisant à des appétits complètement artificiels n'en remuent pas moins des centaines de milliards dont les bénéficiaires n'hésitent pas à employer une part importante à maintenir le flux du Pactocle. Ces productions viciées n'existent que parce qu'une puissante et insidieuse publicité fait naître et entretient une demande énorme, parfois à grand renfort de soi-disant articles scientifiques, grassement stipendiés. Tout homme qui sans abuser d'un de leurs produits continue à en user « très modérément » et sans préjudice personnel, contribue activement « ipso facto » au maintien des entreprises néfastes dégradant l'humanité.

En l'occurrence, « la voie moyenne » loin d'être vertueuse, constitue une alliance active avec les sources néfastes des fléaux sociaux, lesquels pour nous, Panharmonistes, sont parmi les plus gros obstacles à l'ascension intérieure.

Si l'intérêt bien entendu pousse à l'abandon de toutes les habitudes pernicieuses pour le corps, l'intelligence et l'esprit; la loi morale en fait une obligation absolue. C'est un des rares cas où le simplisme du « Qui n'est pas avec nous est contre nous » est justifié.

L'étude des lois de la vie, et des divers étages de l'hygiène physique, intellectuelle et spirituelle est donc la base de l'ensemble des connaissances qui permettent de mener une vie belle, noble, riche et réussie.

Les hommes moyens n'ont aucun penchant pour le suicide. S'ils savaient clairement que leurs joies passagères entraînent des inconvénients beaucoup plus graves et durables, s'ils étaient assurés que les plaisirs deviennent plus profonds, et plus intenses à mesure qu'on progresse sur l'échelle des valeurs intérieures et qu'en conséquent l'abandon des plaisirs corporels pour les pures joies de l'esprit est non

pas un leurre, mais beaucoup plus qu'un « placement or », parce qu'il peut être la clef de la vie éternelle ; l'immense majorité des contemporains n'auraient aucune difficulté à devenir d'intelligents disciples d'Épicure. On se souvient que ce pseudo-apôtre de la sensualité, enseignait que le bonheur, sous sa forme la plus matérielle, résultait de la culture intérieure, qui permettait à l'esprit de percevoir les valeurs profondes et universelles incluses dans les objets les plus simples, comme le pain et l'eau. En conséquence, les « gastronomes » ou « partisans du gouvernement du ventre », sont absolument indignes du titre de disciple d'Épicure, puisque celui-ci soumettait les plaisirs de la table au gouvernement de la Sagesse.

Mais la connaissance des dangers à éviter n'est qu'un résultat secondaire de l'étude des sciences naturelles. Sa haute valeur tient à ce qu'elle forme la base solide de l'appréciation des harmonies sublimes partout présentes dans les opérations des lois du Cosmos. Des observateurs hâtifs ont pu s'indigner devant la cruauté de la nature « où les petits poissons sont mangés par les grands ». Ceci tient à ce qu'ils regardent la Vie non pas du point de vue de l'Univers dans toute sa grandeur et son immense durée, mais avec la prétention saugrenue, que le Créateur n'aurait pas dû avoir d'autre objet que de satisfaire les désirs des êtres rudimentaires, égoïstes, aveugles et violents que nous sommes encore presque tous. Incapables de comprendre les conditions dans lesquelles la création a eu lieu et de percevoir les raisons qui ont pu inspirer un agent absolument transcendant, nous prétendons tirer des petits détails de l'état actuel de l'Univers visible des jugements autorisés sur l'ensemble de la Création, depuis son origine à sa disparition. Nos jugements sont tellement limités dans le temps et l'espace que, comme pour le héros de Shakespeare, les arbres nous empêchent de voir la forêt.

L'étude de l'Univers et de ses lois est donc d'une haute importance. En élargissant le cadre dans lequel nous situons les faits perçus, elle diminue notre propension aux généralisations hâtives, voies sans issues dans lesquelles se brisent nos élans pour suivre le flux de l'élan vital avec lequel nous aspirons à voguer vers le but ultime de la vie.

Ceci peut nous aider à sentir la différence profonde entre les deux paliers de l'étude intellectuelle de l'Univers. Sur le plan inférieur de l'utilisation des propriétés matérielles des phénomènes, elle permet d'éviter les dangers prévisibles, et de tirer le meilleur parti des milieux naturels favorables à l'épanouissement physiologique et social. Elle nous aide à éviter les maladies et à nous entourer du confort. Sur le plan supérieur, celui de la culture générale, l'étude fait beaucoup plus.

En étendant considérablement le champ de nos possibilités d'association mentale, non seulement au stade présent des règnes minéral, végétal, animal et humain de la nature, mais aussi en remontant les cascades évolutives qui d'étape en étape l'ont engendré, la familiarisation avec les diverses sciences de la nature donne à tous les objets une extraordinaire valeur historico-dynamique.

De même que la réflexion sur les circuits électroniques au sein des atomes nous amène à considérer les corps apparemment stables et immobiles, comme de prodigieux agrégats énergiques soumis à des tourbillonnements vertigineux ; la conscience du passé évolutif des phénomènes nous permet de comprendre le sens profond de la conception symbolique de Shiva dont les activités ordonnées, « la danse de Shiva », dirigent l'évolution des formes de toutes les espèces d'êtres vivants.

Au cours du Congrès de Philosophie des Sciences de 1948 le Père Teilhard de Chardin rejoignant le conseil de Spinoza : « voir toutes choses sous l'aspect de l'éternité », nous dit : « Quand on contemple l'Univers du point de vue de l'histoire, continents, océans, montagnes : tout se met à danser ».

La connaissance du passé des divers règnes de la nature, et la méditation sur ses étapes, loin de nous conduire à la tristesse décrite par Kant dans le sentiment du sublime, engendre plutôt une sereine et souveraine allégresse en libérant la conscience d'une part importante des prestiges de l'illusion sensorielle. La mélancolie ressentie devant les spectacles grandioses n'est pas tant due à leur sublime beauté qu'au sentiment tragique du caractère éphémère de notre individu en présence de scènes qui persisteront devant les générations successives de nos semblables. L'Histoire naturelle, en élargissant le sentiment du devenir aux âges géologiques, nous aide non seulement à étendre à la terre elle-même la loi générale de la caducité des apparences, mais aussi à comprendre que la réalité universelle, dont la beauté est la pure et durable expression ; n'est pas dans les choses éphémères mais dans la force mouvante qui pousse leurs divers états à se succéder rapidement suivant les normes qu'elle leur impose, comme elle nous les impose également. Ainsi dans les sources vives de notre être nous participons intensément et indéfiniment à l'admirable et prodigieux dynamisme Cosmique, dont les élans entraînent toutes les manifestations des formes.

Tandis qu'une vue statique du Beau idéal dans les aspects extérieurs du Cosmos tend à le reléguer dans une transcendance écrasante, inaccessible aux mortels, la riche perception du flux universel étendant le devenir à toute la création, nous associe intimement au sentiment magnifique de l'exfoliation générale de l'évolution créatrice, dans lequel nous baignons, entraînés par l'Élan vital chanté par Bergson, mais aussi dans lequel notre individu est littéralement dissout, non seulement par sa participation intime aux matériaux des divers règnes de la nature, mais aussi par le développement des organes et des facultés nouvelles qui naissent en lui du fait de l'évolution. Grâce à celle-ci, loin de se différencier davantage de la nature, il ne fait que s'y intégrer toujours plus avant par suite de la Dissolution progressive qui complète et prolonge l'évolution des humains [1].

Si bien qu'après avoir été effrayé par le « silence éternel des espaces infinis » avec Pascal, l'homme qui cesse de contempler statiquement l'Univers pour s'éveiller à la magnificence de ses expansions constantes, est transporté par les harmonies des sphères, chères aux Pythagoriciens. C'est en ce sens que les études scientifiques, non seulement sont des guides indispensables dans la nécessaire harmonisation de la vie avec les lois naturelles, mais constituent les bases d'un humanisme moderne, s'achevant en une véritable culture supérieure puisqu'elle conduit à une très vive appréciation des valeurs noétiques, esthétiques et communiales préparant l'intégration des consciences individuelles aux harmonies transcendantes du Cosmos.

1 A. LALANDE : *La Dissolution opposée à l'Évolution*.

CHAPITRE X

L'HARMONIE PHYSIQUE

En gros, l'harmonisation de la vie matérielle dans laquelle le corps joue un rôle capital peut se diviser en trois rubriques principales, l'alimentation, l'activité physique et l'organisation générale de la vie.

On a publié une telle quantité d'ouvrages sur l'hygiène alimentaire, qu'il est inutile de revenir sur des détails bien connus du public averti. Indiquons seulement que le régime végétarien, imposé par l'Hindouisme et le Bouddhisme aux aspirants aux apothéoses intérieures, pratiqué également par la majorité des Pères de l'Église et par nombre de membres de la primitive Église, par les grands ordres contemplatifs catholiques, dans des cercles de l'élite mystique protestante comme les Quakers, ainsi du reste que par de nombreux intellectuels contemporains, de Rousseau et Bernardin de St Pierre à Reclus, Shaw, Maeterlinck et le Gal Galliéni ; et qui a été qualifié par Tolstoï de « Premier Pas » vers une civilisation meilleure, est digne de retenir l'attention de tous les candidats à une vie harmonieuse et créatrice de valeurs supérieures.

Il y a dans le monde actuel des centaines de millions de végétariens par tradition ou par nécessité. L'exemple fameux des Hounzas et d'autres peuples naturels, montre que lorsqu'ils ont une alimentation suffisante, leur santé, leurs forces et souvent leur longévité sont très supérieures à celles des carnivores occidentaux et, en particulier, qu'ils sont à peu près indemnes des fléaux de notre civilisation, cancer, tuberculose et rhumatismes [1]. Au contraire un auteur Américain [2] a patiemment étudié les conséquences funestes pour les peuples naturels en Amérique du Nord ou du Sud, en Afrique, en Océanie ou en Asie, de l'abandon des aliments naturels pour nos aliments raffinés, pain blanc, sucre, confiture, viande frigorifiée ou de conserve et fritures. Partout ils ont été décimés par la tuberculose, le cancer et les maladies de cœur. Toutes les fois qu'ils ont pu revenir à leurs mœurs primitives, la dégénérescence a régressé et ils ont retrouvé la santé des ancêtres. Ces faits bien connus des spécialistes, n'ont évidemment pas encore pénétré dans la Médecine Officielle.

De même des voyageurs irréfléchis condamnent le régime végétarien à la vue des paysans Indiens, émaciés, sans savoir qu'ils ne mangent jamais à leur faim. Ceci pour les régions pauvres, car dans les plaines fertiles on voit parmi les paysans Indiens beaucoup de magnifiques athlètes qui ne retiennent pas l'attention des reporters.

L'endurance exceptionnelle des végétariens est bien connue des milieux sportifs où on ne compte plus les entraîneurs Olympiques qui mettent leurs athlètes au régime sans alcool et sans viande, avec force fruits et salades, régime dont la valeur vient d'être démontrée par les victoires sensationnelles de jeunes athlètes d'Australie qui ont établi de nouveaux records du monde. A l'encontre des mœurs courantes en Australie qui est, avec l'Argentine, le pays où la consommation de viande est la plus élevée, ces jeunes champions sont strictement végétariens, en particulier John Conrad et sa sœur Elsa également championne du monde qui, enfants de végétariens, n'ont jamais mangé de viande de leur vie. Et depuis

1 Dr. WRENCH : « *The cycle of Health* » ; BIRCHER-BENNER : « *Les Hounzas* », traduit de l'allemand ; Jacques de MARQUETTE : « *Des Hounzas aux Yoguis* » contient une discussion étendue des précédents ouvrages.

2 Dr W.A. PRICE : « *Nutrition and physical degeneration* », New-York, 1939.

trois ans coureurs et nageurs végétariens d'Australie remportent des championnats du monde et, qui plus est, améliorent périodiquement des records du monde comme celui du mille qu'Herbert Elliot a abaissé récemment à 3 minutes 54 secondes et demi ; la vitesse la plus grande atteinte sur la distance par un organisme humain. Nous n'insisterons pas...

Cependant, ce n'est pas dans le but intéressé et matérialiste d'améliorer leur santé et d'allonger leur vie que les aspirants à la vie supérieure doivent tendre au végétarisme ; mais pour cesser de faire souffrir. Nous avons déjà indiqué en 1925 dans un ouvrage intitulé « *Libération* » quelles conséquences sociales miraculeuses aurait la généralisation du végétarisme, et de sa conséquence, la sobriété. Comme pendant les restrictions d'alcool et de viande sous l'occupation, les asiles d'aliénés et les Sanatoriums perdront la majorité de leurs patients. Avec le développement du goût pour la culture générale les centaines de milliards gaspillés actuellement en boissons alcooliques pourvoyeuses des hôpitaux, asiles et prisons, se détourneraient vers des formes plus nobles de recherche du bonheur, depuis le sport, pour les âmes jeunes, aux arts, aux lettres et aux sciences pour les intelligences adultes. Ce sera un véritable âge d'or pour les peintres, les poètes, les musiciens qui, au lieu de compter leur public par milliers, en auront des millions lorsque les cerveaux des Français Moyens cesseront d'être traversés chaque année par un immonde et immense fleuve d'alcool. Alors sera possible la réalisation de l'idéal que nous avons proposé il y a plus de 35 ans, l'utilisation des loisirs pour développer l'éducation musicale, artistique, littéraire et scientifique jusqu'au point où chaque canton aura son opéra avec orchestre, chœurs, ballets et solistes tous amateurs, ses ateliers de peinture, sculpture, d'arts artisanaux, ses académies littéraires, philosophiques ou scientifiques. Cet idéal n'est pas chimérique. Il a déjà été réalisé à l'âge d'or de la civilisation Indienne du VI^e au VIII^e siècle et nous en avons admiré à deux reprises la persistance saisissante dans l'île de Bali, où règne encore la vieille civilisation Indo-Bouddhique. Dans cette île enchantée, chaque cultivateur peut quitter la charrue pour aller sculpter la statue d'un Dieu au temple voisin, déclamer plastiquement un passage du Ramayana à travers le symbolisme si descriptif et si rigoureusement canonisé de la danse du Wayang et enfin tenir sa partie dans l'orchestre du Gamelang Indonésien, le seul peuple d'Asie où l'art musical ait échappé à la monodie pour s'élever à la polyphonie.

Immédiatement après l'harmonisation du régime alimentaire vient celle de nos activités corporelles. Ce domaine appelle aussi d'énergiques mesures de redressement et de normalisation.

En effet, en moins d'un demi-siècle, la nécessité du dur labeur physique auquel étaient soumis les trois-quarts des humains, ouvriers et paysans, a presque complètement disparu. Les laboureurs marchant à longueur de journée derrière la charrue qu'ils retournaient à chaque fin de sillon, sont remplacés par des conducteurs de tracteurs assis toute la journée sur leur siège. Le terrassier ne manie plus la pioche avec acharnement, mais se borne à s'appuyer sur une foreuse automatique, tandis que sa corporation toute entière tend à disparaître devant l'immense bulldozer, également dirigé par un homme assis. Les files de manœuvres qui, chargés de briques sur l'épaule, montaient toute la journée jusqu'au haut des échafaudages, sont remplacés par d'énormes grues ; le débardeur a cessé de porter des sacs de ciment de la péniche à la terre, pour s'asseoir aux commandes d'une grue ; les porteurs de pain, laitiers, facteurs sont motorisés, etc.

Si bien que les diverses catégories de la classe ouvrière ont perdu l'avantage hygiénique des efforts musculaires prolongés auxquels elles étaient astreintes. En vertu du préjugé voulant que le seul travail intellectuel soit noble et digne de l'homme, tandis que l'effort musculaire est tout au plus bon pour les animaux certains s'en réjouiront et même considèrent avec les producteurs de machines robots, que sa

disparition dans les métiers ouvriers constitue un autre aspect des magnifiques progrès dont notre époque s'enorgueillit. Du point de vue de la production matérielle, ils ont probablement raison.

Mais pour nous qui pensons que les effets du travail sur les valeurs humaines des travailleurs sont aussi d'une extrême importance, la quasi suppression des efforts musculaires est grosse de dangers redoutables pour la santé de l'espèce humaine.

En effet, toutes les découvertes archéologiques récentes font remonter l'origine de l'homme à des dates de plus en plus reculées. Le temps n'est plus où l'on croyait avoir atteint le véritable début de la présence de nos ancêtres sur la terre en la faisant remonter à une centaine de milliers d'années. C'est maintenant à des dizaines de millions d'années qu'on nous propose de la reporter. Nous avons indiqué l'ouvrage d'un groupe d'archéologues et de paléobotanistes Américains « *The recovery of culture* » [1] qui évaluent à 60 millions d'années l'ère pendant laquelle les hominidiens, déjà différents des singes, ont mené une vie arboricole dans l'humidité de gigantesques forêts au climat équatorial. C'est au cours de ces âges immenses pendant lesquels nos ancêtres vivaient de la cueillette de noix et de baies sauvages que leur tube digestif et ses annexes prirent les formes de ceux des animaux frugivores. C'est aussi durant des millions d'années d'une vie athlétique partagée entre le grimper sur les arbres et la course sur la terre pour échapper aux dangers, que le squelette humain se développa avec les muscles auxquels il sert de support.

Les organes de défense et d'équilibre biologiques de notre organisme, les reins, le foie, la rate, les glandes à sécrétion interne, la moelle des os, etc., ont été développés par ces milliers de siècles de puissante activité musculaire. Ils sont d'une importance capitale pour la conservation de la santé. Grâce à eux l'organisme se défend contre les poisons résultant soit d'infections extérieures ou de l'ingestion de substances toxiques comme l'alcool ou les ptomaines des viandes, soit contre les poisons produits au sein des tissus humains par la perturbation des cycles normaux des échanges métaboliques.

Une fois de plus, les progrès de la connaissance nous rappellent que les six ou sept mille années de l'histoire connue ou soupçonnée de l'humanité, sont infiniment moins importantes par rapport à notre formidable substrat historique inconnu que la cuticule de notre épiderme par rapport à notre organisme. L'incroyable ignorance de ceux qu'Aristote appelait « le grand nombre », jointe à leur non moins incroyable manque d'imagination, fait qu'ils s'imaginent que les coutumes actuelles ont toujours plus ou moins existé. Par exemple beaucoup de Français ignorant que la consommation d'alcool a presque décuplé depuis cent ans, s'imaginent que « nos ancêtres » ont toujours bu comme on le fait aujourd'hui, tandis que les Australiens et les Argentins prennent pour normales les énormes quantités de viande que ces jeunes peuples d'éleveurs ingurgitent. N'empêche que l'Australie est de tous les États du Commonwealth celui où les septuagénaires sont les moins nombreux.

En réalité s'il est possible qu'après des dizaines de millions d'années de frugivorisme, les humains aient commencé à manger de la chair après la dernière période glaciaire, il est vraisemblable que la consommation de la viande n'a cessé d'être sporadique au hasard des chasses, ne devenant régulière, pour une petite partie de l'humanité du reste, qu'avec les débuts de l'élevage, il y a probablement 7 à 8.000 ans, c'est-à-dire hier, ou plutôt ce matin-même, par rapport à la Préhistoire. N'oublions pas qu'Henry IV avec sa poule-au-pot hebdomadaire passa pour un visionnaire et que c'est seulement sous le Second Empire qu'avec les chemins de fer, les boucheries apparurent dans les bourgs qui avaient

1 Voir et « *Des Hounzas aux Yogis* ».

alors l'aspect des villages sans magasins de l'Espagne actuelle.

Mais si les humains sont capables d'improviser des jugements erronés, les organismes engendrés au cours d'immenses âges géologiques par l'adaptation à certains milieux naturels, mettent beaucoup de temps à modifier leurs structures internes et les adapter à de nouveaux modes de fonctionnement. Ceci s'applique éminemment aux besoins d'exercice du corps humain. La carence fonctionnelle engendrée par l'automation industrielle et la motorisation des déplacements individuels constitue pour la santé des humains un danger qui, à longue échéance peut devenir aussi dangereux que les résidus atomiques. La santé n'est qu'un équilibre satisfaisant entre les différentes fonctions d'assimilation et de désassimilation au sein des cellules des divers organes du corps humain. Or depuis des millions d'années les échanges constituant les cycles des activités biologiques de nos organismes étaient provoqués et régis par les puissantes activités musculaires entraînant de très importants échanges gazeux au sein des muscles. Ceux-ci constituent les plus importants tissus de l'organisme, après le sang, dont ils renferment du reste la plus grande partie. Vient à manquer cette activité musculaire, multipliant avec l'ampleur des mouvements respiratoires, celle de l'hématose et des combustions internes réduisant les excrétus cellulaires en corps facilement éliminables, dont l'excrétion rapide est la condition la plus importante du maintien de la santé ; et toute l'harmonie des échanges, c'est-à-dire de la vie organique est compromise et lésée.

Les effets nocifs de la carence d'exercices physiques ne se manifestent pas seulement par les maladies de la nutrition. L'espèce de divorce entre la vie du corps et les activités musculaires si indispensables à son maintien en bonne santé, entraîne aussi des répercussions lamentables sur l'équilibre mental. Lorsqu'on est en proie à des « humeurs noires » détruisant l'harmonie intérieure, une bonne marche rapide d'une vingtaine de kilomètres constitue le plus salubre tonique de l'esprit, l'emportant encore sur les vertus curatives d'une bonne nuit qui « porte conseil », dans la remise au point de l'importance réelle des soucis en égard des seules valeurs réelles, celles qui peuvent contribuer à l'élévation de la conscience au « Point de vue de l'Éternité » de Spinoza.

Inversement il est certain, qu'avec d'autres facteurs importants, le fait que les Américains ont à peu près complètement banni la marche de leur existence est une des raisons majeures de la pullulation des psychanalystes, aussi nombreux à New-York que les estaminets dans le Nord de la France.

De même que sans un régime alimentaire apportant exactement en qualité et quantité, tous les aliments nécessaires à l'entretien de la bonne santé de l'organisme, celui-ci perd sa vitalité ; la santé est bientôt détruite dans ses bases fondamentales par une activité musculaire exagérée ou insuffisante. Il est donc d'une importance capitale d'assurer au corps tout l'exercice dont il a besoin, en quantité et en qualité non seulement pour maintenir notre système musculaire en bon état, mais aussi pour que chaque jour les contractions intenses des grandes masses musculaires des jambes et du dos, entraînées par la marche, ce roi des exercices puisqu'il permet de favoriser la pensée, apportent au sang une véritable marée d'oxygène, dont la combustion au sein des tissus, nettoie puissamment le sang et l'organisme de toutes les impuretés qui s'y déposeraient dans une vie sédentaire propice aux stagnations humorales.

Pour ne pas nous arrêter trop longtemps sur ce sujet, fondamental, mais néanmoins élémentaire, rappelons que l'organisation de l'hygiène du mouvement peut se proposer de réaliser trois sortes d'effets avantageux : structuraux, hygiéniques et éducatifs.

Les mauvaises attitudes prolongées, quelles que soient leurs causes, entraînent des déformations

locales. Par des exercices appropriés il est facile de remédier à celles-ci qui, à la longue, entraînent de graves troubles d'abord dans le fonctionnement des organes et des régions déformées et bientôt dans la santé générale. Le premier souci du candidat à la vie sage sera donc de vérifier sa tenue et de s'astreindre à des exercices correctifs remettant en forme les régions déformées et développant complètement celles qui le sont insuffisamment. Ceci afin de réaliser l'harmonie de l'être physique. On a beaucoup épilogué sur le canon idéal du corps humain. Sans participer aux polémiques entre spécialistes, indiquons une règle qui, empruntée au Mars du Louvre, passe pour la réalisation de la perfection masculine. Prenant le tour du poignet comme unité, elle veut que bras, mollet et cou soient égaux, mesurant chacun deux fois le tour du poignet, que la ceinture soit deux fois plus grande, soit quatre tours de poignet, et la poitrine trois plus ample, soit six fois le poignet. D'autre part le dos et la nuque doivent être aussi droits que possible, le ventre plat et la poitrine profonde et bombée, les épaules légèrement rejetées en arrière pour que leur poids et celui des bras ne gênent pas l'amplitude des mouvements respiratoires.

Pour retirer de l'exercice tous ses avantages hygiéniques, il est absolument indispensable qu'on en fasse suffisamment. Il ne faut pas se laisser prendre aux sornettes des marchands d'orviétan annonçant qu'en 5 ou 10 minutes par jour, leur « système » prodigieux assurera la santé. Pas plus que la ration alimentaire en pilule, il n'existe de geste ou de posture capable de remplacer l'oxygénation abondante du sang que seul un exercice prolongé peut procurer. Pour conserver la santé, un organisme normal adulte a besoin d'au moins une heure et demie à deux d'exercice quotidien en plein air. Il doit être suffisamment intense pour entraîner une accélération et une augmentation d'amplitude de la respiration. Une promenade de trois kilomètres à l'heure qui pourrait constituer un exercice suffisant pour un nonagénaire, ne serait guère qu'un passe-temps hygiénique pour un cinquantenaire robuste qui ne peut trouver de profit hygiénique dans la marche que lorsqu'elle atteint ou dépasse cinq kilomètres à l'heure ou six pour un homme de trente ans. La marche est l'exercice le meilleur, à la fois le moins dispendieux et le mieux adaptable aux besoins particuliers de chacun. On en augmente beaucoup la valeur hygiénique en rectifiant les postures affectées par la sédentarité, tenant le dos droit ainsi que la nuque, rejetant les épaules en arrière et respirant « à pleins poumons » en réalisant l'ampliation totale dans les trois dimensions du poumon, verticale, latérale et antéropostérieure. Il faut naturellement relâcher les vêtements qui empêchent de respirer à fond. Les sports plus actifs comme le tennis, la paume, la balle à la volée, au panier, etc., sont également excellents surtout pour les moins de quarante ans, mais ils ont l'inconvénient de demander un terrain ad hoc, la présence de partenaires assez nombreux et de risquer de conduire sous l'influence de l'émulation à dépasser les limites au-delà desquelles l'exercice cesse d'être hygiénique en épuisant la vitalité.

Mais si les sports plus violents et fatiguants ne sauraient constituer le régime quotidien du sujet d'âge moyen, ils peuvent être pratiqués impunément à dose raisonnable par les adolescents et les moins de trente ans. D'autre part jusqu'à un âge relativement avancé, allant selon les sujets de 50 à 80 ans, il est bon de faire de temps en temps, une fois par mois par exemple, un léger abus d'exercice, en faisant de la marche jusqu'à une fatigue réelle ; même si elle est suivie de courbature. Ceci, conformément au principe de l'école de Salerne pour entretenir une certaine élasticité d'ensemble de l'organisme.

Au point de vue éducatif, on peut distinguer deux degrés dans l'utilisation de l'exercice pour contribuer au développement des facultés psychologiques. L'apprentissage de chaque sport entraîne le développement de l'habileté musculaire dans l'accomplissement de certains mouvements. Par l'exercice, ceux-ci gagnent en adresse, en vitesse et en force. Plus l'individu pratiquera de sports et d'exercices variés et plus il pourra faire face avec facilité et autorité aux circonstances difficiles. C'est ce qui avait

amené notre regretté ami, le baron Pierre de Coubertin à organiser des années avant la naissance du scoutisme, son « diplôme des débrouillards », décerné aux jeunes athlètes pratiquant une dizaine de sports dans des conditions naturelles, course, marche et nage habillé, boxe à poings nus, cyclisme avec démontage et remontage du pédalier en cours de route, etc.

La valeur éducative des exercices augmente avec la difficulté et la variété des mouvements requis, la rapidité des décisions à prendre et la nécessité de combiner les mouvements en fonction d'un ou de plusieurs adversaires et partenaires. Les exercices de simple propulsion, course, marche, nage, sauts, sont les moins éducatifs. Le tennis ou l'escrime pratiqués des deux bras sont plus éducatifs que si l'on n'use que d'un seul membre. La boxe Française est plus variée, donc plus enrichissante que l'Anglaise, la lutte libre que l'ancienne Gréco-romaine. Ces sports individuels sont moins éducatifs que les jeux d'équipe nécessitant la coordination des mouvements avec ceux d'autres joueurs. Ces derniers ont d'autant plus de valeur psychologique qu'ils emploient plus de gestes différents, multipliant ainsi le nombre des situations auxquelles on a à faire face et des possibilités de choix dans les réactions. Ceci fait que le football association est moins éducatif que le rugby à treize et celui-ci que le rugby traditionnel à quinze.

Mais on arrive à épuiser la valeur éducative de tous ces exercices. Après l'apprentissage des réactions variées requises par les différentes phases du jeu, on ne peut plus développer que la vitesse et la précision des réactions. On n'effectuera plus que des variations sur le même thème et la valeur créatrice du mouvement sombre dans l'automatisation. Cependant l'effet hygiénique persiste, contrebalancé il est vrai dans les sports violents par le danger de dépasser les limites au-delà desquelles ils risquent d'entraîner de graves lésions, parfois définitives.

Mais on peut reculer presque indéfiniment l'influence éducative du mouvement en le faisant porter sur des travaux exigeants des gestes de plus en plus délicats et adroits. C'est le cas pour tous les arts, ou les artisanats artistiques, où l'accès à la perfection stérilisante des mouvements requis pour leurs techniques est repoussé presque à l'infini. L'accomplissement d'un mouvement quelconque nécessite une série de perceptions des circonstances et objets sur lesquels il porte, puis la comparaison des solutions possibles, le choix de l'une d'elles et l'exécution du mouvement correspondant. Le tout est réalisé grâce à des associations traversant à la vitesse de l'éclair, des circuits d'autant plus variés de cellules nerveuses, que les éléments du problème auquel l'action répond, sont plus nombreux. Plus les mouvements à exécuter nécessitent la perception de nuances subtiles, tant dans le choix des diverses valeurs entrant dans la composition d'une teinte cherchée sur la palette d'un peintre que dans la sélection des amplitudes sonores permettant de donner à un trait musical, l'atmosphère, la valeur, la chaleur recherchées et plus le choix du mouvement adéquat aux exigences de l'œuvre continue à développer les facultés d'expression, et plus l'arrivée à l'automatisation stérilisante, recule. Le peintre, le sculpteur, le violoniste, le chirurgien, l'orfèvre, peuvent développer « leur main » ou leur doigté presque jusqu'à l'infini, enrichissant toujours la valeur des circuits nerveux gouvernant leurs mouvements.

La pratique des techniques artistiques ou artisanales peut donc développer quasi infiniment la qualité des centres nerveux employés. L'apprentissage de plusieurs techniques de haute richesse éducative et créatrice pour les centres nerveux intéressés, permet encore d'étendre la valeur éducative du travail manuel. C'est pourquoi nous avons recommandé dès 1925 [1] l'apprentissage du plus grand nombre

1 « Libération » la quadruple racine de l'exploitation et ses remèdes. Édition du Trait d'Union.

possible de techniques artisanales pour les enfants peu doués intellectuellement. Mais tout en contribuant puissamment au développement de centres nerveux de valeur, ces travaux artisanaux quasi intellectualisés, n'ont plus qu'une influence hygiénique des plus restreinte.

Cependant il est un art qui conserve une large valeur hygiénique tout en évitant l'automatisation de ses mouvements. Cet art associant d'une façon permanente la valeur éducative et les effets hygiéniques du mouvement, est la danse. Le Judo associé au Zen a le même avantage en plus viril.

Il ne s'agit pas des danses dites de salon, ni des trémoussements spasmodiques des danses exotiques allant de la bamboula au Bougui-vougui qui loin d'être des danses naturelles de primitifs, ne sont que des élucubrations désaxées de dégénérés tropicaux dont les effets relevant des hypnoses collectives sont exactement contraires au développement de la faculté d'apprécier les valeurs. Nous avons en vue la chorégraphie sous ses formes les plus expressives telles qu'elles ont été développées à partir du ballet classique Français par les grands chorégraphes modernes, des ballets Russes à Rudolph Steiner, aux Sakharoff's et à Jeanine Solane. En particulier il s'agit des géniales méthodes d'éducation rythmique de Jacques Dalcroze, et d'analyse expressive de sentiments de Del Sarte dont font usage les chorégraphes avisés, en particulier l'école Jeanine Solane.

Il serait difficile de surestimer la valeur éducative de la chorégraphie qui fait d'elle la reine des exercices physiques. Tandis que la variété illimitée des rythmes permet de reculer indéfiniment l'automatisation de leur exécution, la nécessité de concilier les mouvements de l'individu avec ceux des autres danseurs compense en partie l'absence de la spontanéité des corrélations constamment renouvelées des actions d'un joueur avec ses coéquipiers dans les sports de compétition. Ce que le danseur perd en spontanéité des réactions, il le gagne dans la variété quasi infinie des combinaisons de sentiments à exprimer et de leurs degrés d'intensité. Comme d'autre part il est possible de choisir les mouvements les plus variés pour accompagner l'expression des sentiments, et ce dans des intensités allant depuis les bonds les plus athlétiques jusqu'aux petits dandinements imperceptibles, et depuis le portage de partenaires pesant jusqu'aux gestes à main libre les plus gracieusement délicats, on peut adapter les expressions plastiques du danseur à l'obtention de tous les effets hygiéniques et correctifs nécessaires.

Avec un peu d'imagination et un tourne-disque, on pourra combiner soi-même des suites plastiques et expressives qui rendent la gymnastique matinale aussi agréable et éducative qu'hygiénique. Cependant, pour l'utiliser au mieux il sera nécessaire d'étudier les éléments de la danse classique avec un maître compétent et surtout de s'initier à la méthode Dalcroze dans un institut qualifié et à celle de Del Sarte auprès de son dernier représentant en France.

Lorsqu'on a le bonheur d'habiter la campagne, le jardinage sans avoir la variété des avantages de la danse, a celui de mettre en rapport direct avec la vie créatrice à l'œuvre au sein des végétaux, ce qui constitue un appel puissant à l'éveil des facultés intuitives latentes au plus profond de la conscience. Le contact avec les fleurs et les arbres, qui restent si fidèlement conformes aux normes permanentes de la vie végétale, tout en entraînant un doux exercice en plein air, exerce une influence magnifiquement équilibrante et harmonisante sur les profondeurs de la conscience et du subconscient du bon jardinier recherchant variété et qualité.

Cependant même les jardiniers de profession auraient encore avantage à pratiquer aussi différents exercices de plastique expressive pour éviter les automatisations de la spécialisation. Sur tous les plans

de l'être humain, physique, sentimental, mental, rationnel, intuitif, communiel, vivre c'est grandir et en créant de nouvelles organisations psychosomatiques, rester ouvert à des perceptions de plus en plus subtiles et universelles. Passer de la spontanéité à l'habitude et à ses automatismes, c'est passer de la liberté à la servitude ; de l'expérience illimitée à la claustration, de la vie à la mort psychologique. Hélas beaucoup d'humains jeunes encore sont déjà des sarcophages ambulants dans lesquels seul l'animal physique avec ses petites ruses et ses petits appétits est encore vivant. Or la possibilité de développer les centres nerveux par l'exercice varié est un des moyens les plus accessibles aux sujets moyens. C'est pourquoi il est important de tout mettre en œuvre pour tirer le meilleur parti éducatif de l'indispensable exercice quotidien.

Avec l'harmonisation de l'alimentation et de l'exercice vient celle réalisée par ce qu'on pourrait nommer le naturisme, tendance à suivre les lois naturelles dans la conduite de la vie. En lutte contre les habitudes vestimentaires régnantes aussi artificielles qu'inesthétiques, un important mouvement mène sous le nom de Naturisme une vive campagne en faveur de la vie menée dans le plus simple appareil au sein d'un cadre naturel.

Le succès remporté dans de nombreux pays civilisés par les divers aspects du gymnisme (du grec *gymnos* = nu), montre qu'il répond à un besoin profond chez beaucoup de sujets et nous pensons que, s'il peut donner lieu à des abus, il peut aussi produire les effets les plus heureux dans de nombreux cas. La présence d'ecclésiastiques de confessions variées dans les camps de gymnisme en est un garant. Cependant le fait d'attribuer le nom de Naturisme au Nudisme pourrait avoir un grave inconvénient si les adeptes de celui-ci arrivaient à penser qu'en exposant leur épiderme aux rayons du soleil, ils ont réalisé l'harmonisation de leur existence avec les normes si variées de la vie naturelle. Un bain de soleil hebdomadaire, même s'il est total, ne remplace en rien l'élimination de la consommation quotidienne des aliments poisons, viande, alcool, tabac, etc. Il est indispensable de compléter la gymnité non seulement par l'abstention de tous éléments artificiels, mais aussi par toutes les autres règles de la Panharmonie.

C'est à bon droit qu'on traite souvent les grandes villes du nom peu élégant de pourrissoirs. Certes avec leurs magnifiques musées, leurs opéras, leurs bons théâtres, leurs sociétés savantes, artistiques et littéraires, leurs innombrables écoles spéciales, ce sont des foyers de culture d'une valeur inestimable. Mais elles font payer cher leurs prestiges à ceux qui y résident. Pendant longtemps on a cru que leur air pollué de poussières et de gaz variés par les usines, les chauffages des maisons, par les moteurs d'auto et même simplement par une énorme accumulation d'humains respirant tous une vingtaine de fois par minute, était le facteur le plus nocif des grandes agglomérations.

Maintenant que les désastreux inconvénients des bruits innombrables et constants sur la santé mentale sont mieux connus, beaucoup de psychiatres pensent que l'effroyable tintamarre des grandes villes est, avec les alcools variés et l'instabilité croissante de la vie, une source fondamentale du développement inquiétant des diverses formes de la folie. A ces trois fléaux principaux sévissant sur les malheureux citadins, air pollué, bruit constant et instabilité généralisée, il faut encore ajouter un autre facteur très dangereux : la présence d'une tourbe de dégénérés criminels des deux sexes menant dans les bas-fonds des vies atroces dont les immondes mercantis du plaisir de bas étage exploitant les plus vils instincts des foules, font remonter les miasmes empoisonnés jusque sur les écrans des cinémas et les éventaires des kiosques de journaux où ils inspirent la pullulation cryptogamique de petits livres dont les héros sont des chevaliers ou chevalières du crime et de la débauche.

Ces quatre fléaux des villes (il y en a bien d'autres) en font des lieux impropres au développement normal des enfants. Avec la fragilité de leurs organismes, en particulier leur très vive réceptivité psychique gravant profondément dans leur subconscient les impressions premières, la nocivité des milieux urbains est décuplée chez eux. Sous l'avalanche des contacts douteux, multipliés et intensifiés par la tendance d'une certaine presse, les mercantis de l'écran, et hélas même la programmation des réseaux de Télévision, les jeunes ont vite l'impression qu'ils vivent dans un milieu social faisandé aux mœurs plus que douteuses où fleurissent tous les vices contre nature et toutes les tares et où en dehors des terrains de sports, les gens honnêtes et normaux sont relégués dans une espèce de terra incognita à laquelle personne ne semble s'intéresser.

Comment s'étonner de la diffusion chez les jeunes d'un scepticisme dont la critique gouailleuse de toutes les valeurs élevées masque mal le pessimisme plus ou moins désespéré ? Dans les familles cultivées on s'efforce de donner aux petits enfants des chambres où leurs regards ne portent que sur des spectacles purs et harmonieux. En vertu du fameux principe pédagogique des Romains « Maxima reverentia puero debetur », le respect de l'enfant doit être souverain ; on s'efforce de reculer le plus possible le moment où l'enfant s'apercevra que le hôte familial n'est pas une image fidèle du monde humain, mais un petit oasis où fleurissent des fleurs et des fruits exquis qui, trop fragiles pour les miasmes délétères du monde extérieur en proie à l'égoïsme brutal et à la « démesure », n'en sont pas moins les fleurons les plus précieux de la vie qui, sans eux, ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Le véritable problème social consiste à élargir l'ambiance pure, précieuse et choisie du sanctuaire familial, à des cercles toujours plus élevés et amicaux de voisins, de compagnons de route à travers l'existence. Hélas les grands courants de notre vie moderne tendent au contraire à saborder les parois morales et matérielles qui protègent les homes familiaux pour y faire pénétrer les immondices des ruisseaux, de la rue et de leur triste faune à face humaine. Comme l'avaient déjà senti les vieux Romains, la véritable démocratie conduit à aimer les enfants, tous les enfants, d'un tel amour que tous soient assurés de la protection et des soins dont jouissent ceux qui ont eu le bonheur de naître chez des parents conscients de leurs hauts devoirs et capables de les remplir sur le plan des valeurs les plus élevées.

Ces considérations amèneront les parents conscients de leurs responsabilités à s'efforcer de quitter les grandes villes pour que leurs enfants échappent le plus possible aux influences désastreuses des cités tentaculaires avec leurs promiscuités dégradantes. En ce sens les « banlieues-dortoirs » sont un pas dans la bonne direction. Tandis que les chefs de famille se rendent chaque matin à leur gagne-pain, leurs enfants jouissent d'un air plus pur, d'un calme relatif et échappent aux contacts par trop nuisibles... à condition que la radio et la télévision ne réintroduisent pas au sein de la famille, l'atmosphère des coulisses de théâtre et des boîtes de nuit, avec leurs « étoiles » masculines, féminines ou mixtes, assaisonnée des coups de feu des tueurs des Westerns ou du « Milieu » dont on a voulu les préserver.

Et naturellement, l'influence normalisatrice de cet essaimement banlieusard sera triplé par l'adjonction au logement familial, de quelques mètres carrés de jardin où les enfants prendront contact avec les lois intemporelles de la vie, à travers les magies des ineffables délices éprouvées en déterrants tous les trois jours leurs plans de carottes ou de radis pour voir s'ils poussent.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur les conditions de l'harmonisation de la vie matérielle. Cependant il nous faut encore indiquer un domaine où un gros effort est à réaliser pour rapprocher les

existences des victimes de la société artificielle d'une vie vraiment harmonieuse. Il s'agit de la répartition normale des heures d'activité et de repos dans le cadre de la journée. Autrefois les journées des humains étaient réglées par le cours du soleil. Comme les plantes et la plupart des animaux, ils se couchaient avec le jour et s'éveillaient à l'activité aux premières lueurs de l'aube. Seuls les grands de la terre, pouvaient se payer le luxe de « souper aux chandelles » et de recevoir leurs amis à leur lumière. Les paysans groupés autour de lâtre écoutaient les vieilles histoires à la lueur des dernières braises achevant de se consumer avant d'aller chercher la chaleur dans leurs lits collectifs. Les petits bourgeois des villes y allaient encore plus tôt. Bien avant huit heures la plupart des « bonnes gens » dormaient paisiblement, les rues n'étaient plus traversées que par des passants attardés, les rondes du guet ou les ombres furtives des tire laines. Par contre, levés avant l'aube, avant l'angélus du matin, paysans, artisans, bourgeois étaient, sauf au cœur de l'été, déjà au travail lorsque l'astre du jour ranimait toute la terre. Tour à tour l'invention des chandelles, puis celle des « quinquets », les lampes à mèche mobile, puis celle du gaz, enfin celle des lampes électriques variées, ont été saluées comme des découvertes libérant l'humanité de l'« asservissement aux ténèbres des âges d'obscurantisme » !

Là encore il est difficile de trouver la note juste. Il est bien évident qu'il serait fâcheux pendant cinq ou six mois de l'hiver, que les humains soient obligés de continuer à se coucher avant six heures faute de lumière. Mais il est au moins aussi regrettable que par suite de l'éclairage « a giorno » dont les plus humbles sont maintenant dotés, l'immense majorité des contemporains soient privés de la jouissance des heures les plus belles, les plus nobles de la journée, les plus propices aux envolées les plus radieuses, aux sentiments les plus glorieusement héroïques, aux communions les plus transportantes avec l'essence de l'Univers.

Certes, il serait anormal d'utiliser l'éclairage artificiel pour se lever à minuit et vaquer à diverses occupations avant le lever du soleil, sous prétexte de prolonger la journée. Mais, en dépit des habitudes régnantes, il est également anormal de prolonger la soirée bien au-delà de minuit, de sorte que cette heure qui, selon l'étymologie marque le milieu de la nuit, n'est plus pour beaucoup de désaxés, et ils sont légions, que le début de la deuxième partie de la soirée. L'idéal serait que tout en prolongeant de plusieurs heures la vie active en fin de journée, on se couche également assez tôt pour se lever avec l'aube afin de pouvoir jouir des valeurs irremplaçables des enchantements du matin. Si, nos ancêtres disaient que « minuit est l'heure du crime », les heures de la nuit sont celles des « belles de nuit » des trottoirs, de leurs souteneurs, des louches combines dans les arrière-boutiques des « beuglants » et des tricheurs de tripots ; les heures de la matinée ont un charme au moins égal à celles du crépuscule. En y renonçant on se prive de valeurs irremplaçables et il serait juste d'affirmer « Une journée sans son aube est une vie sans jeunesse ».

Un des plus tristes effets du naufrage des valeurs naturelles et éternelles contrariées en Occident par « l'artificialisation de la vie », est la perte du sens de la valeur spécifique des diverses parties de la journée. Pour l'Occidental moyen, « une heure est une heure », quelque soit l'endroit du cadran où sont situées ses soixante minutes. Il n'en est pas ainsi dans les antiques civilisations traditionnelles où sont encore nombreux ceux qui ont gardé le sens des communions intimes avec l'essence des choses. En Inde en particulier, on a un sens aigu de la nécessité d'accommoder les différentes sortes d'activités aux heures qui leur sont les plus favorables ; comme il faut tenir compte des phases de la lune pour effectuer certains travaux agricoles ou s'en abstenir. Il y a des musiques et des prières qui ne conviennent qu'au matin, et d'autres à la soirée seulement. A la suite d'une expérience multimillénaire tous les religieux, d'Occident et d'Orient, qui aspirent aux délices surhumains de la contemplation spirituelle, savent que les heures précédant le réveil sur la terre des activités engendrées par les rayons

du soleil levant, sont les plus propices à l'élévation de l'Âme vers sa Source. C'est avant l'aube que la cloche des monastères Chrétiens convient leurs moines aux matines. C'est à quatre heures moins le quart du matin que Gandhi m'invita à participer à sa prière matinale avant de faire sa connaissance. Dans l'ombre chaude des jungles tropicales entourant les Viharas (temples) Bouddhistes, c'est bien avant que l'aube commence à faire pâlir l'horizon que la prodigieuse et grande richesse musicale des grands gongs appelle les bikkhous à venir se recueillir avec leurs frères sur « la plénitude du vide » sur laquelle l'univers déroule la trame chatoyante de ses illusions. Partout où les flèches d'or d'Apollon commencent à frôler horizontalement la surface de la terre, elles sont accueillies par la foule des croyants, les « gens de la prière » qui, « fidèles » au rendez-vous, saluent l'aurore d'un nouveau jour en élevant dans la paix radieuse du matin des actions de grâces à son Auteur.

De nombreux artistes et intellectuels contemporains trouvent un stimulant dans l'atmosphère enfumée des brasseries, mais le nombre des grands penseurs et des grands artistes qui ont préféré œuvrer au début du jour est bien plus considérable. Victor Hugo nous a laissé sa fameuse recette : « Lever à 6, déjeuner à 10, dîner à 6, coucher à 10, fait vivre dix fois dix. » Les hygiénistes proclament que les meilleures heures de sommeil, les plus favorables au repos et à la réparation du système nerveux, sont celles qui précèdent minuit, alors qu'après la cessation des activités diurnes, toute la nature s'enfonce dans le repos nocturne.

La sagesse consiste donc, non pas à renoncer aux concerts, théâtres ou autres œuvres de la civilisation, mais à aller de préférence aux « matinées » et, le soir, de « traîner » le moins possible après les beaux spectacles qui valent la peine qu'on donne un accroc à la vie sage. Du reste, grâce probablement à l'augmentation de la présence d'enfants dans un nombre toujours plus grand des familles, un grand changement s'opère en ce moment et la plupart des familles ont des heures beaucoup plus normales que pendant la lamentable époque de l'entre deux guerres. Que les noctambules ne nous accusent pas de vouloir infantiliser l'humanité. Être viril, ce n'est pas boire de plus en plus d'alcool à des heures tardives dans l'atmosphère empuantie des brasseries. C'est étendre sa culture toujours plus loin et plus haut et remporter des victoires toujours plus durables sur les instincts égoïstes et grossiers, tout en cultivant l'Art Suprême, celui qui, selon Ruskin, « met sur les joues de l'homme le rose de la santé et de l'innocence » ; cet Ahimsa auquel Gandhi attachait tant d'importance.

Chacun des trois grands aspects de l'harmonisation avec le milieu naturel et économique, alimentation, activités physiques et organisation de la vie, appellerait encore de longs développements. En particulier il faudrait indiquer l'incidence de la réforme des mœurs préconisée par Panharmonie sur la transformation nécessaire des institutions sociales et politiques. A l'époque où nous organisons une chaîne de coopératives de production et de consommation en 1924, nous en avons déjà indiqué une partie dans notre ouvrage « *Libération* », dont le titre et les grandes lignes ont été repris par d'autres auteurs. Nous consacrerons prochainement une brochure aux formes actuelles de cette question. Pour l'instant nous devons nous contenter d'indiquer les bases sur lesquelles la recherche des normes sociales nouvelles devraient s'édifier.

Passons maintenant aux phases de l'harmonisation qui nous paraissent plus importantes parce que plus intimes, c'est-à-dire plus humaines, puisque l'homme réel est la partie centrale de ses activités psychologiques, celle du haut de laquelle sa conscience organise et juge ses expériences extérieures et internes.

Il est temps de réveiller les champions de la démocratie de leur hypnotisation sur l'égalité du droit de

suffrage, et de la participation au bien-être matériel, à la manière de la poule dont on place le bec sur une raie tracée sur le sol. Ce ne sont là que les bagatelles de la porte. Il n'y aura pas de démocratie réelle tant que tous les adultes normaux n'auront pas reçu une instruction équivalente au moins au baccalauréat et n'auront pas été guidés dans l'utilisation de leurs loisirs à pratiquer la musique et les beaux-arts pour le développement complet de toutes leurs facultés et talents latents.

L'emploi généralisé des loisirs du prolétariat au développement de la fréquentation des bistros, est une immonde faillite de la démocratie. Leur utilisation exclusive au profit de la multiplication des sportifs, avec l'obnubilation de l'intérêt pour les arts et les œuvres de pensées entraînée par la prolongation de l'intérêt exclusif pour le sport dans des milieux ayant dépassé l'adolescence, n'en serait qu'une futile et puéride caricature. La véritable démocratie ne sera réalisée que par un effort suprême pour faire que toutes les consciences humaines reçoivent de la société toutes les conditions nécessaires à l'épanouissement complet de leurs facultés les plus élevées. La fraternité est à réaliser sur les cimes ...

Nous sommes encore loin de compte. Malgré un indéniable progrès matériel et social, c'est à peine si nous commençons à nous rendre compte de la véritable nature du problème démocratique. L'erreur des politiciens a été de croire que le progrès social pouvait être réalisé par la législation, alors que, de même que la coquille de l'œuf n'est brisée que lorsque le poussin est déjà entièrement organisé et vivant, ce n'est que lorsque le nombre des citoyens assez instruits, éduqués, et développés pour faire vivre des formes sociales meilleures sera suffisant, que la société nouvelle pourra éclore. Beaucoup des désordres actuels viennent de ce que les apprentis-sorciers de la haute politique cassent les coquilles avant que leurs poussins nationaux soient prêts à vivre. C'est pourquoi notre association s'adresse aux idéalistes clairvoyants pour qu'ils s'unissent pour provoquer l'éclosion du grand mouvement d'autodidactisme esthétique, culturel et spirituel qui, parallèlement à l'extension de la solidarité, donnera aux institutions nouvelles les citoyens cultivés qui en assureront le bon fonctionnement tout en réalisant en eux-mêmes les apothéoses consciencielles qui leur permettront de réaliser l'objectif de leur passage sur la terre, en même temps qu'ils contribueront à l'élévation des humains jusqu'à l'humanité.

Si Montesquieu a pu dire que de toutes les formes de gouvernement la République est celle qui exige le plus de vertu des citoyens, on peut affirmer que le véritable progrès humain, but supérieur de toutes les institutions politiques, ne peut résulter que de l'effort héroïque et permanent de tous les citoyens pour se dépasser constamment dans tous les domaines du Vrai, du Beau et du Bien.

Au sujet de cette action corrective constante que tout homme digne de ce nom doit mener en lui et autour de lui, signalons un champ d'action très important ouvert aux amis des animaux. Une fois de plus, il s'agit de la supériorité de l'action préventive sur les efforts de correction. Tous les gens de cœur ouverts au problème de l'immense souffrance animale, s'efforcent d'y remédier. Mais beaucoup trop s'imaginent avoir rempli tout leur devoir, en adhérant à une Association Protectrice. En réalité ce n'est qu'un premier pas, et un petit. Au contraire l'adoption du Végétarisme est un acte préventif d'une portée considérable qui s'impose à tout protecteur conséquent. C'est au point que le Mahatma Gandhi avec qui je discutais de la responsabilité morale résultant pour l'individu du fait de la contribution de sa façon de vivre à l'entretien des causes de guerre et de souffrances, me prit le bras et dit avec une grande énergie : « Ceux qui prétendent être des pacifistes et des amis des animaux et qui mangent de la viande, ne sont que des farceurs ». Trop d'idéalistes sont toujours prêts à demander aux autres de faire des progrès moraux sans se réformer eux-mêmes. Et naturellement, si l'on veut vraiment contribuer à la création d'un monde meilleur, l'abstention de nourriture animale doit être complétée par celle du port des fourrures, de la chasse et de tous les spectacles violents, combats de coqs, de chiens, de criquets, de

taureaux, d'hommes, etc., etc.

Mais cela n'est qu'un commencement. Il faut passer de la protection des animaux à leur promotion. De nombreuses expériences d'éducation d'animaux ont prouvé que tous les animaux possèdent de très réelles possibilités de développement de leurs diverses facultés psychologiques. On a vu des cas répétés d'animaux dits féroces manifester beaucoup d'affection pour des animaux généralement considérés comme leurs proies naturelles, et même devenir végétariens comme le magnifique lion domestique de Mme Luciani dans son asile pour les bêtes sauvages d'Abéché, Tchad. De nombreux animaux ont appris à compter et effectuer toutes les opérations arithmétiques, depuis l'addition jusqu'à l'extraction de racines carrées. On en a même vu qui, grâce à l'étude des lettres de l'alphabet, ont été capables de former des mots et des phrases et de révéler ainsi une intelligence et une compréhension de la vie absolument insoupçonnées.

Dans l'état actuel, les animaux domestiques sont comme des enfants que l'on se bornerait à nourrir sans faire le moindre effort pour leur apprendre même à parler. Si l'on en usait de même avec les petits des hommes, un grand nombre d'entre eux ne dépasseraient pas beaucoup les petits des bêtes. On a dressé et éduqué toutes sortes d'animaux, chiens, chats, éléphants, phoques, rats et souris, et même des perroquets et des oies. Il y a là un champ illimité pour l'action éducative, et cette possibilité d'éducation de nos compagnons muets et conscients pose un immense problème moral aux esprits clairvoyants. Il y a aussi des péchés par omission.

Il serait très heureux de voir les cours de psychologie des lycées complétés par un chapitre de notions succinctes sur L'éducation des animaux. Il n'a fallu qu'environ trois mois, à raison d'une heure d'enseignement par jour, à Madame Carita Bordérieux pour apprendre l'arithmétique à son chien Zou et à Madame Desvigne pour son chien Kabylo. Que de possibilités d'utilisation créatrice des loisirs forcés des enfants malades, et des vieillards isolés, qui trouveront dans l'instruction de leurs chères bêtes non seulement un objet pour leur affection, mais un vif stimulant de leur intérêt pour tous les problèmes de la psychologie et de l'enseignement, ce qui redonnerait une haute valeur à leur vie.

D'autre part un nouveau chapitre des rapports de l'humanité avec la nature s'ouvrirait. Il a déjà commencé avec le reboisement, ce premier pas des sociétés humaines pour cesser d'abuser sans mesure, des richesses de la vie organisée sur notre planète. Puis, l'établissement de parcs naturels ou nationaux a réalisé l'« arrêt du bras du bûcheron » demandé par Charles d'Orléans. Sur de tout petits espaces de notre planète l'homme a ainsi cessé d'être le grand ravageur et saboteur, l'ennemi N° 1 de la création. L'heure est venue de faire un pas de plus en étendant aux facultés psychologiques des animaux les soins intelligents apportés par les éleveurs de bétail et les horticulteurs à l'amélioration physique des espèces dont ils s'occupent. Comme il serait beau de voir l'amour de nos compagnons muets s'épanouir en une action éducative et créatrice d'une nouvelle gerbe de qualités psychologiques chez les animaux et de valeurs morales et spirituelles chez leurs amis vraiment dignes alors du nom d'humain dans ce qu'il implique de ressemblance au Créateur.

Sans aller jusqu'à prévoir la participation des chœurs d'oiseaux savants aux concerts de l'avenir, il est certain que les services rendus par les chiens qui vont chercher le lait, le pain ou les journaux pourraient être considérablement étendus, et il n'est pas chimérique de prévoir des circuits de livraison assurés par des chiens ou des chevaux bien dressés. Mais beaucoup plus important que ces vignettes d'Épinal, serait le fait que l'homme, cessant d'être l'exploiteur féroce de la nature, s'élèverait à une collaboration aux œuvres du Créateur en créant de nouvelles harmonies intellectuelles dans la vie

intérieure de créatures délaissées et qui seraient appelées à un autre chapitre de leur ascension vers la lumière. Certains auteurs occultes ont prétendu que la recherche scientifique était entravée par le sabotage généralisé des lois du développement normal des règnes de la nature par la cupidité furieuse et aveugle des humains. Ceci entraînerait une sorte de repli, de défense de la part des énergies cosmiques qui, autant que possible, s'efforceraient de se fermer à la curiosité de l'homme. Qu'y a-t-il de vrai dans cette idée ? En tous cas il est certain que le développement de l'intérêt désintéressé et affectueux pour tous les règnes de la nature et en particulier pour les animaux qui nous entourent, marquera une nouvelle ère dans le développement moral et spirituel des humains. Ils vivraient dans un monde infiniment plus ouvert aux grands courants de symbiose, de compénétration et d'harmonisation que l'ère actuelle dans laquelle continue à sévir sous le signe de l'utilisation des progrès scientifiques à des fins égoïstes, ce que les Stoïciens stigmatisaient déjà sous le nom de « *Bella Omnia Contra Omnes* », la guerre de tous contre tous.

CHAPITRE XI

HARMONIES HUMAINES

Nous avons jeté un bref coup d'œil sur l'harmonisation de la vie économique non seulement dans les consommations qui engendrent la production, mais aussi dans l'organisation de celle-ci et même, en adoptant sur ce point particulier les thèses dialectiques Marxistes sur l'influence des activités économiques au sens le plus large, sur la production des valeurs esthétiques et morales de la civilisation.

On pourrait s'étonner de nous voir revenir sur la recherche de l'harmonisation dans le règne humain. Cette critique prouverait que nous n'avons pas suffisamment indiqué la différence profonde entre les deux étages complémentaires de l'intelligence pratique et de la culture des facultés supérieures de la conscience. La première est constituée par les jugements de nature portés sur les phénomènes sensibles et dirigés vers l'organisation des milieux naturels et humains pour en tirer le meilleur parti pour la satisfaction de besoins terrestres. Tandis que les activités psychologiques engendrant les sciences qui dirigent les techniques, reposent sur des jugements de nature ; les arts régissant les expressions esthétiques des aspirations humaines reposent sur des jugements de valeurs ayant leur origine dans l'intuition de la présence au sein des êtres et de leurs rapports, des influences des normes intemporelles du Vrai, du Beau et du Bien.

Nous avons déjà vu au sujet des études scientifiques, que la culture commence lorsque la simple connaissance des faits s'achève en une appréciation des harmonies réalisées dans leurs rapports avec l'univers et leur intégration au sein des divers ensembles de devenir concourants à la réalisation du Grand Œuvre. On pourrait objecter que les jugements de valeurs entrent dans le domaine de l'économie politique ; et non seulement sous forme de valeurs d'échange, mais aussi sous celle de valeurs d'usage, l'ophélimité de Vilfredo Pareto. On trouverait facilement un passage des conditions psychologiques de celle-ci au système des valeurs de l'hédonisme Épicurien. Mais on ne ferait ainsi que donner une nouvelle confirmation des grands principes de Monisme Universel : « Tout est dans tout » et, « dans l'Univers il n'y a que des différences de degré et non de nature ».

Mais ces vues reposent sur une conception beaucoup trop superficielle de la métaphysique, en particulier sur une critique insuffisante des rapports ontogénétiques entre les manifestations temporelles avec l'Intemporel d'une part et avec le monde des phénomènes temporo-spatiaux de l'autre. La vérité semble être qu'en passant de la valeur d'échange reposant avant tout sur des rapports numériques, donc quantitatifs, à la valeur d'usage et de satisfaction, on quitte le monde objectif de la mesure pour s'élever à celui des sentiments et des jugements de valeurs esthétiques et moraux. On passe ainsi du monde de l'activité pratique, portant sur les données objectives de l'univers phénoménal au monde intérieur des valeurs subjectives, engendrées par les activités secondaires de la conscience.

A l'encontre des activités pratiques, à la fois dictées par les apports du monde extérieur à nos organes sensoriels et dirigées vers les objectifs variés de cet univers des phénomènes, les opérations de la conscience dans l'univers des valeurs portent principalement sur des notions qu'elle a créées elle-même.

Il y a encore plus de différence entre les jugements de nature de l'activité pratique et le domaine de la Culture, avec ses valeurs édifiées par la conscience détachée des poursuites matérielles qu'entre les deux types inférieurs des activités psychologiques décrites par les Hindous : Jagrat, conscience à l'état

de veille où toutes les perceptions sont entièrement imposées, dans leur forme extérieure et leurs relations, par le monde objectif ; et Swapna, la conscience dans le rêve, où tous les éléments de l'expérience sont bien constitués par des mémoires d'origine sensorielles, donc externes, mais dont l'ordonnance et les consécutives sont plus ou moins librement engendrées par la conscience en des séquences nouvelles.

Jagrat et Swapna sont séparés par une différence de points de vue, l'un tourné vers l'extérieur, l'autre purement subjectif, portant sur l'accumulation au sein de la mémoire des souvenirs de perceptions matérielles. Mais leurs deux activités sont sur le même plan. Au contraire, entre la vie pratique, physiologique, économique et sociale, et l'activité culturelle, il y a une différence de plan, on pourrait même dire, de mode. La conscience s'installe alors dans un nouvel univers.

Jusqu'ici nos véhicules n'avaient d'autres aliments que les perceptions sensorielles des objets extérieurs et la réflexion sur leur nature, leurs propriétés, les conditions de leur production, de leur transformation et de leur utilisation. De l'accumulation de ces perceptions au sein de la mémoire et de leurs comparaisons, naissent les idées générales portant non pas sur des objets particuliers, mais sur des propriétés communes entre eux que l'observation a permis d'abstraire de l'ensemble des facteurs qui les constituent.

Nous touchons ici au sommet suprême de la pyramide du monde de l'expérience pratique dont la base est constituée par les impressions sensorielles et leurs organisations en perceptions, qui sont des jugements de nature portée sur les phénomènes extérieurs. Les opérations élémentaires de la conscience appartiennent également aux animaux supérieurs.

Ils sont capables même lorsqu'ils sont dégradés par la domestication de pousser leurs constructions mentales jusqu'à des niveaux assez élevés dont on pourrait dire que leurs échos lointains accompagnent la conscience en l'homme jusqu'aux abstractions des idées générales.

Au contraire pour pénétrer dans le monde des valeurs, la conscience doit effectuer un véritable renversement, négligeant le monde des objets apparents, pour s'ouvrir à la perception intuitive des prodigieuses valeurs internes dont ils sont chargés. Il ne s'agit plus ici de la possibilité d'interpréter de mieux en mieux des synthèses de plus en plus vastes d'expériences sensorielles reçues du monde de la pratique, où nous voisinons avec les animaux. On a maintenant à pénétrer dans un univers transcendant à l'expérience sensorielle et dont l'accès est ouvert aux seuls humains.

C'est la perception de cette faculté particulière à l'homme qui inspira à Aristote sa fameuse définition « L'homme est un animal métaphysique », jugement beaucoup plus profond et large que la boutade Rabelaisienne : « rire est le propre de l'homme ». Cependant nous ne pensons pas qu'il serait exact d'évoquer à propos de l'origine des intuitions de l'existence de valeurs, une présence particulière de Dieu au centre de notre être, présence à laquelle ferait allusion le « Tat twam Asi » de l'Adwaitisme. En effet, ce serait une hérésie métaphysique de croire que « nous possédons en nous » un aspect individualisé de l'Absolu. Il ne saurait s'agir que de l'influence d'une concrétisation hypostatisante d'un « Jiva d'Atma », un germe particulier de perceptions et d'actions émanant de l'origine transcendante et unique de toutes les consciences. Cet écho au centre de notre individu d'une projection lointaine de la transcendance n'est que la présence purement virtuelle de l'Unique, en ce qui est à la fois le centre et le sommet de notre ensemble structurel, à la manière de Vishnou et Shiva qui n'ont de contact avec le monde du devenir qu'à travers les activités de leurs Shaktis, leurs puissances féminines Lakshmi et

Parvati.

L'origine des intuitions d'un monde de valeurs pures semble être, bien en-dessous de cet écho virtuel de l'Absolu au sein de ce que nous nommerons le Cône central de notre être, une représentation, ou une monition des projections des puissances normatrices du monde radieux des Idées Platoniciennes. C'est-à-dire que, bien en-dessous de l'Être Métaphysique, de l'Ens Réalissimum, nous portons en nous comme un reflet flet de l'ensemble des pensées créatrices grosses des créatures à venir et qui, avant de devenir des foyers particularisés d'énergies normatrices qui vont se manifester dans les objets, sont à l'état radieux de pures sources de propriétés et de qualités particulières, c'est-à-dire de valeurs.

Et c'est évidemment à la présence en la cime centrale de la conscience humaine, de l'ensemble archétypique des pures valeurs universelles, intemporelles et transcendantes à l'expérience, mais grosses de toutes les puissances de ce que nous nommerons le Vrai, le Beau et le Bien, que Jésus faisait allusion lorsqu'il disait à ses disciples : « Le Royaume des Cieux est en vous ».

Le problème de la culture véritable, préparation à l'apothéose de la conscience, est celui de l'harmonisation avec cette présence.

Il nous faut revenir (encore une fois) sur l'importance capitale de la distinction entre le monde de l'expérience pratique dans tous les domaines depuis l'hygiène, la médecine, les sciences présidant aux productions industrielles jusqu'à l'économie politique, clef de la richesse des nations, et divers aspects de la politique pure d'une part, et l'univers des valeurs. L'homme n'y pénètre que lorsqu'il commence à percevoir, à travers les objets matériels et leurs propriétés, l'existence d'un autre monde beaucoup plus subtil, donc plus intense, de relations unissant les foyers d'émergences des objets matériels aux altitudes vertigineuses d'un prestigieux univers de valeurs esthétiques, noétiques, morales et spirituelles incluses dans les caractéristiques des phénomènes. Plus intuitivement senties qu'intellectuellement perçues et évaluées, ces valeurs ont aux yeux des sujets capables de les percevoir, un prix incommensurablement supérieur à celui des propriétés matérielles.

Suivant la psychologie Hindoue, les valeurs ne sont perçues que lorsque la conscience est capable de franchir le pont, aussi étroit qu'une « lame de rasoir », reliant le monde des objets matériels à celui de leurs causes idéales et principiellles. Étant donné que les activités mentales portant sur le monde matériel ont leur origine dans les opérations de la conscience que l'homme a en commun avec les animaux, on peut dire que la vie proprement humaine ne commence que lorsque les valeurs immatérielles sont suffisamment perçues pour prendre le pas sur celles du monde matériel.

Nous espérons que ces pages auront fait comprendre les deux temps essentiels des processus par lesquels la conscience peut s'élever du plan matériel des valeurs quantitatives à celui de l'humanisme et de la culture. Le premier consiste en la perception du fait que le monde des phénomènes, celui des effets et de leurs propriétés pratiquement utilisables, n'est qu'une sorte de pellicule plaquée sur la surface du monde des noumènes, celui des causes procédant du serein empyrée archétypique des valeurs intemporelles. Le second est que, quelle que soit la réalité apparente des objets matériels, et l'importance qu'ils ont pour le maintien de notre vie corporelle, ils ne doivent leur valeur réelle qu'à la façon dont ils contribuent au développement harmonieux de notre être véritable. Celui-ci est le monde intérieur des valeurs. Par lui, nous dépassons les perceptions platement quantitatives et illusoirs de l'existentialisme animal pour nous établir dans l'univers serein des pures et intemporelles valeurs de la « Raison constituante », ces normes à l'étage supérieur desquelles, la conscience doit s'élever « pour

retrouver la fixité sans laquelle l'esprit tombe en faiblesse » [1].

C'est alors l'établissement de la conscience sur les plans où ses délibérations sont si influencées par la perception intuitive des normes idéales du devenir cosmique qu'elle s'y intègre toujours plus intimement et plus harmonieusement, dans un dépouillement progressif de ce qui en l'individu entrave la formation de la personne. Celle-ci est morale parce qu'universalisante, donc désindividualisante. Son développement s'opère par une adéquation toujours plus poussée des aspirations et des tensions profondes à la Raison constituante de Lalande, dont la « source n'est pas constatative mais normative ». C'est dire qu'elle a suffisamment dépassé le simple stade de la perception passive pour percevoir les caractéristiques des liaisons intimes entre les divers constituants d'un phénomène isolé ou d'un ensemble de données, et recevoir, avec une force toujours croissante, l'appel « de ce qui doit être ». Ce qui doit être accompli, pour que soit réalisée dans l'élévation constante de l'adéquation aux normes radieuses du Cosmos, la souveraine harmonie, au-dessus des remous violents et caricaturaux du monde du devenir, encore soumis à la démesure des grotesques ambitions individualisantes.

Le monde de la sagesse terrestre, limité aux perceptions des objets extérieurs, et des normes de leur utilisation pour des objectifs du même ordre de « réalisme » illusoire, monde dans lequel le sujet tend à se poser et à se développer toujours davantage par l'absorption de valeurs et d'objets extérieurs dans un processus centripète, conduisant à l'édification des puissantes « individualités » réclamées par l'existentialisme ; aboutit à la création de ce que Bergson dans son testament philosophique, nommait « les âmes fermées ».

Au contraire le souci constant de soumettre les actions de l'individu aux normes universelles et intemporelles de la parfaite réalisation à travers ses activités, des éléments du « Souverain Bien », du parfait « Bel et Bon », le Kalonkagathon des Grecs ; aboutit, par la dissolution des volontés individualisantes, selon le processus indiqué par A. Lalande [2] à réaliser : « L'âme ouverte de Bergson » dans l'intégration de plus en plus harmonieuse de la manifestation humaine. Ceci par la dissolution des facteurs égocentriques de l'individu au profit des aspirations centrifuges, élevant les cercles des aspirations et des intérêts à des intégrations de plus en plus illimitées de la conscience aux normes universelles et intemporelles du devenir cosmique. Ainsi se réalise l'abolition de l'individu temporel égocentrique et localisé au profit de la Personne cosmocentrique, altérisée et intemporalisée jusqu'à sa disparition dans l'Infini de l'Unité.

En bref, l'apothéose humaine se déroule en trois épopées cosmiques. Dans la première, l'humanité pousse à son complet achèvement la constitution de l'individualité, par le développement de toutes les facultés affectives, mnésiques, représentatives et volitives dont la mentalité animale présentait les germes et les premiers développements. La conscience, d'abord grégaire chez les animaux, diffuse parmi les membres du troupeau qu'elle unissait et en lesquels elle assurait la transmission des instincts prenant peu à peu conscience du fait qu'elle connaissait, et arrivant finalement chez les humains sortis de la mentalité participatrice, à la connaissance de soi, la soi-conscience.

Cette première phase de l'épopée humaine a lieu dans la croyance à la réalité du monde perçu par les sens. Dans la deuxième phase, l'homme percevant de plus en plus clairement l'existence de valeurs supérieures aux objets matériels, recherche son développement, et trouve ses satisfactions les plus

1 A. LALANDE. *La raison et les Normes*, p. 288.

2 Dans sa célèbre thèse : « *La dissolution opposée à l'évolution* ».

hautes dans son intégration de plus en plus harmonieuse à ce règne des valeurs à travers lequel le monde procède de la pensée créatrice de sa Source Transcendante, et le long duquel les consciences remontent de paliers en paliers vers la sphère de la pure qualité.

La troisième phase commence lorsque le sentiment de l'Unité devient assez puissant et assez clair pour que la conscience ne cherche plus à s'étendre quantitativement et qualitativement dans les sphères radieuses de la causalité, mais à abolir toutes les perceptions particularisantes qui obscurcissent en elle le pur sentiment de l'Unité, dans l'élévation à la Transcendance.

Les théories psychéistes, selon lesquelles chaque être humain serait doué à sa naissance d'une âme divine immortelle, enseignent que le passage à la soi-conscience aurait lieu dès l'apparition sur la terre de l'homme, « fait à l'image de Dieu », selon l'acceptation vulgaire de la Bible. Au contraire, certains grands docteurs de La Loi, enseignèrent que cette création de l'homme à l'image de Dieu eut lieu « au commencement », avant le 4^{me} jour de la Création qui vit naître l'homme, à l'instant solennel où, en-dehors du temps qui n'avait pas encore été créé, l'Éternel conçut la totalité achevée de ce qui allait être le Cycle du Devenir, dans un instant intemporel où l'état du monde tel qu'il sera réalisé à la fin des temps, était coexistant aux premières phases du devenir de l'Univers. A ce moment, en même temps que les deux âmes inférieures, l'âme animale et l'âme humaine-individuelle, dotées de leurs facultés essentielles et dont tous les humains seraient pourvus, l'homme aurait reçu aussi une troisième âme « pure lumière rationnelle », virtualité de la ressemblance divine, et que les élus pourraient réaliser en eux, « dans le temps » par un héroïque et constant effort de dépassement intérieur dans la fidélité absolue aux commandements de la Loi. La pureté de cette lumière grâce à laquelle celle-ci atteint à la ressemblance à Dieu n'est atteinte que lorsque tout sentiment égoïcentrique et personnel a été complètement éliminé par la pratique d'une intégrale soumission à la Volonté Divine.

L'interprétation naïve de cette idée, souvent prise dans le sens de l'anthropomorphisme de Dieu, au lieu du Théomorphisme de l'homme, déjà tournée en ridicule par la boutade de Voltaire : « Si Dieu a fait l'homme à son image, celui-ci le lui a bien rendu », a causé un nombre énorme d'incongruités qui seraient comiques si le sujet n'était si important, et même si grave. En effet, il s'agit de l'accès de l'individu à la vie éternelle ou plutôt, pour placer la question sur son véritable terrain, de l'accomplissement par l'homme de la fonction sacrée que lui aurait confiée le Créateur : le retour conscient à l'Unité Spirituelle dans la réalisation progressive de ses conditions à travers les incidences de la vie. En tous cas, cette réalisation de l'image divine, n'a pas lieu dans le premier acte de l'apothéose humaine. Celui-ci n'est que le passage de la grégarité à l'individualité. Mais de même que la conscience animale recelait déjà en germe les facultés supérieures de l'individu humain, celui-ci a déjà préparé dans son individualisation les éléments de la Personne morale dont le développement sera réalisé en nous dans la deuxième étape de l'apothéose humaine.

Le dernier acte de l'apothéose humaine est marqué par le renversement de toutes les valeurs. La constitution de l'individu s'effectuait par l'absorption de nouvelles connaissances de faits concrets et leur assimilation en synthèses de plus en plus riches, élevées et étendues. L'instruction, ou construction d'édifices intérieurs par l'accumulation de connaissance, était un de ses principaux moyens d'enrichissement et de développement de sa vision de l'Univers. De même l'accumulation de biens matériels augmentait sa puissance d'action dans son cadre social. Tout en développant ses diverses dimensions intérieures par l'accumulation des connaissances et des possessions terrestres, il renforçait le développement de plus en plus clair de sa conscience de l'étendue de son individualité et des frontières limites par lesquelles son Moi individuel se posait en s'opposant au non-moi, à l'univers

extérieur.

Au contraire, la constitution de la personne est réalisée par un processus diamétralement opposé. L'enrichissement mental de l'individu s'opérait par l'analyse décomposant l'ensemble du monde extérieur en données et en phénomènes « clairs et distincts », dans une vue de l'univers où « les choses ne sont que ce qu'elles sont », dans l'espace vital défini qu'elles paraissent occuper exclusivement à un moment déterminé. Le développement de la Personne réclame au contraire l'atténuation de la froide netteté avec laquelle l'intelligence analytique « découpe » les faits au sein du contexte cosmique, pour permettre à la conscience de percevoir sinon clairement, mais du moins vivement, les deux mouvements par lesquels, d'une part l'état présent d'un objet dans le temps est à la fois le résultat de son passé et gros de son avenir, et d'autre part, comment dans l'espace sa réalité subtile et essentielle est en relation avec tout l'univers au-delà des limites apparentes que l'insuffisance de nos organes des sens lui impose dans notre expérience.

Tandis que l'individu se pose et se renforce en s'opposant au reste de l'Univers, la Personne se développe dans l'atténuation des limites par lesquelles elle se sent séparée du reste du Monde, et dans la tendance à restituer à l'Univers tout ce qu'elle en a reçu et à donner aux autres existants le plus possible de ce qu'elle peut recevoir des sphères supérieures auxquelles elle commence à s'ouvrir dans le dépouillement par son aptitude à la « sympathie », l'identification sentimentale avec la vie à l'œuvre dans les autres êtres.

Cependant, avant l'évanouissement total du moi dans le dépouillement final de toutes ses propriétés, valeurs et qualités intérieures qui constituera le troisième acte de l'apothéose humaine, le développement de la Personne réclame le développement, l'affinement et la métamorphose des qualités par lesquelles la conscience crée les véhicules et facultés qui lui permettent d'établir des antennes sur les plans de plus en plus subtils et immatériels, constituant les degrés de la structure psychologique à travers laquelle les archétypes engendrent les êtres définis, le long des hypostases concrétisantes qui aboutissent au monde des apparences illusoire, mais contraignantes par les propriétés que nous sommes amenés par nos sens à attribuer à leurs aspects physiques.

On pourrait diviser les conditions du développement de la personne en deux phases parallèles. D'une part l'atténuation de l'individualisme égocentrique et son élévation à un point de vue cosmocentrique. De l'autre, l'élévation du niveau d'appréciation de la vie par la découverte constante de valeurs nouvelles toujours plus précieuses et plus universelles. Mais en réalité ces deux démarches ne sont que les deux aspects concomitants d'un seul processus. En effet, l'homme agit toujours en fonction de la façon dont il se représente l'univers et ses relations avec celui-ci. Aussi longtemps qu'il croit que le souverain bien consiste à augmenter ses possessions matérielles, il s'y efforce par tous les moyens, soit en devenant grand commerçant ou industriel si sa situation de famille le lui permet, ou bien chanteur de charme, boxeur ou pilote d'essai et, à défaut d'autres moyens, en fondant un petit gang pour « entreprendre » des coups aussi profitables que durs.

Lorsqu'un homme a bien compris le caractère illusoire des biens de ce monde, le primat absolu des valeurs spirituelles, seules réelles et permanentes, et le danger mortel de l'égoïsme engendrant des conséquences karmiques terriblement nuisibles ; les satisfactions niées de l'amour-propre, les jouissances ostentatoires de la fortune et des succès mondains ou politiques, tout ce qui autrefois était le but de son activité, perd absolument tout attrait pour lui. Il lui devient impossible de poursuivre le succès dans les deux domaines qu'il considérait autrefois comme d'une importance suprême.

Mais entre le stade où les biens de ce monde sont tout et les valeurs spirituelles rien, et celui où les biens de l'esprit sont tout et les satisfactions terrestres rien, il y a une période de transition où tout en percevant plus ou moins clairement la supériorité du spirituel sur le temporel, le postulant à la spiritualité, impuissant à atteindre complètement le but sacré qu'il se propose, retombe dans les premiers errements. Les fervents de la Bible diraient, citant un passage célèbre, « revient à son vomissement ».

C'est que les jugements de valeurs qui lui font préférer les biens spirituels, sont encore tout nouveaux, fragiles et fluets, tandis que les anciennes préférences pour les satisfactions des vieux appétits instinctifs, se sont cristallisées en dynamismes invétérés, nourris et développés par l'usage constant. Pour prendre un exemple grossièrement vulgaire, lorsqu'un alcoolique intelligent et instruit aura compris que ce qu'il considère comme une « consommation normale » le conduit à une tombe prématurée, sa faculté de résister aux sollicitations accoutumées dépendra entièrement des dynamismes inhibiteurs qu'il pourra jeter dans le plateau opposé de la balance. S'il a une très vive imagination qui lui montre clairement les résultats funestes préparés par les gestes qu'il accomplit avec une impunité apparente depuis si longtemps, ou bien encore s'il a une vive peur de la mort, il pourra briser immédiatement son assujettissement à l'alcool. Si au contraire, les dangers qu'on lui signale apparaissent vagues, en tous cas à longue échéance, il continuera à boire. Il éprouvera peut-être une certaine appréhension intérieure, mais elle ne suffira pas à l'amener à briser ses chaînes. Il faudra pour cela que sa résolution chancelante soit soutenue par un grand nombre de faits probants, d'exemples et cas cliniques démonstratifs, pour que la valeur de tous les vieux appels à la boisson, chansons bachiques, slogans, appels à la cordiale amitié des frères buveurs, des gastronomes, des fins gourmets, etc., soit éteinte par la perception claire, non seulement des dangers certains, mais surtout par une compréhension profonde des prodigieuses possibilités de bonheur ouvertes par l'élévation des niveaux de la conscience dont la dégradation des centres nerveux, en stérilisant les facultés spirituelles en germes, est un des plus dangereux ennemis.

Il en va de même pour les cas où les dynamismes passionnels d'un passé périmé entravent l'essor des véhicules subtils de la conscience dont les frêles pousses n'arrivent pas à percer la croûte résistante des automatismes anciens, d'autant plus nuisibles qu'ils sont plus invétérés. Le secret de l'ascension spirituelle, qui est le but de la vie humaine, consiste à développer les dynamismes psychologiques qui élèvent la conscience le long de l'échelle des valeurs tout en désagrégeant les résistances intérieures à cette ascension.

Le moyen le plus sûr d'en triompher, c'est de les réduire par la famine en ne leur apportant pas d'aliments nouveaux. Mais ceci doit être réalisé non en entourant les mauvaises habitudes ou les idées-forces périmées d'un mur de tabous variés, mais en les submergeant sous une avalanche de pensées et de sentiments dirigés vers des objets d'intérêt d'une valeur supérieure, et dont on s'efforcera de comprendre tous les éléments constitutifs, de sorte que leur qualité supérieure devienne si claire et si évidente qu'il ne s'agira plus pour le sujet de renoncer à d'anciennes satisfactions en vue d'un bienfait théorique, mais de se débarrasser d'impédiments désastreux faisant obstacle à l'accès à une vie plus large, plus riche et surtout mieux établie dans les sphères sereines et riches de la félicité.

Nous avons vu que l'Hindouisme décrit trois voies d'accès à l'Union Divine, la « Céleste Patrie » des Occidentaux ; celles de l'Amour, du Sacrifice Héroïque et de la Connaissance. Psychologiquement, toutes trois suivent le mécanisme décrit ci-dessus. La voie de l'amour consiste à méditer sur tous les

aspects de l'excellence, de la magnificence et de la perfection des œuvres du Créateur, puis sur sa propre infinie perfection jusqu'à ce que la gratitude et l'amour pour Lui étouffent toutes les autres formes d'amour pour les objets inférieurs, à la façon d'un immense feu de forêt dévastateur qui absorbe le petit feu de cheminée de la cabine forestière.

Le fidèle qui suit la voie du Sacrifice Héroïque, celle du Karma-Yoga, doit s'efforcer d'ouvrir constamment sa conscience au sentiment du flux de la volonté Divine Créatrice pénétrant incessamment toutes les formes manifestées, y entretenant la vie des atomes qui les constituent et entraînant irrésistiblement tous les ordres, genres, familles et créatures vers les fins lointaines de la Création. Il doit se rendre compte du fait que tout acte de don gracieux, de sacrifice de l'intérêt personnel, allège la barque de sa conscience ensablée sur les hauts fonds de l'égoïsme individualisant, et prépare le moment où la marée montante de la Grâce la soulèvera pour l'entraîner dans le puissant courant qui l'emportera vers l'infini de l'Océan de la Geste Créatrice.

Enfin le Yoga de la Connaissance consiste non seulement à élargir l'information autant que faire se peut, mais surtout à considérer tous les objets nouveaux entrant dans le domaine du connu, non pas au point de vue de leur valeur pratique, mais de leur rôle dans l'ensemble de la création ; dans le temps, comme chaînon actuel d'une chaîne évolutive, et dans l'espace en tant que centre particulier de l'Univers des rapports, situant les aspects chatoyants et fugitifs de l'Élan Vital totalitaire dans l'Ubiquité simultanée de l'Intemporalité de l'Être. A force de s'exercer à percevoir l'irréalité fugitive des aspects extérieurs des créatures, le Gnani Yogui en arrive à voir la nature non seulement du point de vue de l'histoire, comme le voulait Teilhard du Chardin, mais de celui de la totalité de l'histoire, celle qui sert de cadre aux créations et aux désintégrations successives des univers constituant les voies lactées et même de celles-ci dans leurs totalités. Tandis que le rythme des apparitions et des destructions des petits univers solaires constitue les expirations et inspirations du souffle de Brahman, le cycle des voies lactées, est l'œuvre d'un jour et d'une nuit de Brahman, tandis que celui de tout l'Univers, d'une vie et d'une mort de Brahman.

Lorsque le Sage est plus conscient du grand rythme cosmique s'exprimant à travers tous les objets manifestés, que de leurs caractéristiques extérieures, qui seules retiennent l'attention de « ceux qui ont des yeux et ne voient pas » ; alors, non seulement les êtres et les choses de ce monde ont perdu toute valeur intrinsèque à ses yeux, mais ils remplissent leur principale fonction dans l'ensemble de l'Univers en devenant les témoins vibrants et palpitants de la volonté du Créateur et de la splendeur de ses œuvres. Lorsque le spectacle de la gestation universelle est libéré des ridicules ambitions et des exigences égoïstes des petits centres de conscience humaine qui prétendaient s'ériger en centres cosmiques autonomes, prétentions désintégrant qui constituaient et entretenaient le voile de Maïa, tout en le souillant de toute leur incompréhension et de leurs affabulations aussi féroces que grossières et gratuites ; il devient une prodigieuse symphonie aux splendeurs indescriptibles. L'infinitude des espaces infinis qui effrayait Pascal retombe dans sa relativité, tandis que leur silence est vibrant des rythmes magnifiques des déroulements historiques des galaxies dont l'ensemble rempli des harmonies des sphères et des chatoiements des fulgurances des arcs-en-ciel des cycles cosmiques, se transmue et se résorbe dans l'infinie splendeur de l'intemporalité immuable de l'Unité de l'Être sans limite véhiculaire. C'est en elle que le Nirvana Bouddhique convie les Sages à se perdre en échappant à jamais aux prisons psychologiques dans lesquelles les enfants de la terre et de l'ombre s'ensevelissent avec diligence et dilection.

La première phase de l'Apothéose humaine est celle de la constitution de l'Individu émergeant des

grégarismes animaux et orientée vers les œuvres terrestres considérées comme des fins en soi, dont la poursuite multiplie et perfectionne les qualités des fils de la Terre. La phase finale de l'ascension vers la Théophanie Cosmique est celle du dépouillement de toutes les valeurs, non seulement des valeurs quantitatives de la terre, mais aussi des valeurs dites spirituelles du Vrai, du Beau et du Bien, ces révélations de la Transcendance par les harmonies dont les yeux sont impuissants à supporter l'éclat sans voile. Cependant cette suprême apogée de leur prodigieuse destinée est non seulement inaccessible à la quasi totalité des plantigrades à face humaine, mais il leur est même impossible de comprendre de quoi il s'agit réellement. D'où la nécessité de l'étage intermédiaire constitué par le passage à travers le monde proprement humain, le monde des valeurs créatrices de la personne morale, c'est-à-dire de la personne humaine en opposition avec la prédominance des appétits terrestres dans les individus.

Une fois de plus notons que la vie proprement humaine, entièrement distincte des legs de l'animalité, ne commence qu'avec la création de valeurs rationnelles, esthétiques et morales, créations qui élèvent le sujet au-dessus de la catégorie des individus utilitaires. Ceux-ci constituent leur moi en l'opposant à l'univers qui les entoure et dont ils se distinguent avec énergie et combativité ! Au contraire, l'homme ne commence à créer des valeurs transcendantes à l'expérience, que lorsqu'il conçoit les objets terrestres non en fonction de la satisfaction de ses divers besoins matériels, mais en tenant compte des liens ontogénétiques qui les situent dans l'univers et de leurs qualités propres qui sont le signe de leur participation à des foyers universels de valeurs, témoignages de la présence de l'Infini dans le fini et du Parfait dans l'imparfait.

C'est des profondeurs les plus centrales, donc les plus élevées de son être, que l'homme reçoit le sentiment intuitif de la présence de certaines valeurs dans les objets animés ou inanimés qu'il contemple. Ce n'est que lorsque le voile opaque cachant à ses yeux les réalités essentielles présentes dans les objets, s'atténue et devient transparent, que l'homme commence à percevoir dans les êtres les valeurs intemporelles qui ont contribué à leur réalisation. C'est ce qui différencie les valeurs des qualités. Tandis que celles-ci : force, intelligence, habilité, adresse, sont facilement perceptibles par les hommes très moyens, la perception des valeurs, vérité, bonté, grandeur, la beauté splendide de la vérité rationnelle, n'est possible que lorsqu'apparaît la faculté de percevoir non seulement le général dans le particulier, mais aussi l'universel intemporel à travers l'individuel transitoire.

Comme toutes les autres, cette première faculté se développe par l'usage. Son développement constitue essentiellement ce qu'on nomme la Culture avec un grand C. On a longuement épilogué sur la différence entre la Culture et la Civilisation. En 1914 les Alliés s'attribuaient la Civilisation, tandis que les Allemands n'avaient que la Culture, avec un K. En réalité, il s'agit de deux choses très différentes. La civilisation c'est l'ensemble des habitudes, des traditions, des règles de conduite et des conventions sociales qui forment les mœurs d'une société humaine. Elle s'acquiert principalement par la vie au sein d'une nation particulière et est partagée par la plupart de ses membres.

Au contraire la culture est un fait strictement individuel et ce n'est pas avec la civilisation, mais avec l'instruction qu'il faut le comparer. L'instruction résulte de l'accumulation de connaissances.

Portant surtout sur une discipline particulière, l'Histoire ou les Lettres, par exemple, elle devient l'érudition. Elle atteint la culture lorsque, moins spécialisée, elle porte sur un nombre suffisant d'études particulières pour donner des clartés de tout. Ceci permet les utiles comparaisons, les associations enrichissantes, la perception des valeurs universelles portées par les êtres particuliers et l'inclusion de connaissances distinctes dans les ensembles de plus en plus vastes, de manière à pouvoir évoquer à leur

propos les valeurs similaires, ou complémentaires, présentes en d'autres êtres. Elle est la transition entre les sciences et la philosophie dans laquelle les disciplines axiologiques prennent de plus en plus d'importance.

Par un de ses aspects essentiels, la formation du goût dans les domaines de la littérature, de la musique et des beaux-arts, comme dans la formation du caractère, la culture générale est l'antichambre de la culture spirituelle « lato censu ».

Dans l'acquisition de la Culture, ce fruit précieux du jardin des Muses, on peut, en gros, distinguer trois phases : l'information, l'intégration et le dépassement. Dans la première, à l'encontre des « fils de la terre » répugnant à étudier « des choses qui ne servent à rien », les privilégiés de l'esprit, les « enfants chéris des Muses », absorbent pour le plaisir une quantité des connaissances portant sur les facettes variées des Pierres précieuses ornant le banquet de la vie. C'est le stade où, après les études de base, l'étudiant en médecine joue du violon, où le jeune architecte s'enthousiasme pour Baudelaire, où le St-Cyrien lit la Bhagavad Gita, où Goethe étudie la théorie des couleurs et l'embryologie. Après avoir poursuivi pendant des années la recherche de la connaissance pour elle-même, pour le plaisir de savoir, on arrive alors aux grandes synthèses. On devient conscient, à travers les progrès conjoints ou complémentaires des sciences et des arts dans les diverses civilisations, des développements harmonieux du « grand cœur » Cosmique des Stoïciens

De l'accumulation des efforts des élites d'Orient et d'Occident, au cours de la fuite rapide des siècles, on voit s'élever au-dessus de l'histoire universelle comme une poussière dorée et ailée, scintillant de toutes les valeurs précieuses des compréhensions, des communions particulières et des harmonies locales réalisées et exprimées à travers lesquelles la conscience humaine avec ses millions de facettes retourne pas à pas à l'ultime, universelle et unique Transconscience.

Alors dans la réalisation de l'universel concours à travers les dissonances apparentes, sonne, pour la personne, l'heure de l'Ataraxie. Dans la sereine quiétude de la conscience réalisée au-dessous, au-dessus et à travers toutes les formes illusoire et éphémères, s'achève toujours d'avantage l'harmonie préétablie au sein de l'œuvre des six jours dont le Créateur « vit qu'elle était bonne », malgré les réserves de détails que font les spécialistes prisonniers de l'idée que leur nombril est le centre de l'univers.

Cependant le « suave Mari Magno » du Sage contemplant les convulsions universelles du haut de son sanctuaire, n'est qu'une halte sur le bord de la route royale de la Culture. Bientôt sous l'influence soit de l'eschatologie, soit sous celle des intuitions transcendantes d'un empyrée dépassant même celui des sources des plus hautes valeurs, il sera pris par le vertige de l'infini. Après avoir été délivré du culte des richesses objectives par la découverte des valeurs et leur développement, il s'aperçoit que les richesses de l'univers subjectif dont il a pris l'immatérialité pour la perfection de « la céleste Patrie » sont également éphémères, bien que leurs racines soient situées dans un univers infiniment plus réel et plus précieux, que celui de leurs effets se déroulant à travers les fantasmagories du devenir temporo-spatial.

Alors commence la troisième étape de la Culture, celle des valeurs dites spirituelles parce que s'élevant vers l'unité absolue de l'Esprit. Elle est basée sur le développement des facultés permettant de percevoir les valeurs universelles et intemporelles présentes dans l'essence des entités de l'espace-temps, puis exprimées dans la beauté et la justice, les pures valeurs rationnelles inhérentes aux lois sereines gouvernant les rythmes majestueux du devenir Universel. Ce développement de la nature spirituelle,

c'est-à-dire orientée vers l'esprit, nécessite un nouveau renversement de toutes les valeurs. Dans la première phase de la vie et de l'ascension vers les cimes, les acquisitions de l'instruction ont mis l'animal à face humaine à même de gagner sa vie et de contribuer au maintien du réservoir de représentations et d'aspirations collectives qu'est la société, tout en participant à la perpétuation de l'Espèce. Dans la deuxième, la culture a prouvé que les véritables valeurs ne sont pas celles qui concourent à maintenir l'existence de l'organisme, mais celles qui élèvent l'animal à face humaine au rang d'homme véritable en établissant sa conscience au-dessus des conflits désordonnés des passions. Sur les plans sereins et harmonieux de la perception des lois sacrées de l'Univers, dans la compréhension de leurs opérations au sein des phénomènes, elle permet l'appréciation de leur valeur infinie qui fait que le Beau est la splendeur du Vrai, tandis que le Vrai est la révélation des harmonies magnifiques entre les idées essentielles des êtres au sein de la pensée de « l'Artiste Divin » de Platon et leur projection dans le déroulement du devenir. Cependant la Perfection du Bien s'achève constamment dans l'irrésistible progression du Devenir vers l'apothéose finale du retour de tout l'Univers des phénomènes illusoires et fugitifs, à la splendeur fulgurante de l'Unité transcendante au temps, à l'espace et aux qualités.

Et voici qu'après l'acquisition de l'instruction qui « construit » l'individu, et la création des valeurs intérieures qui engendrent l'homme authentique, commence la phase consistant à atténuer jusqu'à disparition finale, le masque de la personne qui restreint la plénitude de la manifestation du Créateur dans sa création, ou ce qui revient au même, qui limite dans les consciences particulières leur expansion méta-personnelle dans le retour à leur Source Divine. Après la phase de la destinée humaine passée dans le monde de l'espace-temps à édifier l'individu, et celle du développement de la Personne dans le pur déroulement du temps, commence celle de l'élévation à la théophanie, par l'atténuation de l'attachement aux formes précises et limitées des perceptions qui sont d'autant plus emportées par le flux des instants successifs qu'elles sont plus nettement détachées de l'ensemble cosmique, atténuation qui ralentit l'écoulement de la durée intérieure jusqu'à ce qu'elle approche de la tangence à l'immutabilité de l'Être intemporel. [1] Ainsi s'achèvera le long voyage allant de la chute de l'Unique dans le temps et l'espace, avec leurs multiplications d'entités éphémères, jusqu'au retour dans la « Plénitude du Vide », la perfection de Celui qui n'a pas de second : « L'Unique », Celui à propos duquel Moïse a dit : « Écoute Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est Un ! », et en-dehors de Lui il n'est rien de réel, comme l'affirme la Wahidya de l'Islam.

Nous avons vu que la traversée du monde des valeurs s'opérait en trois phases, information, intégration et dépassement. Les deux premières, bien que constituées par un développement qualitatif de la perception des valeurs intemporelles et transformelles au sein des phénomènes, se déroulaient encore sous le signe du dualisme de la conscience subjective et des valeurs paraissant donc objectives. Au contraire le caractère principal de la troisième, véritable Yoga Occidental, consiste en une dissolution de la conscience dualiste, engendrée par l'opposition d'un foyer subjectif à des phénomènes objectifs. En admirant de plus en plus les normes universelles à travers leurs expressions dans les objets, et de ce fait, en diminuant de plus en plus la part du phénomène dans les aspects du Cosmos, en passant ainsi toujours plus de la manifestation à l'universalité et à l'intemporalité des lois manifestées, la conscience se libère graduellement de la perception des « masques personnifiants » des divers phénomènes, pour vivre de plus en plus dans l'Unité de la vie Créatrice qui, à la limite de l'immutabilité intemporelle et de l'Unité qualitative, culmine en l'Esprit infini, pur, donc unique.

1 Cf. « *De l'Âme à l'Esprit* ».

CHAPITRE XII

DE LA CULTURE A LA SPIRITUALITÉ

La première phase de la création de la Personne, demande l'acquisition des facultés qui permettront, en percevant les valeurs dans les phénomènes, de créer celles-ci dans la conscience par leur « représentation », la prise de connaissance de leurs caractères et modalités. Ces modalités sont germinales, car les valeurs, comme Guyeau l'a dit de la Vie et de l'Amour, « s'accroissent en se communiquant ».

C'est naturellement dans l'étude des chefs d'œuvres de la littérature, l'audition des grandes œuvres musicales et la contemplation des chefs-d'œuvre des arts plastiques, graphiques, architectoniques, que les facultés d'appréciation des valeurs se développent le mieux et le plus facilement. C'est parce que l'artiste peintre, musicien, écrivain, perçoit dans les objets, leurs rencontres, leurs relations et leurs transformations, des valeurs et des séries de valeurs universelles et intemporelles, qui lui semblent si souverainement importantes, qu'il se sent poussé par une irrésistible impulsion intérieure, à reproduire ces incarnations du Beau, du Vrai et du Bien, en rendant leur présence perceptible à autrui. Et dans la mesure où l'artiste réussit à faire de son œuvre une expression des valeurs dont ses contacts avec les divers aspects du Monde ont éveillé en lui l'impression ; son œuvre, reflet des valeurs éternelles, revêt elle-même une qualité d'intemporalité lui permettant de survivre, à travers les siècles, aux modes éphémères.

Les chefs-d'œuvre littéraires, par suite de leur caractère explicite, sont naturellement les formes d'art dont le sens profond et le caractère symbolique est le plus facile à pénétrer. Elles constituent la clef du monde des valeurs la plus accessible au plus grand nombre. Les chefs-d'œuvre de la poésie exigent pour livrer les trésors qu'ils recèlent une bien plus grande contribution du lecteur.

Une règle générale est que si une œuvre d'art quelconque impose au lecteur ou au spectateur des efforts de pénétration dont il n'est pas capable, elle restera pour lui lettre fermée. Si au contraire elle ne fait que reproduire des valeurs déjà familières à l'étudiant, elle ne lui apporte rien qu'un léger plaisir s'il n'a pas encore automatisé au point de la rendre imperceptible, la réaction communuelle entraînée par le spectacle de la beauté. S'il s'agit de valeurs depuis longtemps connues et dont l'intérêt est épuisé, elles peuvent même être agaçantes ou ridicules, comme les tableaux « chromos » ou « pompiers » pour les esthètes ou les « pas redoublés » des fanfares pour les amateurs de musique de chambre. Le cas le plus favorable à l'enrichissement du monde des valeurs intérieures est celui où l'artiste suggère la présence de valeurs assez proches de celles qui sont familières au spectateur pour qu'il puisse les évoquer, et cependant assez supérieures à l'ensemble de ses expériences pour exiger un effort de perception, d'évaluation et d'intégration, effort qui sera vraiment créateur car la conscience ayant développé de nouvelles antennes aura franchi un degré dans sa montée vers l'Union.

Au contraire, les œuvres des grands génies loin de fatiguer, supportent d'être vues un nombre quasi infini de fois. Ceci non seulement pour la beauté éternelle qui en émane, mais aussi parce que le génie a su y inclure à côtés de symboles de valeurs très agréables, familières et excellemment exprimées qui renouvellent aisément la satisfaction du spectateur, des suggestions plus subtiles de valeurs très supérieures dont l'observateur ne perçoit toute l'étendue et le prix transcendant que très graduellement et à l'occasion de progrès intérieurs qu'il réalise lui-même. Tels tableaux, de Rembrandt, ou Vinci,

peuvent être revus périodiquement au cours de toute une vie et cependant enrichir chaque fois la méditation de l'observateur de nouvelles valeurs, de nouveaux éclairs intuitifs révélant le monde de richesses quasi infinies sur lequel le chef-d'œuvre n'est qu'un voile léger, toujours plus transparent à mesure que le spectateur affine ses antennes, élève sa tour intérieure et enrichit les cadres dans lesquels il peut situer les émouvantes et mystérieuses révélations que le Génie a reçues sur des altitudes inaccessibles au grand nombre, et dont son œuvre offre depuis des siècles toute une progression aux fervents des messages ailés de la beauté. En un véritable « Cercle vertueux » la contemplation des valeurs élève l'âme à des altitudes où elle en perçoit de nouvelles, qui, correspondant à une proximité spirituelle qu'elle n'avait pas atteinte jusqu'alors, n'avait pas encore pu éveiller d'écho en elle.

Le grand problème de l'éducation du sens des valeurs qui donnent à l'homme la clef du monde merveilleux des biens éternels qui ne le déçoivent jamais et l'entraînent constamment sur des champs toujours plus élevés de communion et de félicité, consiste à présenter les sources de valeurs constituées par les arts variés, selon une graduation qui, sans rebuter par d'excessives difficultés au début, ne coure pas le risque de laisser la conscience s'assoupir dans les délices de Capoue des progrès déjà réalisés, tandis que selon le mot fameux de Bonaparte à l'armée d'Italie, « elles n'ont rien fait puisqu'il leur reste à faire », jusqu'au retour final à l'Unité Spirituelle.

Pour préparer l'éclosion psychologique de citoyens du Monde conscients de la valeur des diverses grandes civilisations, dont les compétitions ont engendré les conflits de l'Histoire, tandis que leur collaboration réalisera le millénium et la paix universelle et perpétuelle, nous avons proposé aux membres de notre Association [1] la lecture et l'étude des 60 plus importants chefs-d'œuvre littéraires des cultures des grandes nations d'Occident et d'Orient. C'est là une entreprise de longue haleine puisqu'elle réclame une douzaine d'années à raison d'un livre par mois. Mais cette étude entreprise par un adolescent, même s'il n'a pas suivi d'études secondaires, fera certainement de lui, aux abords de la trentaine, non seulement un homme ouvert à la compréhension des points de vue de ses semblables de presque tous les pays du monde, elle l'aura excellemment préparé à la tâche sacrée de l'élévation de sa conscience sur les degrés précieux de la qualité humaine, dans l'appréciation des valeurs engendrées par ces divers points de vue sur l'Univers que sont les cultures nationales. Il en éprouvera une gratitude cordiale et affectueuse pour les pays et les races qui en ont été les berceaux devenant ainsi des bienfaiteurs pour tous les hommes cultivés de notre petite planète.

Il importe de compléter cette étude des divers foyers de valeurs qu'ont été les peuples, par celle des civilisations comparées. En mettant en lumière les grands échanges culturels entre les foyers de civilisations depuis la plus haute antiquité, où Iraniens et Aryens communiaient dans la même culture, et où Sumériens, Sémites, Achéens et Hellènes variés, jetaient les bases de notre civilisation Occidentale dans le « Croissant Fertile » jusqu'au grand brassage de civilisations de la Renaissance et des temps modernes, elle ôtera l'étude des traditions nationales ce qu'elles risquent d'avoir de particularisant en montrant à l'évidence que toutes les cultures nationales ont reçu des contributions extrêmement importantes des cultures voisines ou antérieures. La civilisation, l'effort pour élever la vie des sociétés au-dessus des seules considérations utilitaires qui risquent de les amener bien vite à l'animalité de la bande ou de la horde, est l'entreprise collective de tous les peuples. Chacun d'eux lui a apporté des contributions importantes dont la variété est une des principales sources de valeurs.

L'étude comparée de l'histoire des civilisations doit naturellement être complétée par celle des

1 Alors « Famille Universelle » devenue depuis « Panharmonie ».

différents arts. Celle-ci offre le quadruple intérêt de permettre de suivre le développement parallèle des techniques artistiques et de leurs inspirations, c'est-à-dire le développement de la perception des valeurs aux seins des différentes races, de contribuer au développement de la perception des valeurs et de leur appréciation en étendant le champ des comparaisons fournissant des références contribuant à mettre en lumière leurs différents aspects, et de constituer un nouvel élément dans l'appréciation de l'universalité des hautes valeurs culturelles. Enfin on peut même leur attribuer encore une conséquence heureuse et de la plus haute importance pour la libération de la conscience de son assujettissement aux formes extérieures des phénomènes. La variété des formes des expressions artistiques rend plus évident le fait que les formes et les modes d'expressions ne sont que des oripeaux destinés à rendre sensibles des valeurs situées sur des plans où les rapports et les relations qui les constituent sont trop subtils pour être perceptibles aux sens.

Il est souhaitable que ces histoires des différents arts mettent à la fois en lumière le développement de leurs formes successives et l'alternance dialectique qui, depuis l'époque des symbolismes magiques, fit succéder aux écoles visant à la fidèle reproduction des objets, des efforts d'interpénétration expressive de leurs réalités nouménales, mouvement de bascule dont les dernières expressions ont été après les parfaites représentations d'un Ingres, d'un Meissonnier et d'un Bouguereau, la ruade des cubistes qui atteignit toute sa profonde valeur de témoignage spirituel dans les œuvres des maîtres qui ont porté ces efforts d'intériorisation jusqu'à l'indication symbolisée des rythmes des harmonies cosmiques, comme chez Delaunay et Albert Gleizes, lequel fut peut-être l'ange de l'école ».

On pourrait reprocher à l'emploi systématique de l'étude des formes artistiques et de leur évolution, d'entretenir l'intérêt et l'amour pour les formes que nous accusons constamment d'être les sources de l'illusion et l'obstacle majeur à la libération de la conscience. L'amour des œuvres d'art ne risque-t-il pas de renforcer encore les chaînes qui assujettissent notre conscience aux apparences formelles, à la fois en donnant à celles-ci d'autant plus d'importance qu'elles sont plus attrayantes, et aussi parce que les désirs enchaînants, déjà développés par les valeurs d'usage pratique, sont encore aiguillonnés par les séductions de la beauté dont les objets d'art sont les véhicules ? Platon a déjà répondu à cet argument dans son Banquet. L'amour pour les belles choses ne tend à se substituer à l'amour pour le Beau transcendant que si on en reste à l'état statique et figé de son culte. Dès qu'on étend le culte du Beau à tout l'ensemble des efforts

esthétiques à travers les aspects de leur évolution, on remet en place l'importance respective des formes artistiques et des sources hiérarchisées de leurs inspirations. Il devient alors beaucoup plus facile de suivre le conseil de Platon et de remonter des beaux corps aux belles âmes qui les ont suscités et de celles-ci à la source universelle du Beau qui est aussi celle de la perfection morale dans les actions et de la perfection noétique dans la vérité, laquelle est non pas une entité transcendante, mais simplement le résultat de la parfaite adéquation des jugements à leurs objets, ainsi que William James l'a si bien montré.

L'essentiel est de garder présent à la conscience le caractère temporaire et relatif de toutes les valeurs qui nous attachent si vivement à certaines œuvres et à certaines idées. Quelqu'achevées qu'elles nous paraissent actuellement, le seul fait que nous fonctionnons dans une conscience encore soumise aux limitations de l'espace-temps, ou tout au moins des distinctions différenciatives, prouverait, s'il en était besoin, que nous sommes encore loin du retour à l'Unité d'Atman en laquelle toutes choses sont oblitérées. En conséquence les objets de nos prédilections sont loin d'avoir épuisé les messages qu'ils ont à nous donner. Lorsqu'ils nous en donneront de nouveaux, ils ne seront plus ce qu'ils sont

aujourd'hui pour nous, et nous ne savons pas si, bientôt, nous ne découvrirons pas ailleurs d'autres valeurs dont la splendeur éclipsera celles qui nous sont suprêmement chères à présent. En tous cas la théorie de la connaissance nous rappellera que si nous pouvons sentir ces valeurs, c'est parce que nous avons reçu la faculté de créer en nous les éléments constitutifs de leurs perceptions et que c'est à l'Auteur de la nature humaine et de ses facultés, que doivent aller nos élans d'admiration et de gratitude devant la beauté des objets. Les grands Soufis s'efforcent d'être « les fils de l'Instant », entendant par instant la porte étroite, la Janua Coeli, dont la durée intemporelle est la limite inétendue entre le Futur et le Passé, c'est-à-dire qu'ils s'abolissent en Celui qui a dit « Je suis Celui qui Suis » par opposition à tout le cortège bariolé des illusions du Devenir, y compris tous les Panthéons.

Pour l'instant, efforçons-nous, tout en donnant le maximum de valeur à notre appréciation de la présence de la Vie Créatrice à l'œuvre dans tous les êtres, de rester conscients du flux constant de l'Élan Vital ascendant, avec toutes ses diverses potentialités, au sein du passage de tous les instants du temps à travers tous les points de l'espace. La conséquence directe de cette attitude est un très sain sentiment de modestie puisqu'elle implique, à moins que nous soyons déjà des « sépulcres blanchis », que nous sommes très inférieurs à ce que nous allons devenir. Si bien que, plus nous percevons de valeurs transcendantes dans les œuvres de la Création et plus nous devenons conscients de toute l'immense distance nous séparant de la perfection dont le Beau est le témoin prestigieux. De plus, le souvenir de la profonde remarque du Maître Eckhart « Celui-là pour qui Dieu est plus éminemment présent dans un être que dans un autre, n'est qu'un enfant, un sauvage », nous préservera des élans d'admiration que nous pourrions ressentir pour notre faculté de pouvoir percevoir « de si belles valeurs » dans les objets d'art inappréciées du vulgaire.

Du reste, les premières expériences spirituelles, en nous révélant la distance séparant notre petite conscience personnelle de la lumineuse transcendance de la Réalité de l'Esprit, nous ramèneront vite à la profonde modestie qui s'impose à quiconque a pris conscience de la vertigineuse supériorité qualitative des cercles avoisinant la transcendance de l'Être pur.

Nous entrons dans une ère nouvelle. Grâce à la machine et aux lois sociales adoptées dans presque tous les pays, les loisirs ont cessé d'être l'apanage des privilégiés qui seul6 autrefois avaient la liberté de s'adonner aux œuvres gratuites de la culture. Avec la semaine de quarante heures, légale dans presque tous les pays civilisés, l'immense majorité des travailleurs manuels dispose d'une marge de temps libre de plus en plus importante en dehors du temps consacré au travail professionnel et de celui réclamé par les soins hygiéniques et domestiques. Même en défalquant les 56 heures réclamées par le sommeil sur 168 heures de la semaine, il reste encore à l'individu après déduction des 40 heures (le travail, 72 heures qu'il peut employer comme il l'entend, soit une moyenne de 10 heures par jour et 12 le Dimanche. Grâce à la mécanisation, les cultivateurs commencent également à avoir des loisirs appréciables. L'avenir de l'humanité dépend de la manière dont « le grand nombre » emploie ces précieux loisirs.

Hélas, de même que les utilisations techniques des progrès scientifiques ont mis entre les mains des hommes d'État des moyens d'action d'une puissance dépassant leur capacité d'en user avec sagesse pour le seul profit de la famille humaine, les masses ont reçu ce don inappréciable d'une quantité importante d'heures de liberté, ouvrant le champ aux élans vers les qualités intérieures qui font l'homme véritable, sans avoir été préparées à leur utilisation créatrice. En l'absence des moyens de percevoir les magnifiques perspectives de développement intérieur et d'enrichissement de la vie par la mise en valeur

de leurs prodigieuses facultés créatrices, les classes laborieuses continuant d'être victimes des misérables habitudes de plus d'un siècle d'exploitation, n'ont en général pas su utiliser leur élévation à la catégorie des hommes pouvant disposer librement d'une part importante de leur temps. Comme la fréquentation de ce « salon du pauvre » qu'est le « bistro » avait été le seul luxe des générations ouvrières antérieures, les « esclaves libérés » y passent une trop grande part de leurs loisirs, gaspillant une somme importante de leurs revenus à des fins nuisibles à leur ascension spirituelle. Entre 1920 et 1940, ce fut l'âge d'or du « petit commerce », celui des débits de boissons qui changeaient de main presque tous les lustres « après fortune faite ». C'est au point que de nombreux bourgeois de bonne foi et animés d'intentions humaines et généreuses, incapables d'apprécier toutes les magnifiques possibilités d'avenir ouvertes par l'ère nouvelle à la majorité de la famille humaine, en arrivaient à réclamer le retour à de plus longues heures de travail « pour préserver le prolétariat contre ses ennemis intérieurs ». Ceci probablement en vertu d'une idée émise par Renan dans son « Avenir de la Science » que l'ordre social idéal est celui permettant la formation d'une élite hautement cultivée grâce au sacrifice des couches profondes de la population condamnées à perpétuité à jouer le rôle des extrémités inférieures du corps social.

Naturellement ces conceptions sinistres tiennent à l'absence d'imagination qui, dans l'ignorance des grands développements de l'histoire, engendre l'impuissance à se représenter la possibilité d'un progrès qui amènerait l'éclosion d'un état de choses entièrement nouveau.

En réalité, les exemples ne manquent point de la possibilité de réaliser la promesse d'Herbart qui disait : « Confiez-moi l'autorité absolue sur l'instruction de la jeunesse et dans trente ans j'aurai transformé le peuple ». Un des exemples les plus remarquables a été le bond en avant réalisé par la paysannerie Danoise après que la suppression de l'alcoolisme, vers 1890 (à peu près à l'époque où il s'implantait en France) eut permis aux magnifiques Écoles Primaires Supérieures du Peuple de Grundvig de porter tous leurs fruits. En moins d'une génération non seulement la mortalité des adultes masculins dans les hôpitaux diminua de deux tiers, mais la classe paysanne, malgré la qualité très moyenne du sol, atteignit un niveau de vie sans parallèle en Europe grâce à ses coopératives de production dont le bon fonctionnement est dû à l'instruction populaire qui est parmi les plus élevées du monde.

Depuis 1946 de très grands progrès ont été réalisés dans le niveau de la vie matérielle en France et dans les pays voisins, grâce surtout aux législations sociales. Hélas, force est de reconnaître qu'il n'y a point eu de progrès similaires dans les domaines intellectuel et social. Les quelques progrès réalisés par la lutte contre l'alcool, surtout parmi les jeunes, n'ont guère profité au développement de la culture dans les masses. Une certaine amélioration a été réalisée dans le domaine des sports. Tandis qu'avant la guerre, le sport post-scolaire restait, presque entièrement spectaculaire, conviant chaque fin de semaine des millions de spectateurs assis à contempler les évolutions de quelques douzaines d'équipes, la multiplication des équipes, et la diffusion des sports nouveaux, basket-ball, volley-ball, hockey sur glace, a considérablement développé le nombre des participants actifs aux avantages hygiéniques du sport. Par contre cette extension des activités sportives à un plus grand nombre de jeunes qui atteignent à peine un dixième de leur total, à peu près un million sur dix millions de jeunes de 10 à 25 ans, a contribué à renforcer une déplorable conséquence du Sport. Il s'agit du maintien dans l'infantilisme d'une part considérable des adultes masculins, dont les lectures les plus importantes, sinon les seules, sont constituées par celle des périodiques sportifs, hebdomadaires ou même quotidiens. Des millions d'adultes après avoir assisté aux grands événements sportifs de fin de semaine, en relisent avec fièvre

les péripéties sur des thèmes variés, jusqu'à la fin de la semaine où une nouvelle vague de matchs spectaculaires fournira une nouvelle marée de copie aux journaux sportifs.

S'il était impossible d'élever l'âge mental moyen des adultes des grands pays civilisés au-dessus de celui d'enfants normaux de douze ans, il n'y aurait qu'à se résigner et accepter que des millions de citoyens ne s'intéressent qu'aux performances des équipes de rugby, de football ou de basket qui ont leur préférence. Comme on dit « cela vaut mieux que d'aller au café ». S'il était vrai aussi que les efforts intellectuels réclamés par la poursuite de l'instruction soient nécessairement pénibles et contraires à la pente naturelle de l'esprit humain, on pourrait s'en consoler en pensant qu'après tout, puisque « les masses moutonnières » préfèrent les plaisirs enfantins aux joies de l'esprit et que les spectacles sportifs ne sont en tout cas pas dégradants pour la moralité, il n'y a qu'à laisser les choses suivre leur cours.

Ce serait là méconnaître les ressources de la psychologie pédagogique ainsi qu'une de ses lois les plus importantes, celle de la valeur fonctionnelle de l'enfance. Il y a un siècle, la férocité native des jeunes enfants faisait le désespoir des parents effrayés de voir leurs fils torturer hannetons, oiseaux, chats et chiens. Une théorie psychogénétique assure que de même que dans le sein de la mère l'embryon passe par toutes les étapes de l'évolution animale depuis les êtres monocellulaires aux mammifères, l'enfant parcourt durant sa croissance tous les degrés de l'évolution psychologique. D'abord vient la mentalité animale jusque vers la quatrième ou cinquième année, suivie de celle de l'homme des cavernes, puis celle des Assyriens féroces vers la dixième année. Celle des Croisés et des consécutions aux grandes causes de douze à quinze ans. Vers seize ou dix-huit ans, le libéralisme de la Renaissance et le rationalisme de la réformation, pour arriver à la fin de l'adolescence, au désabusement de René qui est celui de la jeunesse moderne, sous les outrances et stridences du Jazz. En réalité la vogue extraordinaire des étourdissements du Rock n'roll indique qu'elle a une intuition si forte de la possibilité d'élévation à des états de vie infiniment plus précieux que la réalisation collective de nos sociétés modernes, qu'elle se jette à corps perdu dans des paradis artificiels dont l'âcreté obnubile des visions transcendantes que la société actuelle ne permet ni de réaliser, ni même de concevoir dans la stagnation intellectuelle générale. Le petit sauvage de sept ans n'est qu'un rappel ancestral de même que les garçons de dix à quinze ans en sont aux clans des migrations des peuples et aux grandes conquêtes. La théorie fonctionnelle de l'enfance non seulement voit dans les caractères alarmants de l'évolution des jeunes des échos lointains de l'histoire du développement mental de l'espèce, mais enseigne que l'adulte ne sera pas normal et prêt à contribuer au pas suivant du progrès de la conscience à travers la race, s'il n'a pas pleinement participé aux diverses étapes de l'évolution de celle-ci au cours de l'enfance et de l'adolescence. Il ne faut donc pas entraver l'expression des instincts à l'âge où ils sont normaux, mais bien, tout en les laissant s'exprimer, les canaliser selon les principes de l'ascension continue que nous avons déjà formulés. Il faudra veiller à ce que, dès que l'enfant a récolté tous les avantages formateurs d'une certaine catégorie d'expressions, il soit amené sans perdre de temps, à s'élever au plan supérieur. L'exercice physique est nécessaire pendant toute la vie au maintien de la santé. Le sport est d'une importance capitale pour l'expression de besoins fondamentaux de la nature humaine de sept à vingt-cinq ans, suivant les sujets, et il est nécessaire que tous les jeunes s'y livrent « à cœur joie » en temps voulu. Mais dès l'âge de vingt à vingt-cinq ans pour la moyenne, l'éducation et l'instruction ont dû mettre les individus à même de s'enthousiasmer pour des objectifs plus importants pour leur évolution mentale et spirituelle que les efforts de deux équipes de braves garçons poussant leur balle de cuir vers les buts de l'équipe adverse. C'est là un cas flagrant de la nocivité de la persistance de l'intérêt pour des expressions dont toute la valeur pour l'évolution de la conscience a été épuisé et dépassé.

Encore une fois, si la vie n'avait pas d'autre but que de constituer l'attente paisible et sans accidents de la mort, il n'y aurait là pas grand mal. Mais les privilégiés de la culture et de l'intelligence proclament à l'envie que les joies sportives pour supérieures qu'elles soient à celles de la gastronomie, puisqu'elles se passent au niveau des fonctions de relations au lieu de celles du grand sympathique, sont, malgré leur violence, d'une extrême pauvreté comparées aux joies intellectuelles et esthétiques. De plus étant donné que l'homme peut prétendre non seulement à une élévation progressive de sa conscience le long d'une échelle de valeurs dont chaque étape offre l'accès à des félicités indicibles et cependant de plus en plus fortes, mais même, probablement, au passage à l'immortalité de la Vie Future, il serait doublement insensé de ne pas faire un effort suprême pour s'arracher aux lamentables pertes de temps représentées par la persistance chez les adultes de l'intérêt exclusif pour les sports. Autant il est indispensable que l'homme prenne de l'exercice quotidiennement, autant il est désastreux qu'il permette à la lecture des faits divers sportifs de lui faire perdre le temps qu'il doit consacrer d'abord à sa culture intérieure, puis sur le tremplin de celle-ci, au développement de sa vie spirituelle.

Ceci s'applique également à fortiori aux lectures grivoises qui augmentent artificiellement et dangereusement l'emprise des naturelles et nécessaires tendances sexuelles sur l'ensemble des aspirations et des appétits humains ; ainsi qu'aux romans policiers et d'aventures dits autrefois de cape et d'épée. Adaptés aux intérêts et aux aspirations légitimes des enfants de douze à quinze ans, ils sont, dans la vie d'un adulte, non seulement ridicules en témoignant d'un infantilisme prolongé, mais désastreux pour la poursuite du Grand Œuvre, lequel, comme l'Art, est long, tandis que la vie est brève.

Il serait radicalement faux de présenter l'idéal radieux de la culture de la Panharmonie sous la forme d'un ennuyeux système de tabous appliqués à tous « les plaisirs innocents ». Loin de reposer sur des appauvrissements, il ne préconise le rejet d'habitudes attardées sur des paliers dépassés de l'ascension vers les cimes, que pour les remplacer par de nouvelles joies plus hautes et plus agréables en elles-mêmes et contribuant au mouvement général d'élévation et de progrès constant que l'homme doit suivre au long de sa vie.

Rien n'est tragique comme la constatation, à la fin d'une longue vie consacrée au progrès sous toutes ses formes, que tant d'heures et d'années précieuses ont été sottement gaspillées dans les années si importantes de la jeunesse, alors que toutes les facultés sont à leur degré maximum de réceptivité et de puissance créatrice. Il est bien vrai que la Nature ne fait pas de sauts ; mais qu'il est regrettable et tragique qu'une pédagogie bien inspirée et avisée ne sache pas présenter aux adolescents un tableau suffisamment clair des divers objectifs et possibilités qui s'offrent à eux à l'âge béni où l'on est encore à la croisée des chemins de la vie, pour les déterminer à choisir la voie qui donnera à la traversée terrestre son maximum de grandeur, de valeur et de beauté...

L'ambition de cet ouvrage, comme celle de l'association Panharmonie sous les auspices de laquelle il est présenté, a été de donner un tableau rapide et élémentaire des divers objets proposés à la vie de l'homme par les grandes religions et les principales philosophies et d'indiquer que la Panharmonie peut servir de commun dénominateur entre les disciples de ces religions et systèmes. Il serait vain de vouloir rapprocher ceux-ci par une comparaison de leurs écritures pour essayer d'en faire sortir une synthèse ou un syncrétisme acceptable à tous. Les religions ont le même objet : rendre grâce au Créateur pour tous ses dons et ses bienfaits, et obtenir Sa mansuétude et Ses faveurs. Mais elles sont divisées par la diversité de leurs textes religieux et les variétés de leurs interprétations. Trop souvent des conciles réunis pour « concilier » les différences de points de vue au sein même d'une communauté se sont au

contraire terminés par des schismes, les séparant les uns des autres. Cinquante années d'efforts en vue de réaliser un œcuménisme Chrétien sont restés sans résultat de l'avis d'un haut dignitaire de l'Église Protestante de France, l'un des artisans de la première heure des congrès organisés dans ce sens. Cet échec est explicable, puisque ce sont des textes qui divisent les fidèles des diverses confessions.

Au contraire la plupart des grandes religions, en particulier celles d'Orient, doublent leurs théologies et leurs morales d'un code de vie pratique imposant à leurs disciples un mode de vie particulier. Ces prescriptions pratiques, bien que basées sur des révélations différentes, ne sont guère séparées que par des détails superficiels et sont très semblables dans l'essentiel de leurs aspirations. C'est ainsi que le Brahmanisme, le Bouddhisme et l'ancien Mazdéisme recommandent l'abstinence d'aliments carnés lesquels ont causé la mise à mort d'animaux contrairement au premier article «Tu ne tueras pas ! » du Décalogue de Moïse que Juifs, Chrétiens et Musulmans considèrent comme de base la morale. Le Brahmanisme, le Bouddhisme et l'Islam interdisent les boissons enivrantes obscurcissant la raison, le plus grand des dons de Dieu. Toutes les religions proscrivent non seulement le vol, le mensonge et les abus sexuels, mais aussi l'oisiveté, la gourmandise, l'orgueil, l'avarice, le primat accordé aux biens matériels sur ceux de l'Esprit. Si les théologies diffèrent, les mœurs recommandées par les religions sont quasi identiques. Nous avons vu que la psychologie de la philosophie du dépassement, cet aboutissement moderne du spiritualisme de la philosophie classique Française, aboutit à des recommandations à peu près identiques. Si bien que le genre de vie que nous proposons répond aux exigences des morales religieuses ainsi qu'aux conseils des philosophes qui, tenant compte des développements scientifiques, semblent les plus près du sens le plus général de l'évolution Universelle.

C'est cette similitude qui nous a amené à décrire trois fois semble-t-il, le processus de l'élévation de la conscience en nous référant tout à tour aux conceptions Hindoues, à celles de la tradition Judéo-chrétienne et aux écoles dialectiques de la philosophie moderne.

Sur chacun des degrés psychologiques de l'échelle des valeurs il y a une énorme tâche à accomplir pour y accumuler une quantité suffisante d'idées-forces nouvelles pour qu'elles libèrent la conscience des automatismes engendrés par les valeurs dépassées, ce qui lui permettra de suivre son ascension vers les cimes. Ceci réclame pendant une vie entière l'engagement de toutes les aspirations et l'emploi de tous les loisirs. Mais loin de constituer un effroyable pensum, il s'agit en réalité pour chaque homme d'organiser sa vie de manière à la passer toute entière dans la joie d'efforts créateurs s'élevant constamment sur des plans plus élevés de valeurs plus précieuses, chaque étage correspondant au passage sous un arc de triomphe édifié avec des matériaux de plus en plus précieux et d'architecture de plus en plus altière et universalisée. Il serait d'une misérable carence d'imagination et d'une indigence spirituelle lamentable, de considérer l'injonction de Jésus : « Devenez parfaits comme mon père qui est dans les Cieux est parfait », comme un appel aux sacrifices de plus en plus pénibles et à l'exercice des vertus les plus revêches et les plus rébarbatives. Au contraire, les joies spirituelles étant d'une valeur beaucoup plus intense, beaucoup plus complète et surtout n'éveillant pas le sentiment pénible d'une abdication d'une partie de la conscience morale qui accompagne souvent les plaisirs terrestres, sont les plus légères, les plus pures, les plus diaphanes et les plus allègres de toutes les formes du bonheur. La joie Franciscaine n'est pas une vaine expression et bien longtemps après mon séjour aux lamaseries du Ladakh j'ai été comme soulevé intérieurement par le souvenir des rires juvéniles, francs et insoucians des jeunes lamas. L'existence réclamée par Panharmonie est en réalité celle d'une Abbaye de Thélème pour esprits libres et clairvoyants, organisant leur vie pour faire de tous leurs instants des sources des bonheurs les plus clairs, les plus sains, les plus créateurs et en même temps les moins déprimants et les

moins attachants.

Elle est basée sur un emploi du temps rationnel et raisonnable, accordant à chacune des facultés et fonctions la part qui lui revient pour qu'elle apporte toute sa contribution à la réalisation de la vie la plus riche et la plus heureuse et ce en vue de réaliser la stature la plus élevée qui lui confère si possible l'immortalité. Le programme quotidien de la majorité des contemporains est régi purement et simplement par l'adaptation aux nécessités sociales courantes. Établi en fonction des heures de travail, il prévoit en général à heure fixe trois repas et le temps nécessaire à la toilette. L'emploi du reste du temps libre est le plus souvent livré au hasard des circonstances. Les citoyens moyens vivant comme des bouchons flottants poussés ça et là par les annonces publicitaires, perdent ou gaspillent une part très importante des heures les plus précieuses de leur vie. N'assignant pas de but déterminé à celle-ci, ne l'organisant pas pour en tirer les fruits les plus beaux ; ils se résignent à la sinistre médiocrité de l'existence des gens quelconques qui, pour rappeler l'expression terrible de Léonard de Vinci, n'auront été pendant toute leur vie que des remplisseurs de latrines.

Dés qu'on a compris le sens de la vie et les possibilités magnifiques qu'elle offre à l'homme et surtout aux jeunes qui ont toute la vie devant eux, et n'ont pas encore revêtu les camisoles de force des automatismes invétérés, on doit organiser ses jours aussi judicieusement que possible afin de se donner une chance d'atteindre la pleine stature d'un homme véritable, dont le développement plein d'harmonie, est une fidèle réplique de celui du Cosmos.

Du simple point de vue fonctionnel, auquel nous nous plaçons pour ne pas entrer en conflit avec les diverses religions ou morales philosophiques, la chose qui frappe immédiatement lorsqu'on examine la vie du « grand nombre », comme disait Aristote, c'est qu'elle est toute entière axée sur le maintien et l'usage de la triade des facultés terrestres, corps, émotions égocentriques et représentations concrètes. Les facultés supérieures n'y ont place que sporadiquement sous l'influence des circonstances. Tout l'effort à accomplir pour sortir des ornières dans lesquelles l'homme ordinaire tourne en rond pendant toute sa vie, consiste à récupérer chaque jour le plus grand nombre possible d'heures sur la marge du temps laissé libre par le sommeil et l'activité professionnelle. Cette marge de liberté constitue la partie précieuse de la vie de l'homme. Suivant qu'il la gaspillera en une poussière incohérente d'engouements passagers, ou saura l'organiser en un ensemble harmonieux et continu, il tournera indéfiniment au sein du troupeau, ou sa vie s'élevant au-dessus du manège de chevaux de bois des existences ordinaires, montera en spirale vers des régions de plus en plus lumineuses, sereines et radieuses.

Plus que jamais, ce serait folie que de s'en remettre entièrement aux apports du milieu social pour diriger l'utilisation culturelle des loisirs. Avec l'augmentation considérable du pouvoir d'achat des foules sans culture, les professionnels de l'amusement, soucieux de leurs recettes, ont de plus en plus tendance à favoriser les œuvres qui exigent le moins d'efforts intellectuels possible, et flattent les instincts les plus répandus, c'est-à-dire les plus bas. Ils les signalent au grand public avec une publicité si puissante qu'il faut vraiment « la tête bien faite » du doute de Montaigne pour pouvoir résister à ces sirènes. Le contemporain qui veut atteindre la pleine stature humaine doit être capable comme cc l'homme » de Kipling, de tenir ferme le gouvernail de son propre bateau en faisant, comme Ulysse, la sourde oreille aux clameurs séductrices des marchands de plaisirs au rabais au niveau des enfants gâtés et tarés.

Pour éviter l'enlèvement dans les médiocrités ambiantes, il faut accorder chaque jour une place prioritaire au développement des facultés supérieures. Le corps physique reçoit I rois repas chaque jour,

et une journée de jeûne serait considérée comme pénible et anormale. Il doit en être de même, à fortiori pour les véhicules constituant l'homme véritable ; les organes de la perception et de l'assimilation des valeurs du Vrai, du Beau et du Bien dont le développement devrait être considéré comme d'une importance capitale.

De même que pour le corps physique ; chaque jour doit comporter invariablement pour l'homme réel trois « repas » esthétique, scientifique et moral ou philosophique, par la mise à part de trois périodes consacrées à l'enrichissement intérieur. L'une consistera en l'étude d'ouvrages scientifiques, complétant la connaissance de l'Univers acquise pendant les études scolaires. Une autre sera consacrée au développement de la perception du beau et à lui permettre de se répercuter dans la conscience en échos de plus en plus clairs et vibrants. Et ceci non seulement dans un seul art, musique, peinture ou poésie, mais en s'ouvrant à des arts variés, et en joignant autant que possible, leur pratique active à la théorie. A l'instar des exquis Balinais, chaque homme civilisé doit être capable vers la trentaine, de tenir sa place dans un orchestre ou une chorale d'amateurs, faire partie d'un ballet bien exercé, de dessiner agréablement et de prendre part intelligemment aux débats d'un cercle d'études.

Enfin, aucun jour ne devrait se terminer sans qu'on ait consacré un moment appréciable à la réflexion sur les lois universelles à l'œuvre sur les divers plans de la vie, en essayant de découvrir le moyen de nous y adapter de plus en plus fidèlement, à la fois en éliminant les incongruités de notre conduite et de nos jugements, et en développant toujours mieux nos facultés sentimentales, mentales et spirituelles d'adaptation aux aspects nouveaux de la vie que nous découvrons constamment grâce à nos études quotidiennes.

Cette méditation, combinant l'autocritique enjointe par Pythagore à ses disciples avec les exercices d'analyse, de concentration et d'ascèse du Yoga classique, doit être considérée comme le moment le plus important, le plus intangible de la journée. Elle peut du reste être employée à la prière selon les règles de la religion que l'on suit.

Qu'on n'aille pas penser qu'il s'agit ici d'une vue ridiculement chimérique ; dans la presque totalité des cas les hommes supérieurs le sont devenus parce que leur amour pour l'étude ou pour leur travail les a préservés des pertes de temps constantes entre lesquelles les hommes ordinaires anéantissent leurs précieux moments de loisirs.

Un quelconque garçon de quinze ans qui, au sortir de l'apprentissage ou d'un cours complémentaire, aurait le bonheur d'être aiguillé par un bon conseiller vers une organisation à longue échéance de l'utilisation de ses loisirs à sa culture intégrale et de la suivre rigoureusement, serait assuré d'être déjà à vingt ans un jeune homme sortant de l'ordinaire, à trente ans un garçon jouissant d'une vie intérieure riche et large qui lui ouvrira l'accès des milieux cultivés et à quarante ans d'être un homme supérieur. En effet, en récupérant pour les consacrer à leur développement personnel seulement la moitié des 62 heures de liberté hebdomadaires laissées par le sommeil et le travail, l'homme intelligent pourrait en consacrer trente à la culture de ses facultés. Ceci fait annuellement 1.500 heures, beaucoup plus que n'en comportent les horaires universitaires. Ce programme suivi pendant des années aura donc aisément une influence profonde sur le développement de la Personne, en introduisant sans effort excessif l'individu dans les cercles supérieurs de la vie culturelle et civilisée. Panharmonie est prête à aider toutes les bonnes volontés dans cette tâche magnifique.

Il suffira seulement d'avoir assez d'amour de la vie pour la vouloir belle, grande et riche, et une idée suffisamment claire des buts à réaliser à longue échéance dans chacun des domaines esthétique, scientifique et philosophico-spirituel, pour la diviser en étapes graduées qu'on poursuivra régulièrement et tranquillement, mais puissamment, grâce à la petite contribution que chaque journée harmonique et bien remplie apporte à l'édification progressive du Grand Œuvre, la réalisation dans le cœur de l'homme de la ressemblance du Créateur ou du Cosmos, dans l'édification d'un temple intérieur de plus en plus vaste, orné et richement majestueux. Fait extrêmement heureux, cette utilisation régulière des loisirs au développement de toutes les facultés dans le sens du dépassement constant et de l'élévation vers des attitudes de plus en plus dépouillées, impersonnelles, universelles et dirigées vers des communions dissolvant de plus en plus l'individuel dans les essences cosmiques, répond aussi bien aux nécessités d'une vie consacrée au service d'un Dieu auquel on désirerait offrir tous ses jours, qu'à celle inspirée par les cimes personalistes et axiologiques de la Philosophie. Cette interchangeabilité des disciplines d'une vie orientée vers la Panharmonie atteste que celle-ci est vraiment le commun dénominateur sur lequel peuvent se rencontrer tous les spiritualistes d'Orient et d'Occident.

Il est valable que l'on croie à l'existence en l'homme d'une âme immortelle ou, qu'à défaut de celle-ci l'homme soit appelé à créer une âme éternelle par ses efforts, ou tout simplement que sans préjuger des conséquences ultimes de l'entreprise de l'élévation à la transcendance, on ait seulement le but de vivre de la manière la plus haute et la plus valeureuse possible.

Répétons qu'il n'est nullement question de réaliser ce temple de la Personne spirituelle par un ascétisme pénible et rigoureux. Les plaisirs inférieurs successivement abandonnés le long du sentier qui mène à la lumière, ne le sont que lorsqu'ils sont devenus grossiers par rapport aux nouvelles sources de bonheur ouvertes par la constante croissance intérieure. Le grand violoniste regretterait-il de n'avoir plus le temps de jouer aux billes comme « aux jours heureux d'antan » ?

Le principal draine de notre époque et de notre civilisation est que, tandis que les divers progrès scientifiques ont mis les hommes à même de comprendre mieux que jamais les valeurs prodigieuses et les possibilités merveilleuses offertes par la vie, il en est si peu qui se dirigent hardiment et vaillamment vers leur réalisation au lieu de continuer à s'abandonner aux vieilles joies fanées, fardées et fripées des anciens plafonds de conscience de la jeunesse qui ne sont plus que des bas-fonds. Et ceci n'est pas seulement le fait des déshérités de la société. Beaucoup de privilégiés de la fortune mènent des vies qui, pour se dérouler dans des cadres luxueux, n'en sont pas moins aussi bassement matérielles et sensuelles, aussi dépourvues d'envergure morale et esthétique que celle des malheureux clochards qu'ils méprisent.

Et pourtant la vie est là avec toutes ses merveilles. Le bâton de Maréchal que chaque soldat avait dans sa giberne est devenu le bâton féérique qui peut ouvrir à toutes les âmes les champs infinis des valeurs intérieures. Il suffit de ne pas céder aux abandons de la paresse, aux assouplissements précurseurs de la mort fonctionnelle, qui font de la plupart des adultes des mécanismes remontés par habitude et sans pilotes clairvoyants sur les plans supérieurs de la conscience. Le spectacle des moyens de transports est une image de la vie de nos contemporains. Sur cinquante voyageurs, trente regardent vaguement dans le vide, une douzaine dévorent avec une avidité touchante les faits-divers des journaux, cinq ou six lisent des romans policiers ou pour midinettes satisfaisant les appétits de leurs automatismes sentimentaux, et deux ou trois seulement assimilent le contenu d'ouvrages instructifs qui, en édifiant leurs étages intérieurs, les maintiennent en vie, c'est-à-dire en croissance. N'oublions pas que la perte de

temps est un suicide au détail et qu'en emportant toujours sur soi le livre qu'on est en train d'étudier crayon en main, on peut récupérer chaque année par l'utilisation du temps des déplacements, plusieurs semaines de travail, fécond et créateur. C'est ainsi que nous avons pu étudier l'essentiel de la pensée de Leibniz pendant les deux heures de voyages quotidiens réclamés par un stage de quatre mois dans la banlieue parisienne.

Si le génie est fait d'une longue patience, la création en soi d'un vivant foyer de valeurs lumineuses et ailées, réclame une grande fidélité aux bonnes résolutions et aux habitudes diligentes. Mais aussi quelle récompense ! Sentir que chaque année passée apporte à la vie une lumière plus vive, des couleurs de plus en plus brillantes et chatoyantes sur des vues toujours plus larges, plus hautes et plus riches. Même si la vie future n'est qu'un rêve, quel beau rêve ! Et surtout quelles beautés, quelles splendeurs ne nous a-t-il pas amenés à créer à travers l'égrainement scintillant de nos jours, dont chacun a été un poème dédié à la magnificence des possibles et qui, sans cela, aurait risqué de sombrer dans la grisaille universelle, dont la pénombre n'aurait été interrompue que par les éclairs sinistres des grandes catastrophes personnelles ou politiques.

Même pour ceux auxquels des expériences religieuses n'ont pas apporté au moins la certitude que la réalité inconnue du Cosmos comporte des valeurs et des splendeurs dépassant prodigieusement les fruits souvent médiocres des expériences usuelles de la vie ; comme il est sage de suivre le pari du cher grand Pascal en misant sur la valeur créatrice du travail et les possibilités énormes de l'imagination. Ils seront ainsi fidèles à l'espérance fondamentale, poussant les fourmis humaines à poursuivre inlassablement une lutte disproportionnée contre les éléments et les événements, espérance dont la présence au fond du cœur de l'homme, ne serait-ce que sous la forme de l'impératif catégorique du vieux Kant, est le gage précieux de l'infinie valeur des perspectives inconnues mais sûrement pressenties, vers lesquelles, au sein de l'élan de tous les Univers, l'humanité est en route.

Enfin, s'il était vrai que, selon la vieille idée de l'Adam Kadmon, reprise par Pascal disant que l'Humanité est un Grand. Corps évoluant à travers les expériences des générations successives, il serait encore de la plus haute importance de consacrer sa vie à la promotion de la Panharmonie. L'individu éphémère en créant le plus possible de valeurs intellectuelles et spirituelles qui sont de lumineuses idées-forces, contribue à la préparation du triomphe final du Bien sur le Mal, de la Lumière sur l'Ombre, réalisant à la fois l'Ekpyrosis des Anciens, la Cité Future des Socialistes et le Millénium Messianique des vieux Prophètes auxquels l'Éternel a promis qu'alors « il ne sera plus fait de Mal sur toute Ma montagne Sainte ».